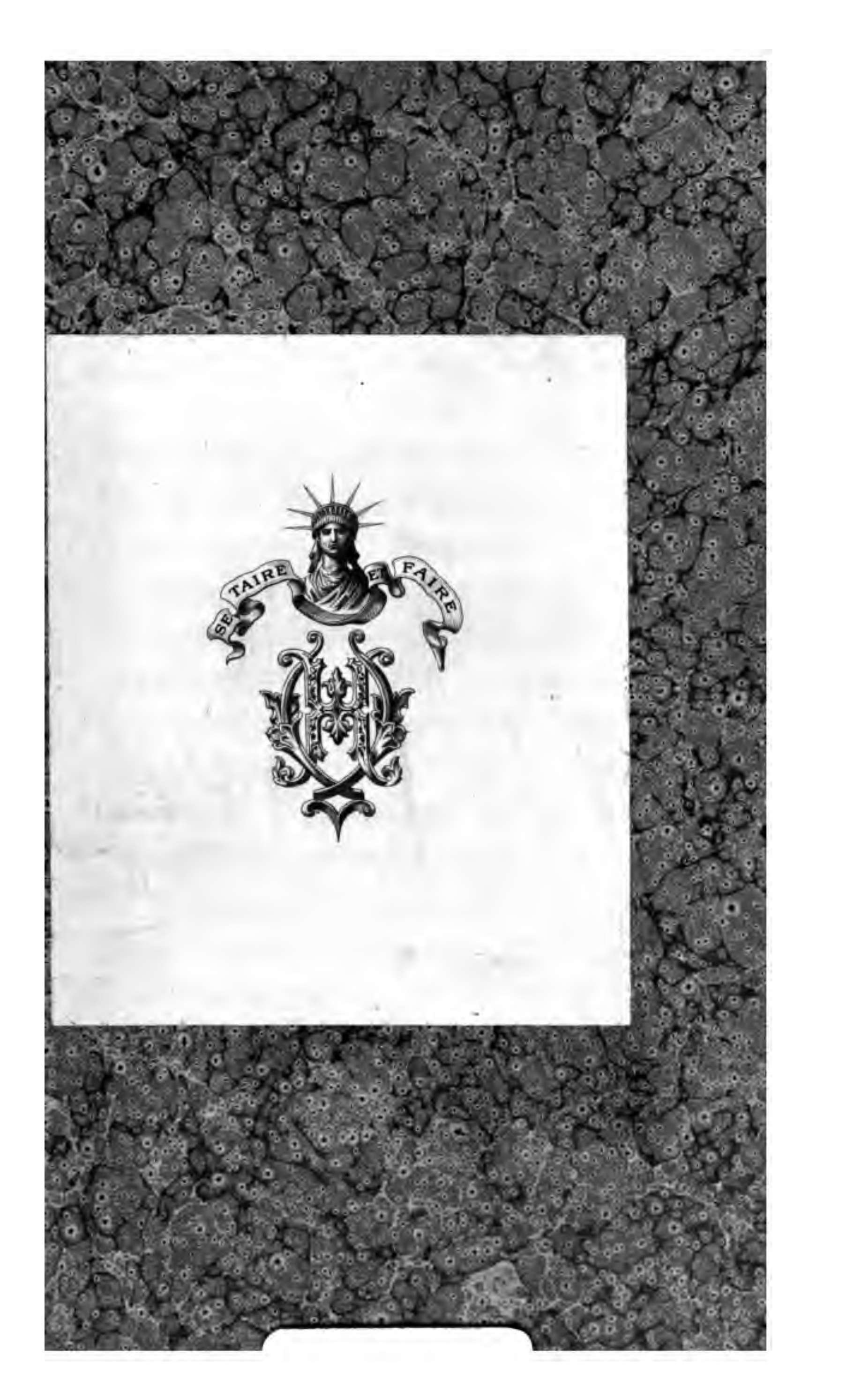



SE TAIRE ET FAIRE

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.



RECUEIL DE PIÈCES

SUR

LA FLORIDE.

INÉDIT

Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XLI.

RECUEIL DE PIÈCES

SUR

LA FLORIDE.

INÉDIT.

PRÉFACE.

La Floride est un des premiers pays de l'Amérique qui attirèrent l'attention de la France, et où elle établit ses premières colonies; nous avons donc pensé qu'il serait utile de réunir à ce volume de pièces inédites deux relations, imprimées à la vérité dans le seizième siècle, mais qui sont d'une telle rareté qu'on peut les regarder comme inconnues. Le voyage de Dominique de Gourgues, qui termine ce volume, n'a été donné qu'en extrait dans l'ouvrage de Basanier; nous avons cru nécessaire de le publier dans son entier d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale. Celle de Pedro Menendez, entièrement inédite, n'est pas moins importante, puisqu'elle nous donne la version espagnole de la destruction de la colonie fondée par Jean Ribaut; elle est écrite d'un style tellement diffus et souvent si peu intelligible que son importance seule pour l'histoire de nos colonies a pu nous décider à l'insérer dans cette collection

RECUEIL DE PIÈCES

SUR

LA FLORIDE.

SOMMATION

A FAIRE

AUX HABITANTS DES CONTRÉES ET PROVINCES

QUI S'ÉTENDENT

DEPUIS LA RIVIÈRE DES PALMES
ET LE CAP DE LA FLORIDE (1).

Au nom de Sa Majesté catholique et impériale, roi des Romains et empereur toujours

(1) Les lois des Indes défendaient de faire la guerre aux indigènes avant de les avoir sommés de se soumettre. Ceux qui s'y refusaient devaient être réduits en esclavage. J'ai cru devoir insérer ici une de ces sommations, telle qu'elle fut rédigée par le conseil des Indes. C'est un monument curieux de l'esprit du temps.

auguste, au nom de Doña Juana, sa mère, rois d'Espagne, etc., défenseur de l'Église, toujours vainqueur et toujours invincible, conquérant des peuples barbares, moi, Pamphile de Narvaez, leur serviteur, ambassadeur et capitaine, je vous fais savoir, le mieux qu'il m'est possible, que Dieu notre Seigneur, unique et éternel, a créé le ciel, la terre, un homme et une femme, desquels nous et vous, ainsi que tous les hommes du monde, passés et présents, nous sommes descendus, et de qui descendront tous ceux qui viendront après nous. Mais le grand nombre des descendants de ces premiers parents a été cause qu'il y a cinq mille ans et plus, et depuis la création du monde, il a été nécessaire qu'une partie de ces hommes s'en allassent d'un côté, et une autre partie d'un autre côté, et qu'ils se divisassent dans un grand nombre de royaumes et de provinces, car ils ne pouvaient tous subsister dans une même contrée.

Dieu, notre Seigneur, a chargé un de ces

hommes, nommé saint Pierre, d'être le souverain de tous les hommes, dans quelques pays qu'ils habitassent et quelles que fussent leurs lois et leur religion; Dieu lui a donné le monde entier pour royaume, seigneurie et juridiction.

Il lui a ordonné pareillement d'établir son siége à Rome, comme étant l'endroit où il pourrait le mieux gouverner le monde. Cependant il lui a permis aussi de résider et d'établir le siége de sa puissance dans tout autre endroit du monde qu'il voudrait, pour juger et gouverner tous les peuples chrétiens, Maures, Indiens, payens, enfin de quelque religion qu'ils fussent.

On l'a nommé Pape, ce qui veut dire admirable, le père et le gardien suprême, parce qu'il est le père et le souverain de tous les hommes.

Les hommes qui vivaient à cette époque ont obéi à ce saint Pierre, et ils l'ont reconnu comme roi et souverain de l'univers, et ils

ont considéré de même tous ceux qui, par la suite, ont été promus au pontificat. Cet usage a été suivi jusqu'à présent et durera jusqu'à la fin du monde.

Un des pontifes passés, qui monta sur ce trône et qui succéda à la dignité de ce prince dont je viens de parler, en qualité de souverain du monde, a fait don des îles et de la terre ferme qui se trouvent au delà de la mer de l'occident auxdits empereur et reine, héritiers de ces royaumes, nos seigneurs, ainsi que de tout ce que ces contrées contiennent, comme cela a été arrêté dans certains actes qui ont été dressés à ce sujet, et dont vous pouvez prendre connaissance si vous le voulez; de sorte que Leurs Altesses sont souverains de ces îles et de la terre ferme, en vertu de ladite donation, et en cette qualité de roi et maître, la plupart ou presque toutes ces îles, aux habitants desquelles on a notifié cette donation, ont reconnu Leurs Majestés, leur ont obéi et leur obéissent comme

le doivent faire des sujets, de leur plein gré, sans résistance aucune; au moment même où ils furent informés de ce que l'on vient de vous faire savoir, ils se sont soumis aux dignes religieux que Leurs Altesses leur ont envoyés pour les convertir et les instruire dans notre sainte foi catholique, et cela de bon cœur et librement, sans indemnité ni condition aucune; ils se sont faits chrétiens et ils le sont encore aujourd'hui. Leurs Altesses les ont reçus comme sujets avec joie et avec bonté; elles ont ordonné de les traiter comme leurs autres sujets, et vous êtes tenus et obligés de faire de même.

En conséquence, et le mieux que je peux, je vous prie et vous enjoins de bien considérer ce que je vous ai dit, de le regarder comme chose entendue, de vous consulter là-dessus pendant tout le temps qui sera justement nécessaire, et de reconnaître l'Église comme reine et souveraine du monde entier, et en son nom le souverain pontife, nommé

Pape, représenté par la Reine et le Roi, nos maîtres, qui sont les souverains et les rois de ces îles et de la terre ferme en vertu de ladite donation, de consentir et de faire en sorte que ces religieux vous apprennent ce que je vous ai déjà énoncé. En agissant ainsi vous vous en trouverez bien, vous remplirez votre devoir; Leurs Majestés, et moi-même en leur nom, nous vous traiterons avec affection et charité, nous vous laisserons la possession libre de vos femmes, de vos enfants et de vos biens, sans que vous soyez soumis à aucune obligation, afin que vous en fassiez ce que vous voudrez en toute liberté. On ne vous forcera pas à embrasser le christianisme, mais lorsque vous serez bien instruits de la vérité et que vous désirerez être convertis à notre sainte foi catholique, comme l'ont fait presque tous les habitants des autres îles, on vous fera chrétiens, et en outre Sa Majesté vous accordera de nombreux priviléges, beaucoup de faveurs, et vous fera instruire.

Si vous ne le faites pas et si par malice vous tardez à consentir à ce que je vous propose, je vous certifie qu'avec l'aide de Dieu je marcherai contre vous les armes à la main; je vous ferai la guerre de tous côtés et par tous les moyens possibles; je vous soumettrai au joug et à l'obéissance de l'Église et de Sa Majesté, je m'emparerai de vos personnes, de celles de vos femmes et de vos enfants; je vous réduirai en esclavage, je vous vendrai et disposerai de vous suivant les ordres de Sa Majesté; je prendrai vos biens, je les ravagerai et je vous ferai tout le mal possible comme à des sujets désobéissants. Je vous signifie que ce ne sera ni Sa Majesté, ni moi, ni les gentilshommes qui m'accompagnent qui en serons cause, mais vous seuls. J'enjoins au notaire présent et aux autres personnes qui l'accompagnent d'être témoins de ce que je vous signifie.

(Extrait du livre des copies des provinces de la Floride, Séville, chambre du commerce. — 1527.)

MÉMOIRE SUR LA FLORIDE,

SES CÔTES ET SES HABITANTS,

QU'AUCUN DE CEUX QUI L'ONT VISITÉE N'ONT SU DÉCRIRE;

PAR

HERNANDO D'ESCALANTE FONTANEDO.

Très-puissant seigneur,

La Floride, les îles Lucayes et de Haïti forment un des côtés du canal Bahama; il n'y a point d'Indiens (1). Ce canal est entre la Havane et la Floride. Il existe plus près de la terre ferme d'autres îles qui s'étendent du couchant au levant, on les nomme *Los Mártires* (les martyrs), parce qu'un grand nombre d'hommes y ont été mis à mort, et parce qu'il y

(1) Le texte le dit positivement, *No hay Indios*, quoique l'auteur dise plus bas le contraire.

existe des rochers qui s'élèvent de terre, et qui de loin ressemblent à des hommes qui font naufrage; elles sont habitées par des Indiens de haute taille; leurs femmes sont bien faites et jolies. On y trouve deux villages indiens : l'un se nomme Guaragunve, qui veut dire en langue vulgaire le *village des pleurs*; l'autre, plus petit, Cuchiyaga, ce qui signifie *endroit où l'on a souffert le martyre*. Ces Indiens n'ont ni or ni argent, et encore moins d'habillements, car ils vont entièrement nus; ils ne portent que des espèces de tabliers tressés de feuilles de palmiers, dont les hommes couvrent leur nudité. Les femmes s'en font avec certaines herbes qui poussent sur des arbres et ressemblent un peu à de la laine. Les tortues, les escargots, les thons, les baleines, qu'ils pêchent suivant la saison, sont leur nourriture ordinaire. Quelques-uns de ces Indiens mangent des loups marins, mais cela n'est pas général, car il y a entre eux des distinctions, et la nourriture des chefs n'est

pas la même que celle de leurs sujets. On trouve chez eux un animal que l'on appelle ici *langosta*, et un autre qui ressemble à celui que l'on appelle en Espagne *chapin*. Ces îles contiennent un grand nombre d'animaux semblables à des renards, mais qui n'en sont pas, et qui en diffèrent sous plusieurs rapports, ils sont très-gras et bons à manger. Dans d'autres îles on trouve des ours très-grands. Comme ces îles s'étendent du couchant au levant, et que la terre de Floride se trouve à l'orient, il doit y avoir nécessairement des ours, puisqu'elle n'est pas éloignée et que ces animaux peuvent passer d'une île à l'autre; néanmoins il nous paraissait fort étonnant, à nous autres prisonniers qui nous trouvions dans ces contrées, de voir des cerfs dans l'île de Cuchiyaga, près du village dont j'ai parlé, ou bien d'en entendre fréquemment parler. J'aurais bien d'autre choses à raconter, mais je les négligerai, ayant des faits plus importants à rapporter. Il y a aussi dans ces îles une espèce

de bois que nous nommons *el palo* (gayac). Il est propre à bien des emplois, comme le savent les médecins. Je crois inutile de parler d'un grand nombre de fruits que l'on y trouve aussi. A l'ouest de ces îles s'étend un grand canal qu'aucun pilote n'ose franchir avec un gros bâtiment, parce qu'ainsi qne je l'ai déjà dit, il y a des îles sans arbres, vers le couchant; elles ne sont formées que de sable amoncelé, elles étaient probablement autrefois couvertes de terre que les flots auront enlevée, ce qui fait qu'il n'y croît pas d'arbres et qu'il n'y a que des plages de sable; elles ont sept lieues de tour; on les nomme les îles des Tortues, parce que ces animaux y viennent en grand nombre pendant la nuit se reposer sur le sable. Ces tortues sont de la grandeur d'un bouclier; elles ont autant de chair qu'une vache; elles sont toute viande, et cependant ce sont des poissons.

En courant du sud au nord, entre la Havane et la Floride, droit sur les îles, on trouve

d'abord les îles des Tortues. Les Martyrs sont à quarante lieues de la Havane, à vingt lieues des Tortues par le travers, et il y a encore vingt lieues de là à la Floride, c'est-à-dire pour arriver à la province indienne de Carlos, dont le nom signifie village cruel, il est ainsi nommé parce que les habitants sont barbares et très-adroits à manier les armes. Ils sont maîtres d'une partie du pays jusqu'au village de Guacata, près du lac de Mayaimi, qui se nomme ainsi parce qu'il est très-grand. Il existe à l'entour un grand nombre de petits villages, ainsi que je le dirai plus loin. En se rendant de la Havane à la partie opposée où commencent les îles des Martyrs, et qui est voisine de la Floride, on compte soixante lieues de traversée pour se rendre aux îles de l'extrémité opposée, car ces îles se prolongent du levant au couchant, sur une étendue de soixante-dix lieues. La largeur de ce canal est très-variable : il y a plusieurs chenals; le principal est très-large et la profondeur

varie beaucoup. Sa plus grande étendue est vers les îles de la Bermuda, autant que je me le rappelle d'après le rapport des Indiens. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et je vais parler du groupe des Martyrs situé vers le nord. Ces îles finissent près d'un village indien nommé Tequesta, bâti sur le bord d'une rivière qui vient de l'intérieur; elle parcourt quinze lieues de pays et sort d'un autre lac d'eau douce qui a été visité par des Indiens, mais que je n'ai pas vu; ils prétendent qu'il fait partie du lac de Mayaimi. Ce lac est situé au milieu du pays et est environné d'un grand nombre de villages de trente à quarante habitants chacun; ils vivent de pain de racines qui est leur nourriture ordinaire, pendant presque toute l'année. Cependant lorsque les eaux du lac montent beaucoup, ils ne peuvent pas s'en procurer. Ils ont beaucoup de poissons excellents, d'autres racines qui ressemblent aux truffes de ce pays et qui sont douces. Il y en a d'autres de bien des

sortes. Lorsqu'il y a du gibier, soit des cerfs, soit des oiseaux, ils en mangent la viande; on trouve dans les rivières une grande quantité d'anguilles fort grasses, des truites énormes presque aussi grandes qu'un homme; les anguilles sont grosses comme la cuisse: il y en a aussi de plus petites. Les naturels mangent encore des lézards, des couleuvres, des rats qui vivent dans le lac, des tortues d'eau douce et beaucoup d'autres petits animaux que nous ne finirions pas d'énumérer. Ces Indiens vivent dans un pays couvert de marais et coupé de précipices; ils n'ont point de métaux ni aucun objet de l'ancien monde; ils sont nus, les femmes portent de petits tabliers faits avec des palmes entrelacées, ils sont soumis à Carlos et payent un tribut composé de tous les objets dont nous avons parlé, tels que vivres, racines, peaux de cerfs, etc.

Je crois, d'après ce que m'ont rapporté quelques Indiens des îles de Jeaga, au commencement des Lucayes, que l'auditeur Lucas

Vazquez, de S. Domingue, accompagné de six de ces colons, s'embarquèrent sur des vaisseaux pour venir visiter ce pays et la rivière de Sainte-Hélène, située à sept lieues plus au nord, sur le bord de laquelle est un village nommé Orista, et que par erreur ils ont appelé Chicora. Un autre village du nom de Quale a reçu d'eux celui de Gualdape; ils n'ont pas vu d'autres villages, parce qu'ils n'ont pas fait de reconnaissance dans l'intérieur; car, comme ils n'ont pas cotoyé sérieusement, dans la crainte d'échouer et de se perdre, ils n'ont rien trouvé de plus. La vérité est qu'il n'y a ni or ni argent, si ce n'est fort loin d'ici à soixante lieues. On dit que l'on trouve des mines d'or et de cuivre dans l'intérieur vers le nord. Au bord d'une rivière et puis de certains lacs sont les villages indiens d'Otopali, Olagatano, et beaucoup d'autres. Ils ne sont pas de la race Chichimèque, ni de celle des habitants de la rivière de Jourdain. Leur roi principal s'appelle Zertepe dans la langue des Indiens de Carlos; il est su-

périeur aux autres chefs, comme l'était Montezuma. Dans l'endroit où Lucas Vasquez et d'autres Espagnols ont été, les habitants sont très-pauvres. On y trouve cependant quelques petites perles dans des coquillages; ils mangent du poisson, de grosses huîtres rôties ou crues, des cerfs, des chevreuils et d'autres animaux. Pendant qu'ils sont à la chasse, les femmes vont chercher du bois et de l'eau pour faire cuire leurs aliments dans des pots ou les rôtir sur le gril. Si les Espagnols y ont trouvé de l'or, il devait être apporté de loin, c'est-à-dire des montagnes qui sont situées sur le territoire du roi dont je viens de parler. On avait dit que les Indiens de Cuba adoraient la rivière Jourdain, mais cela n'est pas vrai.

Juan Ponce de Léon, se fiant aux rapports des Indiens de Cuba et de Saint-Domingue, fit une expédition pour reconnaître la rivière Jourdain à la Floride, soit qu'il voulût acquérir de la gloire, ou qu'il cherchât la mort, ce qui paraît le plus probable, ou bien qu'il

espérât redevenir jeune en se lavant dans cette rivière. Mais tout cela était le résultat des mensonges des Indiens de Cuba et des autres îles ; qui disaient que la rivière Jourdain était à la Floride. Pendant que j'étais prisonnier dans ce pays, je me suis baigné dans un grand nombre de rivières, mais je n'ai jamais trouvé la bonne. Il y a longtemps qu'un grand nombre d'Indiens de Cuba qui cherchaient le Jourdain abordèrent dans la province de Carlos, mais le père du roi Carlos qui se nommait Senquene, les fit prisonniers et en forma un village, et leurs descendants vivent encore. La nouvelle que ces gens étaient partis de leur pays pour se baigner dans la rivière de Jourdain se répandit chez tous les rois et les caciques de la Floride, et comme c'étaient des sauvages ils se mirent à chercher cette rivière qui avait le pouvoir de rajeunir les vieillards et les vieilles femmes ; ils y mirent tant d'empressement qu'ils ne rencontraient pas une rivière, un ruisseau, un lac ou même un marais, sans s'y

baigner, et encore aujourd'hui, ils n'ont pas cessé de la chercher, mais toujours sans succès. Les habitants de Cuba s'exposaient même à mourir sur mer victimes de leur croyance; et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à Carlos, et que l'on en fit un village; ils étaient en si grand nombre que l'on en trouve aujourd'hui de vieux et de jeunes quoiqu'il en soit mort beaucoup. Il est ridicule que Juan Ponce de Léon ait été chercher la rivière Jourdain à la Floride.

Parlons maintenant de la contrée d'Abalachi qui n'est pas loin de Panuco, où l'on dit que l'on trouve tant de perles et où vraiment il en existe.

Entre Abalachi et Olagale est un ruisseau que les Indiens appellent Guasaca-Esgui, qui veut dire, dans notre langue, *rivière des Roseaux*. C'est à l'embouchure de cette rivière, sur le bord de la mer, que l'on pêche les perles; on les trouve dans des huîtres et dans d'autres coquillages, et on les porte de là dans toutes les

provinces et tous les villages de la Floride, surtout à Togabaja, qui est l'endroit le plus proche et celui où réside le plus grand cacique ou roi de cette contrée; le village est situé à droite en arrivant de la Havane. Ce chef s'appelle Toco-Baja-Chile; il a un grand nombre de sujets; il est souverain indépendant, et habite de l'autre côté de la rivière qui s'étend à plus de quarante lieues dans l'intérieur, où Fernando de Soto avait l'intention de coloniser; mais la mort l'en empêcha; alors ses soldats se débandèrent et s'en allèrent dans l'intérieur. Pendant la route les Espagnols pendirent le cacique d'Abalachi, parce qu'il ne voulait pas leur donner du maïs pour leur provision de route, ou, à ce que disent les Indiens du village d'Abalachi, parce que leur cacique avait au cou de grosses perles dont une entre autres était du volume d'un œuf de pigeon ramier. Il y a dans ce pays de ces oiseaux qui nichent dans les arbres dans certaines saisons : les Indiens disent qu'il n'y a pas de mines d'or

ou d'argent, ou que du moins ils ne les connaissent pas. Les naturels vivent de maïs et de poisson qui est très-abondant, ils vont à la chasse aux cerfs, aux chevreuils et à d'autres animaux; mais le poisson est leur nourriture principale; ils font du pain avec des racines qui naissent dans les marais; ils ont beaucoup de fruits de différentes espèces, je n'en finirais pas si je voulais les citer ici. Les hommes vont nus aussi bien que leurs femmes; ils n'ont d'autres vêtements que des peaux de cerfs préparées dont ils se font des tabliers. Les femmes en font avec de petites mousses qui poussent sur des arbres et qui ressemblent à de la filasse ou de la laine; ces femmes ne sont pas blanches mais jaunâtres, elles se couvrent la partie inférieure du corps avec des tabliers.

Laissons Tojobaco, Abalachi, Olagale et Mogozo, qui forment des royaumes distincts, et parlons des villages et des bourgs du cacique Carlos, que le capitaine Reynoso a fait

mettre à mort pour le châtier. Les villages les plus importants sont : Tampa, Tomo, Tuchi, Sogo, No, qui veut dire *village aimé*, Sinapa, Sinaesta, Metamapo, Sacaspada, Calaobe, Estame, Yagua, Guaya, Guevu, Muspa, Casitoa, Tatesta, Coyovea, Jutun, Tequemapo, Comachica, Quiseyove et deux autres villages des environs, dont je ne me rappelle pas le nom, car voilà dix ans que je suis de retour. Il en existe d'autres encore dans l'intérieur près du lac de Mayaimi, savoir : Cutespa, Tavaguemue, Tomsobe, Enempa et vingt autres villages dont j'ai oublié les noms : il y a dans les îles Lucayes deux villages soumis au cacique Carlos. Le premier se nomme Guarunguve et l'autre Cuchiaga. Carlos fut souverain de ces cinquante villages, comme son père l'avait été jusqu'à sa mort. Le pouvoir est aujourd'hui entre les mains d'un de ses fils nommé Sebastian ; il porte ce nom parce que Pedro Melendez l'ayant emmené à la Havane pour lui faire des présents, ordonna de le nommer

ainsi, mais ils devinrent pires que lorsqu'ils étaient partis, nonobstant les bons traitements qu'ils avaient reçus, et ils auraient été encore plus malheureux s'ils avaient été baptisés, car je leur ai entendu dire dans leur langue que le baptême était défendu chez eux; ils seraient donc devenus hérétiques; ils se sont soulevés de nouveau et plus sérieusement que la première fois. La plupart de nos ruses leur sont connues, ils se servent de flèches et d'arcs et sont très-vigoureux. Personne ne connaît aussi bien ce pays que moi qui en fais la description par écrit, j'ai été prisonnier chez eux depuis l'âge de treize ans jusqu'à celui de trente; je sais quatre langues, il n'y a que celle de Ais et celle de Teaga que j'ignore, n'ayant point été dans ces pays-là.

Je dirai que c'est une nation puissante, riche en perles; mais on n'y trouve pas d'or, parce qu'elle est éloignée des mines d'Onagatano, situées dans les montagnes neigeuses d'Onagatano, dernières possessions d'Abalachi,

et des nations d'Olocatano, d'Olagal, de Mogoso et de la Cañegacola, que les Indiens disent être très-nombreuses et très-guerrières, quoiqu'elles aillent entièrement nues. Quelques-uns de ces Indiens s'habillent avec des peaux; ils sont peintres et peignent tout ce qu'ils voient. On les appelle Cañogacole, qui veut dire *nation méchante, et adroite à tirer de l'arc*. Cependant les Espagnols pourraient les vaincre avec leurs bonnes armes, savoir : des arbalètes, des mousquets, des rondaches, de grandes et fortes épées, de bons chevaux et des *Escaupils* (1); il leur faudrait encore une ou deux personnes qui comprissent la langue de ces Indiens, et qui fussent des gens honnêtes, fidèles, et non pas comme le Biscayen qui voulut vendre Melendez aux Indiens; si moi et un mulâtre, nous ne l'eussions empêché, en découvrant la trahison, nous aurions tous été tués. Pedro Melendez ne serait pas

(1) Sorte d'armure de coton dont les anciens Mexicains se servaient pour se garantir des flèches.

mort à Santander, mais à la Floride, où il n'y a pas de rivière ni de baie qui me soit inconnue. S'il s'était conduit comme moi, ainsi qu'il l'aurait dû, les Indiens seraient aujourd'hui sujets de notre puissant roi Don Philippe, que Dieu protége pendant de longues années. J'ai dit que ce cacique était souverain de la rivière des Roseaux, où l'on trouve des perles et des mines de lapiz-lazuli (*Azul*); l'or se trouve plus loin dans le village d'Olagale, qui lui est soumis.

Un Biscayen nommé Don Pedro, que Sa Majesté a daigné nommer gardien des cygnes, fut prisonnier dans cette province; s'il avait montré un courage proportionné aux grâces qu'il avait reçues de Sa Majesté, les Indiens d'Ais, ceux de Guacata, ceux de Jeaga et leurs sujets, se seraient soumis et un grand nombre seraient déjà chrétiens; mais Don Pedro le Biscayen était un homme sans cœur et sans intelligence; il ne faut donc pas en parler. Il savait très-bien la langue d'Ais, toutes celles que

j'ai citées et même celle que l'on parle jusqu'à Mayaca et Mayajuaca de l'autre côté vers le Nord; mais Pedro Melendez, ayant ordonné de le pendre à cause d'une accusation calomnieuse portée contre lui et contre Domingo Ruiz, son compagnon, je pense qu'il eut peur, et étant revenu en Espagne, il y donna des nouvelles de la Floride. Il ne voulait pas après cela y retourner, mais il s'y décida pour retirer son fils des mains des Indiens. Ayant vu dans cette occasion les mauvais traitements dont on accablait les interprètes, il refusa de prendre part à cette expédition. Quant à nous, nous n'avons pas reçu de paye jusqu'à ce jour et nous sommes revenus avec une santé détruite; nous avons donc fort peu gagné en allant à la Floride où nous n'avons obtenu aucun avancement.

Le pays des rois de Ais et de Jeaga est très-pauvre; il ne renferme ni mines d'or ni mines d'argent, et, à vrai dire, c'est la mer qui l'enrichit; car beaucoup de bâtiments, chargés

d'or et d'argent, y ont fait naufrage; tels que celui de Farfan, la hourque du mulâtre, le navire biscayen, sur lequel était passager Anton Granado, qui fut fait esclave, et enfin celui du capitaine Juan Christobal. Les Indiens ont tué Don Martin de Guzman, le capitaine Hernando de Andino, député par la province de Popayan, et Juan Ortis de Zarate, facteur de Sainte-Marthe; leur navire fit naufrage en 1551, il avait à bord deux fils d'Alonso de Mesa et leur oncle; tous étaient riches, j'étais le plus pauvre et cependant j'avais vingt-cinq mille pesos d'or fin. Mon père, qui était commandeur, et ma mère servirent tous deux Sa Majesté au Pérou et ensuite à Carthagène, où ils avaient formé des établissements; j'y naquis ainsi qu'un de mes frères, et l'on nous envoya en Espagne pour faire nos études. Mais nous fîmes naufrage sur les côtes de la Floride, comme les autres navires et la flotte de la Nouvelle-Espagne que commandait le fils de Pedro Melendez; les Indiens prirent un Espagnol qui avait ga-

gné le rivage, il était mourant de faim, je l'ai vu vivant et je lui ai parlé, c'était un nommé Juan Rodriguez, natif de Nicaragua; il nous dit qu'ils venaient du Mexique, que les navires allaient en Espagne, que leur commandant était le fils de Pedro Melendez, Asturien; il ajouta qu'il était marin sur un des bâtiments de la flotte; qu'il avait ignoré ce que les autres étaient devenus jusqu'à ce que les Indiens s'étant armés pour se rendre à la côte de Ais, il les avait vus retourner avec des richesses considérables en lingots d'or, des sacs de réaux et beaucoup de marchandises. Comme il était prisonnier depuis peu de temps et qu'il ne savait pas la langue des Indiens, moi et Juan Rodriguez nous servîmes d'interprètes à cet homme et aux autres, car nous connaissions déjà le langage du pays; ce fut une consolation, bien triste à la vérité, pour ceux qui firent naufrage par la suite, de retrouver des chrétiens qui les aidaient à supporter leurs maux et à se faire comprendre

de ces brutes. Un grand nombre d'Espagnols ont échappé à la mort, ayant eu le bonheur de trouver des chrétiens; car les Indiens qui les prenaient leur ordonnaient de danser et de chanter, et les Espagnols ne les comprenaient pas. Comme les Indiens sont très-méchants, surtout ceux de la Floride, ils pensaient que si les chrétiens ne le faisaient pas, c'était par mauvaise volonté; ils les massacraient alors et disaient à leur cacique qu'ils les avaient tués parce que c'étaient des coquins et des rebelles qui ne voulaient pas leur obéir.

Un jour qu'un nègre, deux Espagnols nouvellement faits prisonniers et moi nous parlions au cacique, devant des grands seigneurs de sa cour, de ce que je viens de raconter, il me dit que j'étais le plus rusé de tous. Escalante, me dit-il, dis-nous la vérité, car tu sais que je l'aime beaucoup : pourquoi, lorsque nous ordonnons à vos camarades de danser et de chanter ou de faire autre chose, sont-ils assez obstinés et assez désobéissants

pour ne pas le faire? Est-ce parce qu'ils méprisent la mort ou bien pour ne pas obéir à des ennemis de leur religion? Réponds-moi, et si tu ne le sais pas, demande-le à ces nouveaux prisonniers qui sont esclaves par leur faute, quoique autrefois nous les ayons pris pour des dieux descendus du ciel. Je répondis à mon seigneur et maître en lui disant la vérité: Seigneur, il me semble, autant que je puis le comprendre, qu'ils ne sont pas rebelles et qu'ils n'ont pas de mauvaise intention en se conduisant ainsi, mais ils ne vous comprennent pas; ils ne manquent donc à leur devoir que faute de vous entendre. Le cacique me répondit que ce n'était pas vrai, qu'il le leur disait souvent, que quelquefois ils obéissaient et d'autres fois non, bien qu'on le leur répétât bien des fois. Malgré cela, seigneur, lui répliquai-je, je vous assure qu'ils ne le font pas par désobéissance, mais vraiment ils ne le comprennent pas. Que votre seigneurie veuille donc parler de-

vant moi et devant le nègre. Le cacique se mit à rire et leur dit : *Se-le-te-ga*, nouveau venu. Ils demandèrent ce que disait le cacique ; le nègre qui était près d'eux se prit à rire et dit au cacique : Seigneur, ce qu'Escalante vous a dit est la vérité, ils ne comprennent pas ; ils ont demandé à Escalante ce que vous avez dit et il ne veut pas le leur faire savoir jusqu'à ce que vous lui en donniez l'ordre. Alors, le cacique reconnut que c'était la vérité et il dit à Escalante : Escalante, maintenant je te crois. Je leur appris ce que signifiait *se-le-te-ga*, c'est-à-dire va voir s'il y a quelqu'un à la vigie, si quelqu'un vient, vigie se dit *tejihue*. Mais en parlant, les habitants de la Floride abrégent les mots beaucoup plus que nous.

Le cacique ayant reconnu la vérité, dit à ses sujets que lorsqu'ils prendraient des chrétiens naufragés, ils ne devaient leur donner aucun ordre avant de le lui avoir fait savoir, afin que l'un de ceux qui comprenaient leur langue

fût envoyé près d'eux. Le premier de ceux qui étaient présents, se nommait Pijiguini, ce qui, dans notre langue, veut dire Martinez; c'était le marin dont je viens de parler et qui avait fait naufrage à bord de la flotte de Mexico.

Mais je ne m'occuperai plus de ce sujet et je parlerai des richesses que les Indiens ont trouvées, elles s'élevaient à plus d'un million en lingots d'or et en bijoux fabriqués par les Mexicains et qui appartenaient aux passagers : le cacique les partagea entre ceux de Ais, de Teago, de Guacata, de Mayajuaci et de Mayaca, et il prit pour lui ce qu'il y avait de mieux. Ces navires, ceux dont nous avons déjà parlé, les caravelles qui avaient fait naufrage, les Indiens de Cuba et de Honduras qui se sont perdus en cherchant la rivière Jourdain, qui étaient riches et qui furent pris par Carlos et par les Indiens de Ais, de Caga et des îles Guarugumbe, sont cause que ces derniers sont,

comme je l'ai dit, riches par la mer et non pas par la terre. De Tocovaga jusqu'à Sainte-Hélène, il peut y avoir six cents lieues de côtes. Ce pays ne fournit ni or ni argent, on n'y trouve que les métaux qu'y apporte la mer. Je n'ai pas besoin de dire que le pays est habitable, puisqu'il y a des Indiens qui y vivent; il est très-favorable aux troupeaux et à la culture : je ne sais si la canne à sucre pourrait y venir; on l'y a plantée et elle a poussé; mais comme je ne suis pas resté dans le pays, je n'ai pas vu ce qu'elle a produit. Les habitants de toutes les provinces que j'ai nommées, depuis Tocovagachile jusqu'à Sainte-Hélène, sont très-adonnés à la pêche, on y trouve constamment du poisson frais. Ils sont très-adroits à tirer de l'arc et fort traîtres. Je suis bien persuadé que jamais ils ne se soumettront et qu'ils ne seront jamais chrétiens; je le signerais de mon nom et comme une chose très-certaine et que je sais positivement. Voici quel est mon avis; si on

ne le suit pas on s'en trouvera mal et plus mal qu'auparavant; il faudrait les prendre tous ensemble, hommes et femmes, après leur avoir fait des propositions de paix, les embarquer et les disperser comme sujets dans les différentes îles et même sur la terre ferme, où on les vendrait, ainsi qu'en Espagne Sa Majesté vend des vassaux à quelques grands seigneurs. On parviendrait, par ce moyen adroit, à adoucir leurs mœurs. Il faudrait ensuite établir dans cet endroit des Espagnols. Ils pourraient former des habitations, élever des bestiaux et porter secours à quantité de navires qui se perdent sur les côtes de la province de Sotoriva, au port de Saint-Augustin, et à la rivière de San Matheo où les luthériens de France ont établi un fort pour piller tous les bâtiments qui arrivent de la terre ferme, soit du Mexique, du Pérou ou des autres contrées. Ils l'ont déjà fait, et se réfugient ensuite dans la rivière San Matheo où réside le perfide cacique de Sotoriva, d'Alimacani et d'autres villages.

Au bord de la rivière de San Matheo, et à soixante lieues dans l'intérieur, il existe un autre cacique indépendant, qui possède Utina, Saravay, Moloa et beaucoup d'autres villages jusqu'à Nayajuaca, dans la contrée de Ais, vers le lieu planté de roseaux où nos pilotes disent que Pero Melendez a fait la paix avec eux; ils n'ont ni or, ni argent, ni perles : ce sont des gueux, de grands coquins et des traîtres. Ils se servent de flèches, et vont nus comme les premiers dont j'ai parlé. En remontant la rivière de San Matheo, on peut aller jusqu'à Tocopaga de l'autre côté de la Floride vers le couchant; je ne prétends pas dire cependant que l'on doive toujours remonter ce fleuve; après avoir franchi la barre de la rivière de San Matheo, on pourrait le remonter jusqu'à Azavay, qui est à cinquante ou soixante lieues dans l'intérieur, ou bien jusqu'à la province de Utina où l'on débarquerait pour se diriger vers le nord en remontant de village en village, et arriver à Cañogacola dont les habitants sont

sujets de Tocovaga; de là on se rendrait à ce dernier endroit qui est sur le bord d'un autre fleuve très-grand, où est parvenu Soto qui y est mort. Je n'en dirai pas davantage; car, s'il s'agissait de faire la conquête de ce pays, je ne pourrais fournir de plus longs détails que ceux que j'ai donnés. Cette conquête serait avantageuse à Sa Majesté, pour la sûreté de ces flottes qui vont au Pérou, à la Nouvelle-Espagne et dans d'autres contrées des Indes; elles doivent absolument passer près de cette côte et du canal de Bahama, où il se perd un grand nombre de navires et beaucoup de monde, parce que les Indiens sont nos ennemis et tirent très-bien de l'arc; il serait donc convenable, comme je viens de le dire, d'y avoir un petit fort pour protéger ce canal; on doterait cet établissement d'une rente que l'on pourrait faire payer au Pérou, au Mexique, aux îles de Cuba et des autres parties des Indes, et qui serait destinée à l'entretien et à la paye des soldats qui garderaient ce fort; c'est tout

ce qu'il y a à faire, si ce n'est de s'occuper de la pêche des perles, car ce pays n'a pas d'autres richesses; c'est dans ce sens que je conclus et s'il est nécessaire je le signe de mon nom..

HERNANDO D'ESCALANTE.
FONTANEDA

A cette relation est jointe une feuille détachée, sur le recto de laquelle on lit ce qui suit : Colomb découvrit les îles Lucayes (Yucayos) et celles de Achiti, une partie de la Floride et d'autres îles près de Saint-Domingue.

Les îles Lucayes se divisent en trois groupes, savoir : 1° les îles de Bahama; 2° les îles Organos; 3° les îles de los Mártires qui touchent les bas-fonds des îles des Tortues vers le couchant. Ces bas-fonds sont composés de sable, et par conséquent on ne les voit pas de loin; c'est pour cela qu'il se perd beaucoup de bâtiments sur les côtes des îles de Bahama, des Tortues et de los Mártires.

La Havane est vers le sud; la Floride est au nord; entre la Havane ou l'île de Cuba, et la terre ferme, sont les îles de Bahama, d'Orcanos, de los Mártires et des Tortues. Il existe un canal dont la largeur, dans l'endroit le plus étroit, est de vingt lieues, il s'étend de la Havane aux Martyrs et des Martyrs à la Floride; il a quatorze lieues entre les îles du côté de l'Espagne ou pour mieux dire vers l'orient; du côté du couchant il en a quarante dans sa plus grande largeur; on y trouve beaucoup de bas-fonds; il y a quelques passages profonds, mais il est impossible aux navires et aux brigantins, même aux plus petits, de le franchir excepté du côté de l'est et du nord-est; les canots même n'y peuvent pas passer; néanmoins on trouve un passage vers l'ouest pour se rendre de la Havane à la Floride, mais il n'y en a pas pour aller en Espagne, si ce n'est le canal principal de Bahama, entre la Havane et les Martyrs, les îles Lucayes et le cap du Caña-

beral; on ne peut passer par aucun autre endroit. Si l'on voulait prendre une route plus courte, on pourrait traverser la Floride en suivant la large rivière de Tocobaga, et la rivière de San Matheo de l'ouest à l'est, non pas sur des vaisseaux, mais par terre. Les mêmes bâtiments pourraient faire constamment le trajet de la Floride au Mexique, pendant que d'autres iraient de la Floride en Espagne.

Je rapporterai, en général, quelques faits touchant la Floride et une rivière que l'on appelle la rivière de Jourdain, qui est dans la partie septentrionale, où moururent Hernando de Soto, les capitaines Salinas, Francisco Reinoso et d'autres religieux, dont les uns ont souffert le martyre, et dont d'autres ont été esclaves; j'en ai vu quelques-uns de vivants qui étaient prisonniers (1). Je dirai quels sont les traits, les aliments et la manière de se vêtir des habitants d'Apalachi, de Mogozo et d'au-

(1) Voyez son autre mémoire.

tres villages situés plus bas, qui sont : Tocobaga, Osiguevede, Carlos, Ais, Lonsobe et beaucoup d'autres dont je parlerai; mais je ne m'occuperai pas de tous. Je traiterai chaque chose à part, en commençant par les îles Lucayes et celles de los Mártires.

Les Indiens d'Apalachi vont nus; les Indiennes portent des tabliers d'une herbe qui vient sur les arbres et qui ressemble à de la laine, comme je l'ai déjà dit. Ils se nourrissent de cerfs, de renards, de vaches qui sont couvertes de laine, et de beaucoup d'autres animaux. Ces Indiens perçoivent certains tributs d'or commun qui est mêlé avec de l'or fin, et beaucoup de veaux tachetés; une rivière, qui appartient à ce village, produit les perles dont nous avons parlé. Les habitants se servent de l'arc; ils sont rusés; néanmoins avec un interprète adroit on pourrait facilement les gagner. Ce sont les meilleurs Indiens de la Floride, ils valent mieux que les habitants de Tocobaga, de Carlos, d'Ais, de Tegesta, et mieux aussi

que d'autres dont il a été déjà question et qui s'étendent jusqu'à la rivière du Jourdain.

Les Indiens d'Apalachi sont soumis à ceux d'Olagale et de Mogoso et à d'autres qui habitent au delà de la montagne d'Aite, et qui sont les Indiens les plus riches; leurs villages sont les plus importants; j'ai résidé deux ans parmi eux; ils ont beaucoup d'or de bas aloi, mêlé à de l'or fin; mais dans toute la côte, dont j'ai parlé dans ce mémoire, il n'y a ni or de bas aloi ni or fin. Tout ce qu'ils en possèdent vient des vaisseaux de la Nouvelle-Espagne et du Pérou qui sont assaillis par la tempête dans le canal de Bahama, et qui vont faire naufrage sur les côtes couvertes de roseaux ou des Martyrs, qui se nomme *Chichijaga*, cap des Martyrs. Je déclare qu'en substance tout ce que j'ai dit plus haut est vrai, bien que je n'aie pas nommé tous les noms des villages, parce qu'ils sont très-différents les uns des autres et que je ne m'en souviens pas; je m'arrête.

Muñoz a ajouté à cette pièce la note suivante :

« Excellente relation, quoiqu'elle soit d'un » homme étranger à l'art d'écrire, ce qui est » cause que l'on y trouve beaucoup de phrases » qui n'ont pas de sens.

» En marge de l'original, on trouve des ren- » vois de la main d'Herrera, qui sans doute » a extrait de ce mémoire ce qu'il rapporte » de la rivière de Jourdain, à la recherche du- » quel, suivant lui, Ponce de Léon est allé (1). »

(1) Sans trouver, comme Muñoz, cette relation excellente, j'ai cru devoir l'insérer ici, parce qu'elle renferme des renseignements précieux sur l'ancienne géographie de la Floride. Elle est souvent inintelligible, et malgré toute la peine que je me suis donnée pour la traduire exactement, je dois réclamer l'indulgence du lecteur.

La rivière Jourdain, dont il est souvent question, était regardée par les Espagnols comme une fontaine de jouvence, qu'ils cherchèrent partout, ainsi que l'Eldorado et les Amazones.

LETTRE

ÉCRITE

PAR L'ADELANTADE SOTO,

AU CORPS MUNICIPAL DE LA VILLE DE SANTIAGO,
DE L'ILE DE CUBA (1).

Très-noble Seigneur,

Depuis que je suis dans ce nouveau pays qui, quoique peu éloigné, est séparé par la mer, il me semble qu'il y a mille ans que je n'ai eu des nouvelles de vos seigneuries, et vraiment il y a fort longtemps que je n'ai reçu de lettre de vous, quoique je vous aie écrit à la Havane par trois voies différentes. Il se

(1) L'expédition de Soto a été écrite par un gentilhomme de la ville d'Elvaz. L'édition originale de cette relation est de la plus grande rareté. Il en a paru une traduction.— Paris, in-8°.

présente aujourd'hui une occasion de vous faire savoir quelque chose de nouveau, ce à quoi je ne manque jamais; je crois que cela vous sera agréable d'après le caractère que je vous connais, et sachant que vous avez eu toujours d'excellentes dispositions.

Je suis parti de la Havane avec toute ma flotte le dimanche 18 mai, quoique j'eusse écrit que je ne lèverais l'ancre que le vingt-cinq, mais je suis parti plus tôt pour profiter du vent qui était favorable et qui fut suivi de calmes aussitôt que nous fûmes entrés dans le golfe. Cependant ces calmes ne furent pas si continus que nous ne pussions en huit jours parvenir à cette côte, ce qui eut lieu le jour de la Pentecôte. Nous manquâmes le port de cinq ou six lieues, sans qu'aucun de nos pilotes pût reconnaître où nous étions. Je fus donc forcé de monter à bord des brigantins et de le chercher; nous employâmes trois jours, tant à cette recherche qu'au séjour que nous y fîmes; une autre cause

de ce retard, fut que nous ne connaissions pas le canal qui est un golfe de douze lieues et plus de profondeur. Cette perte de temps me força d'envoyer Vasco Porcallo de Figueroa, mon lieutenant-général, à bord des brigantins pour s'emparer d'un village qui était au fond du golfe ; j'ordonnai de débarquer toutes les troupes et les chevaux sur un endroit de la plage, où avec bien de la peine je fis ma jonction avec Vasco Porcallo, le dimanche de la très-sainte Trinité : les Indiens effrayés abandonnèrent entièrement le pays et pendant trente lieues nous ne trouvâmes pas un seul homme. Quand je fus arrivé ici, j'appris qu'un chrétien était au pouvoir d'un cacique; j'y envoyai Baltasar de Gallegos avec quarante cavaliers et autant de fantassins pour qu'il cherchât à se procurer cet homme. Après avoir fait une journée de marche, cet officier le rencontra avec huit ou dix Indiens qu'il m'amena, nous ne fûmes pas peu satisfaits de l'avoir trouvé; il connaissait la langue du pays

et il avait presqu'oublié la nôtre, mais il s'y remit bientôt. Il se nomme Juan Ortis; il est natif de Séville et gentilhomme. Je me rendis eusuite en personne auprès du cacique et je trouvai qu'il avait des intentions pacifiques. J'expédiai aussitôt Baltasar de Gallegos avec quatre-vingts lances et cent fantassins pour reconnaître le pays; il y trouva tant de champs de maïs, de haricots, de courges et d'autres légumes, qu'on aurait pu nourrir la plus grande armée sans que le pays en souffrît. Étant arrivé chez un cacique nommé Hurripacuxi qui était le suzerain du premier et de beaucoup d'autres, il lui envoya quelques Indiens pour traiter de la paix, car on m'avait écrit qu'il était bien disposé; mais, après avoir conclu avec lui, il ne tint pas ses promesses; c'est pourquoi Gallegos le fit arrêter avec dix-sept Indiens parmi lesquels étaient quelques chefs, ce moyen lui ayant paru le plus sûr. Parmi ceux qu'il arrêta se trouvèrent quelques vieillards qui ont autant d'autorité que l'on

peut en avoir chez de pareilles gens et qui connaissent l'intérieur du pays; ils nous dirent qu'à trois journées de marche, en voyageant à travers des villages et des contrées bien peuplées et couvertes de maïs, on trouve une grande ville nommée Aquera où nous pourrions hiverner très-agréablement, et qu'à deux journées plus loin encore, il existe une autre ville nommé Ocale; ils rapportent tant de choses sur sa grandeur et sur son importance que je n'oserais pas les répéter ici; ils prétendent que l'on y trouve en abondance des poules, des *guahacos* enfermés dans des parcs, des cerfs privés que l'on garde par troupeaux. Je ne pus rien comprendre à ce rapport, et je crois d'après cela que ce sont des vaches dont il a voulu parler. On dit qu'il y a parmi ces Indiens beaucoup de marchands, que le commerce y est très-actif, que l'on y trouve de l'or en abondance, beaucoup de perles, et plaise à Dieu qu'il en soit ainsi; de tout ce que me disent les Indiens je ne crois

que ce que je vois de mes propres yeux, quoique je les aie menacés de la mort s'ils me trompaient. L'Espagnol qui comprend la langue de ces Indiens nous a rendu les plus grands services, et sans lui je ne sais pas ce que nous serions devenus. Gloire soit rendue à Dieu, tout s'est passé suivant sa volonté, il semble prendre un soin tout particulier de cette expédition qui ne se fait que pour lui, et je lui en rends mille grâces. Il y a en mer quatre-vingts fantassins dans les barques, et mon général est resté à terre avec quarante cavaliers dans l'intention de rejoindre Juan d'Añasco qui a découvert environ mille Indiens. Le général les a poursuivis pendant la nuit, mais il n'a pu les rejoindre à cause du mauvais état de la route. Quand nous serons tous réunis je ferai ma jonction avec Baltasar de Gallegos pour aller en corps hiverner à Ocale où, si l'on dit la vérité, nous trouverons tout ce dont nous avons besoin. Dieu veuille qu'il en résulte quelque chose d'avantageux

pour le service de Dieu notre Seigneur et que je puisse me rendre utile à vos Seigneuries, ainsi que je le désire. Malgré toutes les occupations que j'ai ici je n'oublie pas mon attachement aux personnes qui sont dans votre pays et l'obligation dont je leur suis redevable; mais je ne peux pas les visiter en personne; je crois d'ailleurs qu'elles n'ont pas besoin de mes services. Occupé, comme je le suis, vous augmenterez encore les obligations que je vous ai, si vous vous employez à tranquilliser le pays et à le bien administrer. Je recommande toujours au licencié les affaires de la justice, afin que le service de Dieu et celui de Sa Majesté soient bien faits, et je lui en serai reconnaissant. Nous-mêmes nous serons satisfaits d'avoir fait tout notre devoir comme c'est l'habitude de vos Seigneuries. Quant à moi, je conserverai toujours la même opinion que j'ai de vous et je ne cesserai de vous en être obligé. Pour ce qui regarde l'affaire du bastion dont la construction a été com-

mencée à mon départ, comme il se pourrait faire que n'en ressentant pas un besoin pressant on ne l'eût pas achevée, vos Seigneuries me rendront service en le faisant terminer; car chaque jour il peut se présenter une occasion où il soit utile : c'est d'ailleurs une chose fort nécessaire à cette ville et je vous en serais très-reconnaissant. Je prie Dieu de conserver vos très-nobles personnes et de les faire prospérer autant que je le désire et que vos Seigneuries le méritent. Dans cette ville et port du Saint-Esprit de la province de la Floride, le neuf juillet 1539; le serviteur de vos Seigneuries,

HERNANDO DE SOTO.

RELATION

DE CE QUI ARRIVA

PENDANT LE VOYAGE DU CAPITAINE SOTO,

ET DÉTAILS

SUR LA NATURE DU PAYS QU'IL PARCOURUT;

PAR LUIS HERNANDEZ DE BIEDMA.

Étant arrivé au port de Baya-Honda, nous débarquâmes six cent vingt hommes et deux cent vingt-trois chevaux. A peine cette opération fut-elle terminée, que nous apprîmes, par un des Indiens dont on s'était emparé, qu'il y avait dans le pays un chrétien qui avait fait partie de l'expédition de Panfile de Narvaez; on envoya à sa recherche. Il était chez un cacique qui demeurait à huit lieues du port; nous le rencontrâmes en chemin, car il venait déjà au-devant de nous. Aussitôt que le cacique

eut appris que nous avions débarqué, il demanda à ce chrétien s'il voulait venir nous trouver; cet homme ayant répondu que oui, le cacique envoya neuf Indiens avec lui; il était nu comme eux; il avait à la main un arc et des flèches, son corps était peint comme celui des Indiens. Aussitôt que les chrétiens les eurent aperçus, ils pensèrent que c'étaient des naturels qui venaient pour espionner nos troupes, et marchèrent à leur rencontre, mais ceux-ci s'enfuirent sur une colline du voisinage. Les cavaliers les ayant atteints, donnèrent un coup de lance à un Indien, et il s'en fallut de peu qu'ils ne tuassent aussi le chrétien, car il parlait très-mal notre langue, l'ayant presque oubliée; mais il lui vint à l'esprit d'invoquer Notre-Dame, ce qui fit reconnaître que c'était un chrétien. Nous le conduisîmes avec le plus grand plaisir auprès du gouverneur; il y avait douze ans qu'il était chez ces Indiens; il parlait leur langue, et il y était tellement habitué qu'il resta plus de quatre jours avec

nous sans pouvoir dire deux mots de suite; s'il en disait un en espagnol, il en ajoutait quatre ou cinq dans la langue des Indiens; cela dura jusqu'à ce qu'il eût repris l'usage de notre langue. Il connaissait si peu le pays qu'il ne savait pas même par ouï dire ce qu'il y avait à vingt lieues de là. La vérité est que dès le premier moment il nous dit qu'il n'y avait pas d'or dans le pays.

Nous partîmes tous du port de Baya-Honda pour pénétrer dans l'intérieur, à l'exception de vingt-six cavaliers et de soixante fantassins qui restèrent pour garder le port jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des ordres du gouverneur qui les fit venir. Nous marchâmes d'abord dans la direction de l'ouest, et ensuite dans celle du nord-est; nous entendîmes parler d'un cacique qui, suivant le rapport des Indiens, percevait des tributs sur tous les naturels; il se nommait Hurripacuxi, il habitait à environ vingt lieues de la côte. De cet endroit nous continuâmes notre marche en traversant des

marais et des rivières pendant l'espace de quinze à vingt lieues. Nous voulions nous rendre dans une ville dont les Indiens nous disaient des choses merveilleuses; ils prétendaient entre autres que lorsque les habitants jetaient des cris, ils faisaient tomber les oiseaux qui volaient en l'air. Nous arrivâmes dans cet endroit que l'on nommait Etocale, qui n'était qu'un petit village. Nous y trouvâmes quelques vivres, savoir : du maïs, des haricots et de petits chiens, ce qui ne fut pas un faible soulagement pour la troupe qui mourait de faim. Nous nous y arrêtâmes sept ou huit jours, pendant lesquels on fit quelques battues pour prendre des Indiens qui devaient nous servir de guides dans la province d'Apalache, dont on parlait beaucoup dans la contrée. On en prit trois ou quatre, dont le plus habile ne connaissait pas le pays à plus de deux lieues autour du village. Nous partîmes en prenant la direction de la Nouvelle-Espagne, et en marchant à dix

ou douze lieues de la côte. Dans cinq ou six jours de route nous traversâmes quelques hameaux, puis nous arrivâmes dans un village de moyenne grandeur nommé Aguacalecuen; tous les Indiens s'étaient réfugiés dans les forêts. Nous nous arrêtâmes encore cinq ou six jours, afin d'en prendre quelques-uns pour nous servir de guides; on s'empara de dix ou douze femmes, dont une nous dit qu'elle était fille du cacique, ce qui fut cause que ce chef se présenta à nous en ami; il promit de nous donner des interprètes et des guides pour pousser plus avant; mais il ne tint pas sa promesse. Nous fûmes obligés de l'emmener avec nous. Après six ou sept jours de marche, nous rencontrâmes cent cinquante Indiens, armés d'arcs et de flèches, qui nous attendaient dans l'intention d'enlever le cacique; nous en tuâmes quelques-uns et nous prîmes les autres. Il y avait parmi eux quelques naturels qui connaissaient l'intérieur; ils firent à ce sujet les plus grands menson-

ges. Nous passâmes une rivière qui traversait une province nommée Veachile, et nous trouvâmes sur l'autre rive quelques villages qui étaient abandonnés; mais ils renfermaient tout ce dont nous avions besoin, c'est-à-dire des vivres. Nous partîmes de là pour nous rendre à un village nommé Aguile; il est sur la frontière de la province d'Apalache, qui est séparé de la première par une rivière sur laquelle nous jetâmes un pont construit sur un grand nombre de barques attachées les unes aux autres; nous franchîmes le fleuve avec bien de la peine, car les Indiens, qui s'étaient rangés sur la rive, défendaient le passage; aussitôt qu'ils nous virent de l'autre côté il se rendirent dans un village voisin nommé Ivitachuco, et ils y restèrent jusqu'à ce que nous fûmes en vue de cet endroit. Dès qu'ils nous virent avancer, ils mirent le feu au village et prirent la fuite.

La province d'Apalache contient beaucoup de villages, les vivres y sont rares; celle où

nous allions se nommait Yustaga. Nous parvînmes à un village appelé Iniahico; quand nous y fûmes arrivés, nous pensâmes qu'il était temps d'avoir des nouvelles de ceux qui étaient restés au port et de leur faire parvenir des nôtres, car notre intention était de nous avancer tellement dans l'intérieur qu'il ne nous aurait plus été possible de communiquer avec eux, nous avions déjà fait cent dix lieues depuis l'endroit où nous les avions laissés. Le gouverneur leur fit dire de nous rejoindre.

A partir de cet endroit nous allâmes à la recherche de la mer qui était à neuf lieues du village où nous nous trouvions. Nous parvînmes à l'endroit de la côte où Panfile de Narvaez avait fait construire des barques. Nous reconnûmes l'endroit où l'on avait établi la forge et nous vîmes un grand nombre d'os de cheval. Les Indiens nous racontèrent que d'autres chrétiens avaient construit des barques dans cet endroit. Juan d'Añasco fit

plusieurs marques de reconnaissance sur des arbres qui étaient sur le bord de la mer, le gouverneur lui ordonna d'aller chercher les soldats qui étaient restés au port et de les faire venir par terre au village où nous étions; ils devaient retourner par mer dans deux brigantins et une chaloupe qu'ils devaient conduire à la province d'Apalache. Pendant ce temps nous devions attendre à l'endroit où nous nous étions arrêtés.

Juan de Añasco envoya la troupe par terre et il vint par mer comme le gouverneur le lui avait ordonné. Il éprouva de grands dangers, car il reconnut que cette côte n'était pas comme il l'avait vue de la terre. En naviguant il ne reconnut pas les endroits par lesquels il avait passé, car le rivage était bordé de petits golfes peu profonds où l'eau s'élevait beaucoup à la haute mer, mais lorsque le reflux arrivait il restait à sec. Nous construisîmes une pirogue qui chaque jour faisait deux lieues en mer pour aller voir si les

brigantins arrivaient et pour leur indiquer où ils devaient aborder. Dieu permit que ceux que l'on attendait par mer arrivassent ainsi que ceux qui devaient venir par terre.

Aussitôt que les brigantins furent arrivés, le gouverneur les fit repartir avec l'ordre de chercher un port voisin du côté du levant, de reconnaître la côte et de voir si la terre finissait. Le chevalier Francisco Maldonado, de Salamanque, s'embarqua sur les brigantins, côtoya le rivage, entra dans toutes les baies et les rivières qu'il vit jusqu'à ce qu'il fût parvenu à un fleuve dont l'entrée était facile et formait un bon port. Il y avait, sur le rivage, un village indien dont quelques habitants vinrent commercer avec lui; il prit un naturel et revint où nous étions, il employa deux mois à cette expédition.

Nous trouvions le temps de notre séjour très-long à cause des rapports que l'on nous avait faits sur l'intérieur. Quand Maldonado fut arrivé, le gouverneur lui dit que nous

irions à la recherche de ce pays qui, d'après les Indiens, était sur une autre mer; il dit à Maldonado de retourner à Cuba avec les brigantins à bord desquels était Doña Isabella de Bobadilla, femme du gouverneur, et de revenir ensuite avec les brigantins, jusqu'à la rivière du Saint-Esprit, où nous devions nous rendre, si dans six mois il n'avait pas de nouvelles de nous. Les brigantins partirent pour Cuba et nous nous mîmes en marche vers le nord pour aller vérifier ce que les Indiens avaient dit; nous marchâmes pendant cinq jours au milieu d'un désert, nous parvînmes à un grand fleuve très-rapide, sur lequel nous ne pûmes pas construire de pont à cause de la force du courant; nous fîmes un canot dans lequel nous traversâmes jusqu'à l'autre bord; nous trouvâmes une province nommée Acapachiqui, il y avait en abondance des vivres dont les Indiens se nourrissent; nous remarquâmes quelques villages; mais comme le pays était couvert de marais très-étendus

nous ne pûmes pas les reconnaître tous; nous observâmes que dans ce pays les maisons des Indiens étaient d'une construction différente de celles que nous avions observées jusqu'alors, elles étaient creusées sous terre et ressemblaient à des cavernes. Jusqu'alors elles avaient été couvertes de branches de palmier et de paille, nous marchâmes plus avant et nous rencontrâmes deux rivières sur lesquelles nous fûmes obligés de faire des ponts avec des pins attachés comme nous en avions l'habitude. Nous parvînmes dans une province nommée Otoa, où nous trouvâmes un village assez grand et le plus considérable que nous eussions vu jusqu'alors; de là nous nous rendîmes à d'autres villages de la même province, qui pouvaient être éloignés de deux jours de marche; nous nous emparâmes de quelques Indiens qui ne se méfiaient de rien et n'avaient point appris notre arrivée; les autres consentirent à venir nous servir, à condition que nous leur rendrions ceux des

leurs dont nous nous étions emparés. Le gouverneur les leur rendit, car on ne les aurait pas faits prisonniers, si nous n'avions eu absolument besoin de guides et d'interprètes.

Nous employâmes cinq ou six jours à traverser cette province qui se nomme Chisi. Ces Indiens nous servirent aussi bien que leur pauvreté le leur permettait. Nous marchâmes ensuite trois jours sans trouver d'habitation et nous parvînmes dans une province qu'on appelle Altapaha. Nous y trouvâmes une rivière qui ne coulait pas vers le sud comme celles que nous avions déjà passées; elle venait de l'est, se jetait à la mer du côté où avait abordé le licencié Lucas d'Aillon, ce qui nous fit ajouter beaucoup de confiance à ce que l'Indien nous avait dit, et nous fûmes persuadés que tous les mensonges qu'ils nous avaient contés étaient des vérités. Cette province était bien peuplée, tous les habitants venaient nous servir. Le gouverneur leur ayant demandé des renseignements sur la pro-

vince de Cafitachyque où nous allions, ils nous répondirent qu'il n'était pas possible de s'y rendre, qu'il n'y avait pas de chemin qui y conduisît, qu'on ne trouvait pas de vivres en route et que nous péririons tous de faim. Nous poussâmes néanmoins plus avant et nous arrivâmes chez des caciques nommés Ocute et Cofoqui; ils nous donnèrent des vivres et nous dirent que si nous voulions aller faire la guerre à la reine de Cafitachyque, ils nous fourniraient tout ce dont nous aurions besoin pendant la route, mais qu'ils nous avertissaient qu'il n'y avait pas de chemin pour s'y rendre, qu'ils ne communiquaient point entre eux parce qu'ils étaient en guerre, qu'ils ne se voyaient que lorsqu'ils combattaient de temps en temps, ce qu'ils faisaient toujours secrètement et dans des embuscades, qu'ils employaient de vingt à vingt-deux jours pour s'y rendre, pendant lesquels ils ne vivaient que d'herbes et de maïs rôti qu'ils emportaient. Voyant que nous étions déter-

minés, ils nous donnèrent huit cents Indiens pour porter nos vivres et nos bagages, ils nous fournirent des guides qui prirent aussitôt la direction de l'est, et nous marchâmes ainsi trois jours. L'Indien qui nous trompait nous disait qu'en trois jours il nous y conduirait. Au bout de ce terme nous commençâmes à voir la fausseté de cet homme; cependant le gouverneur continua de suivre la route qu'on avait prise parce qu'il soupçonnait, ce qui arriva en effet par la suite, savoir que nous éprouverions de grands besoins. Ces trois jours étant passés nous arrivâmes à des cabanes; les Indiens avaient déjà perdu la tête et ne savaient plus quel chemin nous faire prendre. Le gouverneur partit en avant pour en chercher un et revint au désespoir de n'en pas avoir trouvé; nous fîmes une demilieue jusqu'à une grande rivière où nous fûmes obligés de commencer à manger les porcs que nous conduisions avec nous : chaque homme recevait une livre de viande que nous

faisions cuire dans l'eau sans sel et sans aucun assaisonnement.

Le gouverneur envoya à la recherche d'un chemin de deux côtés différents. Une personne partit en remontant le fleuve du côté du nord-nord-est et une autre en le descendant dans la direction du sud-sud-est. Il donna à chacun dix jours pour aller et revenir, avec ordre de rendre compte s'ils découvraient quelques villages ou un chemin. L'éclaireur qui avait été vers le sud-sud-est, revint quatre jours après nous apprendre qu'il avait trouvé un petit hameau et quelques vivres; il amena trois ou quatre Indiens qui parlèrent avec celui qui nous avait trompés; ils se comprirent entre eux ce qui ne fut pas un petit bonheur pour nous, attendu l'extrême rareté des interprètes dans ce pays. Ils nous confirmèrent les mensonges que nous avait dits celui-ci, et nous les crûmes parce qu'il s'entendait très-facilement avec ces Indiens. Nous partîmes aussitôt tous ensemble pour aller attendre dans ce petit village les

messagers qui avaient été de l'autre côté; nous y restâmes quatre ou cinq jours jusqu'à ce que nous fussions tous réunis; nous y trouvâmes environ cinquante fanègues de maïs, un peu de farine de maïs rôti, beaucoup de mûriers chargés de mûres et quelques fruits sauvages.

Nous partîmes pour le village de Cofitachyque qui était à deux jours de marche de ce hameau, situé sur le bord d'une rivière que nous crûmes être celle de Sainte-Hélène où est allé le licencié Ayllon. Quand nous y fûmes arrivés, la reine nous envoya une de ses nièces, qui était portée dans une litière par des Indiens, et semblait avoir beaucoup d'autorité; elle nous fit dire qu'elle était très-contente que nous fussions arrivés chez elle, qu'elle nous donnerait tout ce qui serait en son pouvoir. Elle offrit au gouverneur un collier de perles de cinq ou six rangs, nous procura des canots pour passer la rivière et nous donna pour nous loger la moitié du village.

Après être restée trois ou quatre jours avec nous, elle s'enfuit dans la forêt; le gouverneur la fit chercher; mais n'ayant pu la trouver, il fit ouvrir un temple construit dans ce village et dans lequel étaient enterrés les chefs du pays. Nous en retirâmes une grande quantité de perles pouvant s'élever à six ou sept arrobes, mais elles étaient gâtées par leur séjour sous terre. Nous trouvâmes enterrées deux haches d'Espagne pour couper le bois, un chapelet de grains d'olivier sauvage, et quelques petites perles semblables à celles que l'on apporte d'Espagne pour faire des échanges avec les Indiens; nous pensâmes qu'ils s'étaient procuré tous ces objets en trafiquant avec les gens qui avaient accompagné le licencié Ayllon. D'après ce que nous dirent ces Indiens la mer était à trente lieues de chez eux; nous apprîmes que la troupe d'Ayllon s'était avancée fort peu dans l'intérieur, qu'elle avait suivi presque toujours le bord de la mer, jusqu'à la mort de

ce dernier, et que ses compagnons s'étaient entretués, ne pouvant s'accorder entre eux sur le choix d'un chef. Un grand nombre moururent de faim d'après ce que nous raconta un des soldats qui étaient restés dans le pays. Sur six cents hommes qu'Ayllon avait débarqués il n'en échappa que cinquante-sept, surtout à cause du naufrage d'un grand navire chargé de vivres.

Nous restâmes dix ou onze jours dans le village de cette reine, après lesquels nous convînmes d'aller explorer le pays et chercher des vivres, car nous n'en avions que fort peu; il fallait en effet nourrir les Indiens, les chrétiens et les chevaux. Nous partîmes et nous suivîmes en toute hâte la direction du nord. Nous marchâmes pendant huit jours dans un pays pauvre où l'on ne trouvait que peu de vivres et nous parvînmes dans une province nommée Xuala, elle était peu habitée parce que le sol en est stérile; cependant nous trouvâmes quelques cases d'Indiens dans les mon-

tagnes. Nous remontâmes jusqu'à la source de la grande rivière que nous avions suivie et que nous croyions être celle du Saint-Esprit; nous passâmes dans un village nommé Guasuli, où l'on nous donna beaucoup de chiens et un peu de maïs, car il n'y en avait qu'en petite quantité. Nous marchâmes ensuite pendant quatre jours et nous parvînmes à un village que l'on appelle China; il y avait beaucoup de vivres; il est bâti dans une île de la rivière du Saint-Esprit, qui en a de fort considérables tout près de sa source. Nous trouvâmes pour la première fois dans cette province des villages fortifiés; les Indiens y font beaucoup d'huile de noix; nous y séjournâmes vingt-six ou vingt-sept jours pour faire reposer les chevaux que la privation de nourriture avait extrêmement fatigués.

Nous marchâmes ensuite le long du fleuve et nous arrivâmes dans une autre province nommée Costehe, et dont les villages sont aussi bâtis dans les îles du fleuve; nous ga-

gnâmes après cela la province de Coca, qui est un des meilleurs pays que nous ayons trouvés dans la Floride. Le cacique vint au-devant de nous porté dans une litière; il était accompagné d'une suite nombreuse, dont la marche ressemblait à une fête. Un grand nombre de villages lui sont soumis. Le lendemain matin, tous les Indiens s'enfuirent; nous prîmes le cacique pour nous faire donner des Indiens pour porter notre bagage; nous séjournâmes pendant quelques jours jusqu'à ce qu'il nous les eût donnés. Nous trouvâmes dans ce pays des prunes semblables à celles d'Espagne, et un nombre considérable de vignes sauvages, qui produisaient beaucoup d'excellent raisin.

En quittant ce village nous prîmes la direction de l'ouest et du sud-ouest. Pendant cinq ou six jours nous trouvâmes des villages appartenant à ce cacique, et nous arrivâmes ensuite dans une autre province nommée Italisi. Les habitants ayant pris la fuite, nous allâmes à leur recherche. Quelques Indiens se présentè-

rent à nous, le gouverneur les chargea d'appeler le cacique qui vint nous apporter en présent vingt-six ou vingt-sept femmes, des cuirs de cerf et d'autres objets. A partir de cet endroit nous nous dirigeâmes vers le sud dans la direction de la Nouvelle-Espagne. Nous traversâmes quelques villages et nous arrivâmes dans une autre province nommée Faszaluza, dont le cacique était un Indien d'une si haute taille que tout le monde crut que c'était un géant; il nous attendit tranquillement dans son village. En arrivant nous lui fîmes toutes sortes de caresses; nous donnâmes un tournois, nous fîmes des courses de chevaux; mais il parut y prendre fort peu d'intérêt. Nous lui demandâmes ensuite de nous procurer des Indiens pour porter nos bagages; mais il nous répondit qu'il n'était pas dans ses habitudes de servir qui que ce fût, qu'il se faisait au contraire servir par tout le monde. Le gouverneur donna ordre d'empêcher qu'il ne retournât chez lui et de le retenir prisonnier. Cet

Indien fut très-irrité de se voir retenu parmi nous, ce qui fut cause de la perfidie qu'il commit par la suite. Il nous dit qu'il ne pouvait rien nous donner en cet endroit, et qu'il fallait nous rendre dans un autre village nommé Mavila, qui lui appartenait, où il nous fournirait ce que nous lui demandions. Étant partis pour ce village, nous trouvâmes une grande rivière que nous crûmes être celle qui se jette dans la baie de Chuse; nous apprîmes que les barques de Narvaez y étaient arrivées manquant d'eau, et qu'un chrétien nommé Teodoro et un Indien étaient restés chez ces Indiens; ils nous firent voir un poignard qui avait appartenu au chrétien. Nous employâmes deux jours à construire des radeaux pour passer le fleuve. Pendant ce temps les Indiens tuèrent un chrétien qui faisait partie de la garde du gouverneur. Celui-ci, très-mécontent, maltraita le cacique et lui dit qu'il le ferait brûler vif s'il ne lui livrait pas les meurtriers; il répondit qu'il nous les livre-

rait à Mavila. Ce cacique indien avait beaucoup de naturels sous ses ordres. Il avait toujours auprès de lui un homme pour chasser les mouches; un autre, placé derrière lui, portait un grand parasol en plumes pour le garantir des rayons du soleil.

Nous arrivâmes à Mavila à neuf heures du matin, c'était un petit village bâti dans une plaine, entouré de murs et très-fort. En dehors de l'enceinte, il y avait quelques cabanes, mais les Indiens les avaient toutes abattues, afin que la campagne ne fût point embarrassée. Quelques chefs vinrent au-devant de nous, et firent dire au gouverneur, par [illegible] prète, qu'il pouvait s'établir dans la [illegible] dans le village, comme il le [illegible] et que le soir il nous donnerait [illegible]. Le go[illegible] pensa qu'il va[illegible] entrer [illegible] ans le village; il [illegible] ordre[illegible] ence et nous en[illegible] le [illegible] us nous entrete[illegible] nt, car nous n'en

voyions que trois ou quatre cents, mais il y en avait bien cinq mille de cachés dans les maisons du village, sans qu'on les aperçût. Ils nous firent fête, commencèrent leurs danses et leurs exercices, et pour mieux nous tromper ils firent figurer devant nous quinze ou vingt femmes; après qu'elles eurent dansé pendant quelque temps, le cacique se leva et entra dans une des maisons. Le gouverneur lui fit dire de sortir; il répondit qu'il ne voulait pas. Le capitaine de la garde du gouverneur entra pour le faire obéir, mais il vit dans l'intérieur de la maison un si grand nombre de guerriers, tous sur leurs gardes, qu'il jugea prudent de se retirer et d'y laisser le cacique; il rapporta au gouverneur comment il avait vu ces maisons remplies d'Indiens armés d'arcs et de flèches et prêts à commettre quelque trahison. Le gouverneur fit appeler un autre cacique qui passait par là, mais cet homme refusa pareillement de venir. Un gentilhomme, qui était près de lui, le prit par le

bras pour l'emmener, mais cet homme fit un mouvement, et se débarrassa de lui; alors le gentilhomme tira son épée et lui en assèna un coup qui lui coupa le bras. A peine l'Indien fut-il blessé que tous les autres commencèrent à nous lancer des flèches de l'intérieur des maisons, à travers les embrasures nombreuses qu'ils y avaient pratiquées; d'autres tiraient du dehors. Comme nous n'étions nullement sur nos gardes, car nous les croyions nos amis, nous éprouvâmes des pertes si considérables que nous fûmes forcés de prendre la fuite hors du village; tous les bagages que les Indiens portaient restèrent sur la place, où ils les avaient déchargés. Aussitôt que ceux-ci nous virent dehors ils fermèrent les portes du village, commencèrent à battre du tambour, à lever des drapeaux, à jeter de grands cris; ils ouvrirent nos coffres et nos ballots, et du haut des murailles ils nous montraient nos effets dont ils s'étaient emparés. Aussitôt que nous eûmes abandonné

le village, nous montâmes à cheval et nous entourâmes les murailles, afin d'empêcher les Indiens de sortir. Le gouverneur fit mettre pied à terre à soixante ou quatre-vingts des nôtres, tous bien armés, et il nous ordonna de nous partager en quatre pelotons et d'aller attaquer le village par quatre endroits différents. Les premiers qui entreraient avaient ordre de mettre le feu aux maisons pour empêcher les assiégés de nous faire du mal. Les cavaliers et les autres soldats qui n'étaient point armés avaient ordre de garder l'extérieur de la ville pour qu'aucun Indien n'échappât. Nous y pénétrâmes en effet et nous y mîmes le feu. Un grand nombre d'Indiens furent brûlés, mais tout notre bagage devint la proie des flammes; il ne nous resta rien; nous combattîmes toute la journée et jusqu'au soir sans qu'un seul Indien demandât quartier; ils se défendaient comme des lions furieux; tous périrent, les uns par le fer, d'autres par le feu; ceux qui voulurent s'enfuir

furent tués à coups de lances. Quand la nuit fut venue, il ne restait plus que trois Indiens qui gardaient les vingt femmes que l'on avait amenées pour danser; ils placèrent ces femmes devant eux; elles croisèrent leurs mains et firent des signes aux chrétiens comme pour leur dire de les prendre, puis elles se retirèrent, et les trois Indiens nous lancèrent des flèches; nous en tuâmes deux, et le seul qui restait ne voulant pas se rendre, monta sur un arbre qui était sur la muraille, détacha la corde de son arc, se la passa au cou et s'y pendit.

Ce jour-là les Indiens nous tuèrent plus de vingt hommes, nous eûmes plus de deux cent cinquante blessés et nous reçûmes plus de six cent soixante coups de flèches. Pendant la nuit nous pansâmes nos blessés avec la graisse des Indiens qui étaient morts. Il ne nous était resté aucun médicament; tout ce que nous possédions avait été brûlé dans le combat. Nous demeurâmes vingt-sept ou

vingt-huit jours pour nous guérir: Dieu permit que nous échappassions tous; nous prîmes les femmes et on les partagea entre ceux qui étaient le plus gravement blessés pour les servir. Nous apprîmes des naturels que nous étions à plus de quarante lieues de la mer; on désirait beaucoup que le gouverneur s'en rapprochât, afin d'avoir des nouvelles des brigantins; mais il ne l'osa pas parce qu'on était déjà au milieu de novembre, et qu'il faisait très-froid. Il était convenable de chercher un pays où l'on ne manquât pas de vivres pour pouvoir hiverner, car il y en avait peu dans le lieu où nous étions; nous nous remîmes donc en route vers le nord; nous marchâmes pendant dix ou douze jours, en souffrant extrêmement du froid et du passage des rivières que nous étions forcés de traverser à gué; enfin nous arrivâmes dans une province étendue, fertile et où nous pouvions hiverner jusqu'à ce que le froid le plus rude fût passé, car il tombe

dans ce pays plus de neige qu'en Espagne.

Les Indiens de cette province, qu'on nomme Chicaza, voulurent défendre le passage d'une rivière que nous devions traverser; nous fîmes une halte de trois jours, après lesquels nous passâmes dans un canot que nous avions construit. Tous les Indiens s'enfuirent dans la forêt. Sept ou huit jours après, des envoyés du cacique se présentèrent au gouverneur, et lui dirent que son intention était de venir lui offrir ses services, ainsi qu'à tous ses gens. Le gouverneur reçut bien ces messagers, et fit dire au cacique de se présenter, qu'il lui ferait de nombreux présents. Le cacique vint et amena avec lui beaucoup d'Indiens; il était porté sur leurs épaules; il nous donna quelques petits chiens et des cuirs de cerfs. Le cacique resta avec nous, et les autres Indiens s'en allèrent; chaque jour ils allaient et venaient, et nous apportaient beaucoup de lapins et ce qu'ils pouvaient se procurer dans le pays. La nuit on surprit quelques Indiens

qui, sous le prétexte d'être en paix, venaient voir comment nous dormions et comment nous faisions la garde. Ne soupçonnant pas leur projet, nous dîmes au cacique que le lendemain nous nous remettrions en route. Il partit, et la nuit même il marcha contre nous. Comme ces Indiens connaissaient les endroits où nous placions nos sentinelles, trois cents Indiens entrèrent deux à deux, ou quatre à quatre dans le village, en portant du feu qu'ils avaient mis dans des petits pots pour qu'on ne les aperçût pas. Pendant que ces Indiens arrivaient, on entendit une autre troupe qui jetait des cris de guerre; les premiers avaient déjà mis le feu au village. Nous éprouvâmes une grande perte, et cette nuit-là ils nous tuèrent cinquante-sept chevaux, plus de trois cents porcs et treize ou quatorze hommes; mais ce qui paraît un grand miracle de Dieu, c'est qu'ils s'enfuirent sans que nous leur offrissions pourtant la moindre résistance. S'ils avaient continué, pas un de

nous n'aurait échappé. Nous partîmes de là pour une cabane qui pouvait être éloignée d'une lieue; nous avions appris que les Indiens avaient le projet de marcher la nuit contre nous; mais Dieu permit qu'il plût un peu, ce qui fut cause qu'ils ne vinrent pas.

Nous étions en très-mauvais état; il nous était resté quelques chevaux, mais nous n'avions plus ni selles, ni lances, ni boucliers; tout avait été brûlé. Nous nous occupâmes en toute hâte à faire des rondaches, des selles et des lances le mieux que nous pûmes. Cinq jours après les Indiens vinrent nous attaquer de nouveau; ils marchaient en bataille avec beaucoup d'ordre, et nous attaquèrent de trois côtés. Comme nous avions été prévenus, nous marchâmes à leur rencontre et nous les mîmes en fuite après en avoir tué un assez grand nombre; ce qui, Dieu soit loué, les empêcha de revenir. Nous fîmes en cet endroit un séjour de deux mois, pendant lequel nous travaillâmes à faire des selles, des lances,

des boucliers, et nous partîmes en marchant vers le nord-ouest.

Nous nous rendîmes à la province d'Alibanio, où il nous arriva ce qui, dit-on, ne s'était jamais vu aux Indes. Les Indiens, sans avoir en cet endroit ni vivres, ni femmes, ni quoi que ce soit à défendre, et seulement pour lutter avec nous, construisirent au milieu du chemin une très-forte palissade, et trois cents guerriers se placèrent derrière, déterminés à mourir plutôt que de nous laisser passer. Aussitôt qu'ils nous virent paraître, quelques Indiens sortirent de la palissade, et nous firent des menaces en disant qu'il n'y aurait pas un des nôtres qui resterait en vie. Aussitôt que nous eûmes aperçus la palissade et les guerriers qui la défendaient, nous crûmes que par derrière il y avait des vivres ou quelque chose de précieux. Nous avions le plus grand besoin de provisions, car nous savions que nous allions passer par un désert de douze jours de marche, pendant

lesquels nous n'en trouverions d'aucune sorte. Nous mîmes donc pied à terre au nombre de quarante ou cinquante hommes, et nous nous divisâmes en deux troupes pour attaquer l'ennemi aussitôt qu'une trompette aurait donné le signal. Nous emportâmes la palissade, mais nous perdîmes sept ou huit hommes, et nous en eûmes vingt-cinq de blessés; nous tuâmes plusieurs Indiens, nous en prîmes quelques-uns qui nous apprirent qu'ils avaient construit cette barrière dans la seule intention de se mesurer avec nous. Nous trouvâmes des vivres dans les environs pour pouvoir passer le désert dans lequel nous marchâmes douze jours. Les blessés et les malades que nous emmenions nous donnèrent beaucoup de mal. Un jour, à midi, nous entrâmes tellement à l'improviste dans un village nommé Quizquiz, que les Indiens n'avaient reçu aucune nouvelle de notre arrivée, et avaient été travailler dans leurs champs de maïs; nous prîmes plus de trois cents femmes qui étaient dans le vil-

lage ; ces gens étaient misérables et n'avaient chez eux que quelques cuirs et des manteaux ; c'est dans cet endroit que nous prîmes pour la première fois de petites noix du pays qui sont meilleures que celles d'Espagne. Le village est bâti sur les bords de la rivière du Saint-Esprit. Nous apprîmes des habitants qu'il était tributaire, ainsi que beaucoup d'autres des environs, du souverain de Pacaha, qui est très-renommé dans tout le pays.

Aussitôt que les Indiens surent que nous leur avions pris ces femmes, ils vinrent en amis les réclamer au gouverneur qui les leur rendit et leur demanda quelques canots pour passer la grande rivière : ils nous promirent de nous en donner, mais ils ne le firent pas ; ils se réunirent même pour nous faire la guerre, et se présentèrent devant le village où nous étions ; mais ils n'osèrent pas nous attaquer et se retirèrent. Nous quittâmes le village et nous allâmes camper sur le bord du fleuve pour voir com-

ment nous le passerions. Nous aperçûmes une quantité d'Indiens qui étaient sur l'autre rive pour nous disputer le passage. Ils avaient un grand nombre de canots. Nous prîmes le parti de faire quatre grandes pirogues qui pussent contenir chacune soixante ou soixante-dix hommes et cinq ou six chevaux; nous employâmes vingt-sept ou vingt-huit jours à leur construction. Pendant ce temps, chaque jour, à trois heures après midi, les Indiens montaient dans deux cent cinquante canots, garnis de jolis drapeaux, et s'approchaient du rivage où nous étions; ils jetaient de grands cris et nous lançaient autant de flèches qu'ils pouvaient; puis ils retournaient sur l'autre bord. Aussitôt qu'ils virent que nos barques étaient prêtes pour passer le fleuve, ils s'enfuirent tous en abandonnant la place.

Le fleuve avait environ une lieue de large, on le passa avec beaucoup d'ordre; sa profondeur était de dix-neuf à vingt brasses.

Nous trouvâmes de l'autre côté quelques bons villages; nous remontâmes le courant pour nous rendre à la province de Pacaha, car il était nécessaire de prendre cette direction pour y aller. Avant d'y parvenir nous arrivâmes chez un autre souverain, qui était en guerre avec le premier; il se nommait Ycasqui; il vint nous voir en ami, et nous dit qu'il y avait longtemps qu'il avait entendu parler de nous, qu'il savait que nous étions des hommes du ciel et que ses flèches ne pouvaient pas nous faire de mal; qu'en conséquence il ne voulait pas nous faire la guerre, mais nous rendre service. Le gouverneur le reçut bien et défendit à qui que ce fût d'entrer dans son village ou de lui faire aucun dommage. Nous campâmes dans une plaine en vue du village de ce cacique, où nous fîmes une halte de deux jours.

Le jour de notre arrivée le cacique demanda au gouverneur de lui donner un signe au moyen duquel, puisqu'il s'en allait, il pût de-

mander des secours pendant ces guerres, et par lequel ses sujets pourraient obtenir de l'eau dont ils avaient bien besoin pour leur culture ; car leurs enfants mouraient de faim. Le gouverneur donna l'ordre de faire une grande croix avec deux pins, et il lui dit de revenir le lendemain et qu'on lui donnerait le signe du ciel qu'il demandait, et qu'il pouvait croire qu'il ne manquerait de rien s'il y avait une confiance entière. Le cacique revint nous voir le lendemain, et il nous tint un long discours dans lequel il nous demandait pourquoi nous tardions si longtemps à lui donner le signe qu'il nous demandait, puisqu'il était si bien disposé à nous servir et à nous suivre ; il se prit à pleurer abondamment de ce que nous ne la lui donnions pas tout de suite ; de sorte qu'il nous fit à tous verser des larmes en voyant sa dévotion et l'empressement avec lequel il nous le demandait. Le gouverneur lui dit de revenir avec ses Indiens et que le soir même nous nous rendrions à son village et que nous

lui porterions le signe qu'il avait demandé. Il se présenta dans la soirée avec tous ses Indiens; nous marchâmes avec eux en procession jusqu'au village. Les caciques de ce pays avaient l'usage d'élever près des maisons où ils habitent des tertres très-élevés, quelques-uns même ont leurs habitations au haut de ces tertres. Ce fut sur un de ces monticules que nous plantâmes la croix. Nous allâmes tous avec beaucoup de dévotion et à genoux en baiser le pied. Après nous avoir imités, les Indiens apportèrent une grande quantité de roseaux dont ils firent une muraille tout autour.

Le soir même nous revînmes à notre camp, et le lendemain matin nous partîmes pour Pacaha, qui était située plus haut; nous marchâmes deux jours et parvînmes à un village au milieu d'une plaine et entouré de murailles et d'un fossé rempli d'eau, creusé de main d'homme. Nous en approchâmes le plus que nous pûmes, et lorsque nous fûmes tout près, nous nous arrêtâmes, n'osant pas y entrer. Pendant que

nous tournions tout autour, nous aperçûmes d'un côté un grand nombre d'habitants qui s'en allaient. Nous entrâmes dans la ville sans trouver aucun empêchement. Nous prîmes fort peu d'Indiens, car presque tous s'étaient déjà enfuis; mais ils ne purent mettre en sûreté le peu qu'ils possédaient, tout resta dans la ville. Pendant que nous étions arrêtés en dehors, sans oser y entrer, nous vîmes venir derrière nous une troupe nombreuse d'Indiens que nous prîmes pour des guerriers qui venaient au secours du village. Nous marchâmes au-devant d'eux, et nous reconnûmes bientôt que c'était le cacique que nous avions laissé en arrière, et chez lequel nous avions planté une croix; il arrivait pour nous prêter main-forte si nous en avions besoin; nous le conduisîmes dans le village. Il commença par remercier le gouverneur de la croix qu'il lui avait donnée, et lui dit que la veille il avait plu beaucoup, que tous ses sujets étaient si satisfaits que leur intention était de

ne plus nous quitter et qu'ils voulaient s'en aller avec nous. Le gouverneur le fit entrer dans le village et lui donna tout ce que nous y trouvâmes; car c'est un grand trésor pour eux que quelques colliers en escargots de mer et quelques peaux de chats et de chevreuils; nous lui donnâmes aussi un peu de maïs qu'il y avait dans le village, et il s'en alla très-satisfait. Nous séjournâmes en ce lieu pour voir si nous pourrions prendre la route du nord, afin de traverser jusqu'à la mer du sud.

Après un séjour de vingt-six à vingt-sept jours pendant lesquels on fit quelques excursions, on s'avança vers le nord-est, où l'on nous avait dit que l'on trouvait de grands villages où nous pourrions nous rendre. Nous voyageâmes pendant huit jours dans un désert couvert de très-grands marais et dans lequel nous ne vîmes pas même d'arbres; nous n'aperçûmes que des plaines où poussaient des herbes si hautes et si épaisses

que les chevaux y pouvaient à peine passer, après quoi nous rencontrâmes une troupe d'Indiens qui vivaient sous des tentes cousues qu'ils enlevaient lorsqu'ils voulaient; alors, ils n'avaient qu'à rouler la couverture de la tente dont se chargeait un Indien, tandis que la femme portait les pieux qui servaient à la soutenir; on dressait ces tentes et on les enlevait avec la plus grande facilité; ils changent souvent de séjour, car ils peuvent emporter leurs maisons avec eux.

Nous apprîmes par ces Indiens qu'il y avait plusieurs troupes semblables à la leur dans l'intérieur, qu'elles étaient nomades et plantaient leurs tentes dans les endroits où il y avait beaucoup de cerfs; qu'ils fréquentaient un marais très-poissonneux; qu'aussitôt que le gibier avait été effrayé et qu'ils ne prenaient plus autant de poisson, ils changeaient de séjour, et, emportant sur leurs dos leurs maisons et tout ce qu'ils possédaient, ils se rendaient dans quelque endroit où ils trouvaient des vivres.

Cette province se nomme Calusi. Les naturels s'occupent peu de culture, ils ne vivent que de poisson et de gibier. Nous revînmes à Pacaha où le gouverneur était resté. Nous y vîmes le cacique qui était retourné en ami et qui était avec le gouverneur; pendant ce temps-là, l'autre cacique, qui était resté plus en arrière et chez lequel nous avions planté la croix arriva; ce fut une chose surprenante que de voir réunis ces deux caciques ennemis. Le gouverneur les fit asseoir tous deux à côté de lui, et l'on ne pourrait s'imaginer la peine que chacun prenait pour obtenir d'être placés à sa droite.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de gagner l'autre mer, nous revînmes vers le sud. Le cacique chez qui nous avions planté la croix nous accompagna. A partir de chez lui, nous marchâmes dans la direction de l'autre mer, c'est-à-dire vers le sud-ouest jusqu'à une province nommée Quiguata où est le plus grand village que nous ayons vu à la Floride, il était sur

un des bras de la grande rivière. Nous y restâmes huit ou neuf jours afin de trouver des interprètes et des guides, toujours dans l'intention de gagner l'autre mer, car les Indiens nous disaient qu'à onze jours de marche de là il y avait une province où l'on tuait les vaches, et que nous y trouverions des interprètes qui nous conduiraient à la mer.

Nous partîmes avec les guides pour cette province qui se nomme Coligua, il n'y avait point de route tracée, chaque soir ils nous conduisaient près d'un marais où nous nous rafraîchissions, nous y trouvions beaucoup de poisson. Nous traversâmes de vastes plaines, des montagnes très-élevées et nous arrivâmes tout d'un coup à la ville de Coligua comme si nous étions arrivés par une route royale. Nous remarquâmes que tout le long du chemin il y avait des traces du passage des hommes, nous trouvâmes beaucoup de vivres dans ce pays et une quantité considérable de queues de vaches tannées et d'autres qui étaient prêtes

à l'être; nous nous informâmes en route du pays que nous cherchions et s'il y avait quelque village loin ou près, jamais on ne put nous donner de réponse; on nous dit seulement que si nous voulions aller à des villages, il fallait prendre vers l'ouest sud-ouest, nous suivîmes la route que les Indiens nous indiquaient, et nous arrivâmes dans des villages dispersés qui portent le nom de Tatil Coya; nous y trouvâmes une grande rivière qui se jette dans le Rio-Grande; nous apprîmes qu'en remontant le premier cours d'eau on trouvait une province considérable, appelée Cayas; nous nous y rendîmes et nous vîmes qu'elle était composée de villages séparés les uns des autres et que la population était considérable; on y fit quelques reconnaissances, le pays est tout couvert de montagnes.

Pendant une excursion on s'empara du cacique et d'un grand nombre de naturels; nous leur demandâmes des informations sur le pays, ils nous répondirent qu'en remon-

tant la rivière nous trouverions une grande province nommée Tula. Le gouverneur voulut s'y rendre pour voir s'il serait possible d'y faire hiverner sa troupe; il partit avec vingt chevaux et laissa le reste dans la province de Cayas. Avant d'arriver dans celle de Tula, nous traversâmes des montagnes escarpées, nous gagnâmes le village sans qu'il eût aucune nouvelle de notre arrivée, nous commençâmes à prendre quelques Indiens, mais ils se défendirent et nous blessèrent ce jour-là neuf ou dix chevaux et sept ou huit Espagnols. Ils étaient si braves, qu'ils se rassemblaient par troupes de huit ou de dix et se jetaient sur nous comme des chiens enragés; nous en tuâmes environ trente ou quarante.

Le gouverneur voyant qu'il n'avait que peu de monde pensa qu'il n'était pas convenable de passer la nuit dans cet endroit; ils revinrent par la route que nous avions suivie. Nous traversâmes une plaine unie entourée par la rivière, après avoir franchi

un passage de la montagne que nous craignions qui ne fût occupé par les Indiens.

Le lendemain le gouverneur arriva où il avait laissé sa troupe, mais les Indiens que nous avions emmenés s'étaient enfuis et il n'y en avait pas dans la province que notre interprète pût comprendre. Le gouverneur donna l'ordre que tout le monde se préparât pour se rendre dans cette province et nous y allâmes directement. Le lendemain à peine étions-nous arrivés, que nous vîmes s'avancer contre nous de trois côtés différents, trois grandes troupes d'Indiens. Nous les mîmes en déroute après leur avoir tué quelques hommes, ce qui fut cause qu'ils cessèrent les hostilités; deux ou trois jours après ils nous envoyèrent des messagers comme pour nous demander la paix, mais nous ne les comprenions pas du tout n'ayant point d'interprètes. Nous leur fîmes entendre par signes qu'ils eussent à nous envoyer des truchements pour les naturels chez lesquels nous devions nous rendre, ils nous

amenèrent cinq ou six Indiens qui comprenaient nos interprètes. Ils nous demandèrent qui nous étions et quel était l'objet de notre voyage; nous nous informâmes après quelque grande province où il y eût beaucoup de vivres, car nous commencions à sentir fortement la rigueur de l'hiver; ils nous dirent que dans la direction que nous prenions, ils ne connaissaient aucune population nombreuse.

Voyant que nous n'avions pas d'autre ressource, nous reprîmes la route du sud-est et nous nous rendîmes dans une province nommée Quipana, située au pied de montagnes très-élevées; de là nous tournâmes vers l'est, et traversant ces montagnes, nous descendîmes dans une plaine habitée qui paraissait favorable à nos desseins; il y avait près de là un village où l'on trouvait beaucoup de vivres; il était bâti sur le bord d'une grosse rivière qui se jetait dans le grand fleuve par où nous étions venus, cette province se nommait Viranque; nous y hiver-

nàmes et nous souffrîmes tellement du froid et de la neige que nous pensàmes y périr. Le chrétien que nous avions trouvé chez les Indiens que Narvaez avait visités, et qui nous servait d'interprète, mourut dans cet endroit.

Nous partîmes de ce village au commencement de mars, quand nous crûmes que les froids les plus rigoureux étaient passés. Nous descendîmes le cours de la rivière sur les bords de laquelle nous trouvàmes d'autres provinces bien habitées et riches en vivres; enfin nous arrivàmes dans une autre qui nous parut une des meilleures que nous eussions vues dans ce pays, elle s'appelait Anicoyanque. Un cacique nommé Guachoyanque vint nous voir, son village est sur le bord du grand fleuve; il faisait fréquemment la guerre à celui que nous quittions, le gouverneur partit aussitôt pour le village de Guachoyanque, le cacique l'accompagna. Son village était fort bien entouré de murailles et fortifié, mais il avait fort peu de vivres, car les

Indiens lui avaient pris toutes ses provisions.

Le gouverneur se détermina dans cet endroit à construire, dans le cas où il trouverait la mer, des brigantins pour faire savoir à Cuba que nous étions vivants, et pour demander des chevaux et les objets dont nous avions besoin ; il envoya le capitaine vers le sud avec ordre de chercher quelque chemin pour se rendre à la mer, car quelques questions que l'on fît aux Indiens on ne pouvait parvenir à savoir si elle existait ou non de ce côté ; il revint dire qu'il n'avait pas trouvé de passage pour traverser les vastes marais que le grand fleuve formait de ce côté.

Le gouverneur se voyant dans l'embarras, et les affaires ne tournant pas suivant ses désirs, tomba malade et mourut ; il nomma pour le remplacer Luis de Moscoso. Ne trouvant pas de chemin pour gagner la mer, nous décidâmes que nous reprendrions la route de l'ouest, dans l'espoir de nous rendre par terre à Mexico, dans le cas où nous ne trouve-

rions dans l'intérieur aucun endroit où nous arrêter; nous marchâmes pendant dix-sept jours et nous arrivâmes dans la province de Chavite où les Indiens faisaient beaucoup de sel; nous n'avions aucun renseignement sur le nord; de là nous passâmes dans la province d'Aguacay, et nous mîmes encore trois jours pour y arriver en marchant droit vers le nord.

Les Indiens nous dirent que nous ne rencontrerions point de pays habité, à moins de descendre vers le sud-est et le sud, où nous trouverions des villages et des vivres; mais que du côté où nous voulions aller il n'y avait que de grandes étendues de sable sans village, ni aucune espèce de nourriture; il nous fallut donc tourner du côté que les Indiens nous indiquaient; nous parvînmes dans une province nommée Nisione, puis dans celles de Nandacaho et de Lacame; le pays devenant de plus en plus stérile, la rareté des vivres augmentait; nous prenions des informations sur la province de Xuacatino, que l'on nous avait dit

être considérable; le cacique de Nandacaho nous donna pour guide un Indien qui devait nous conduire dans un pays d'où nous ne pussions plus sortir; il nous mena donc dans un pays sauvage où il n'y avait point de route, et finit par nous dire que son maître lui avait ordonné de nous mener dans un endroit où nous mourussions de faim.

Nous prîmes un autre guide qui nous conduisit dans la province de Hais, où il vient de temps en temps quelques vaches. Aussitôt que les naturels nous virent entrés chez eux, ils se réunirent pour nous empêcher de tuer les vaches; ils nous attaquèrent en tirant des flèches, et nous firent éprouver quelques pertes. Nous quittâmes cette province pour celle de Xacatin, qui est entourée de forêts épaisses; les vivres y étaient rares; de là les Indiens nous conduisirent du côté de l'est dans d'autres petits villages où il n'y avait pas de vivres; ils prétendirent nous conduire dans un pays où il y avait d'autres chrétiens; nous nous aper-

çûmes bientôt qu'ils mentaient et qu'ils ne pouvaient pas en avoir connaissance, attendu qu'ils n'avaient vu d'autres chrétiens que nous; mais comme nous faisions tant de détours, il était possible qu'ils nous eussent déjà vus passer. Nous reprîmes la direction du sud, bien décidés à mourir ou à gagner la Nouvelle-Espagne.

Nous marchâmes encore six jours dans la route du sud-sud-est après quoi nous fîmes halte. Nous envoyâmes un détachement de six cavaliers, avec ordre de s'avancer pendant huit ou neuf jours, autant qu'ils pourraient, et de voir s'ils ne découvriraient pas quelque village où nous pussions faire une provision de maïs pour la route; ils marchèrent donc autant qu'ils purent et ils arrivèrent chez des Indiens misérables qui n'avaient pas de maisons et qui vivaient dans de mauvaises cabanes; ils ne cultivaient aucune espèce de plante, ne vivant que de poisson et de gibier; ils amenèrent quatre ou cinq de ces naturels, mais nous ne trouvâmes per-

sonne qui comprît leur langue. Voyant que nous n'avions plus d'interprète, qu'on ne trouvait pas de vivres, et que le maïs que nous avions apporté allait nous manquer; enfin, qu'il était impossible que tant de monde traversât un pays aussi misérable; nous nous décidâmes à retourner au village où le gouverneur Soto était mort, pensant que dans cet endroit nous trouverions des facilités pour construire les navires avec lesquels nous pourrions sortir du pays.

Nous prîmes la même route que nous avions suivie de puis l'endroit où était mort le gouverneur. Quand nous fûmes arrivés nous ne trouvâmes pas ce à quoi nous nous attendions; les Indiens avaient emporté les vivres qu'il y avait dans le village; nous fûmes obligés d'en chercher un autre, afin d'hiverner et de construire les navires. Dieu permit que nous trouvassions deux villages parfaitement à notre convenance; ils étaient sur le grand fleuve et il y avait beaucoup de maïs; ces villages

étaient fortifiés; nous nous y arrêtàmes et nous construisîmes nos bàtiments avec bien de la peine; nous employàmes six mois à construire sept brigantins; nous les lançàmes sur le fleuve, et ce fut un vrai miracle qu'ils ne prissent pas l'eau et qu'ils naviguassent très-bien quoiqu'ils ne fussent calfatés qu'avec des écorces de mûriers sans goudron. Nous emmenâmes avec nous quelques canots dans lesquels étaient vingt-six chevaux : nous avions l'intention, s'il se trouvait sur les côtes de la mer quelque village où nous pussions vivre, d'expédier deux brigantins porter de nos nouvelles au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, afin qu'il envoyât des bâtiments nous chercher.

Le second jour que nous descendions la rivière, quarante ou cinquante canots indiens, très-grands et très-légers, s'avancèrent vers nous; il y en avait un dans lequel étaient quatre-vingts guerriers; ils nous suivirent en nous tirant des flèches; plusieurs des nôtres

pensèrent que c'était une lâcheté que de ne pas les attaquer; ils prirent quatre ou cinq de nos petits canots et s'avancèrent contre ceux des Indiens. Aussitôt que ces derniers virent leurs manœuvres, ils les entourèrent, leur coupèrent la retraite, firent chavirer leurs canots, et tuèrent douze de nos meilleurs soldats, sans que nous pussions leur porter secours; le courant était très-rapide, nous n'avions que peu de rames à bord.

Encouragés par cette victoire, les Indiens nous suivirent toujours jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la mer, ce qui dura dix-neuf jours. Ils nous firent éprouver de grandes pertes, et blessèrent beaucoup de nos soldats. Ils s'étaient aperçus que nous n'avions point d'armes pour les atteindre de loin; il ne nous était resté ni arbalète ni arquebuse; nous n'avions que quelques épées et quelques boucliers; aussi n'avaient-ils pas la moindre crainte; ils s'approchaient très-près de nous pour nous lancer des flèches. Nous entrâmes

dans la mer par l'embouchure du fleuve qui forme une très-grande baie. Nous naviguâmes pendant trois jours et pendant trois nuits, par un assez beau temps, sans apercevoir la terre.

Nous croyions être en pleine mer; mais, après ces trois jours et ces trois nuits, nous prîmes de l'eau qui était aussi douce que celle de la rivière, et que l'on pouvait très-bien boire. Nous aperçûmes du côté de l'ouest quelques petites îles; nous nous y rendîmes, et depuis lors nous suivîmes constamment la côte en ramassant les coquillages et en cherchant tout ce que nous pouvions trouver à manger; enfin nous entrâmes dans la rivière de Panuco, où nous fûmes très-bien reçus par les chrétiens.

Signé : Luis Fernandez de Biedma.

Ce Biedma présenta la relation ci-dessus au roi lui-même, en son conseil des Indes, assemblé en 1544, comme on le voit par une décision où il est dit qu'il accompagna Fernando de Soto en qualité de facteur de Sa Majesté. (*Note de Muñoz.*)

RELATION DE LA FLORIDE,

POUR L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR

VICE-ROI DE LA NOUVELLE-ESPAGNE,

APPORTÉE

PAR FRÈRE GREGORIO DE BETETA.

Ayant eu plus de facilité et de temps que je n'en ai présentement, j'ai commencé à noter et à écrire ce qui chaque jour s'est passé pendant le voyage à la Floride, dans la crainte que l'oubli (*præter intentionem*) ne m'en fît écrire plus ou moins que la vérité. J'ai toujours pensé que selon sa bonne ou mauvaise réussite, cette affaire serait très-heureuse ou très-désastreuse, ce que j'ai bien prouvé en restant seul dans un pareil désert, sans autre appui que ma confiance en Dieu.

Sans parler en détail de notre départ et de ce qui arriva depuis la Vera-Cruz et la Havane jusqu'à ce que nous fussions en vue de ce pays, ce qui eut lieu la veille de la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur, je dirai en peu de mots ce que le temps me permettra de rapporter ; car je suis dans la chaloupe qui me porte à terre, où je dois rester seul, quoique je sache que je devrais plutôt penser à mes péchés, et les pleurer comme un pauvre exilé dont Dieu seul connaît le destin. Je me réjouis cependant d'entreprendre ce travail pour pouvoir rendre compte à qui de droit d'une entreprise aussi importante que celle-ci.

Quand nous fûmes arrivés en vue de ce pays, ce qui, comme je l'ai dit, eut lieu la veille de la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur, nous jetâmes l'ancre sur deux brasses de fond à vingt-huit degrés environ. Le lendemain, qui était la fête, au point du jour la chaloupe vint à terre avec cinq ou six marins, et malgré le pilote qui leur avait défendu d'a-

border et qui leur avait dit de reconnaître seulement la côte et de voir s'il y avait un port pour le vaisseau; ils firent tout le contraire, car ayant vu de très-beaux arbres, ils résolurent de débarquer. Au moment où ils avaient mis pied à terre, un d'eux aperçut trois Indiens et se mit à crier : *Des Indiens ! des Indiens !* Les autres, sans regarder où ils étaient ou d'où ils venaient, s'emparèrent, les uns des rames, les autres du mât de la barque. Un d'eux, pensant que déjà les Indiens étaient tout près, dit : « Parbleu, je suis sûr qu'ils défoncent notre barque. » Enfin, ils s'en allèrent, et avant d'avoir regagné le navire, il vint un coup de vent si violent que ce bâtiment chassa sur ses ancres; et comme il était en danger le pilote donna l'ordre d'appareiller, et en vérité, plusieurs personnes de l'équipage auraient mieux aimé se trouver parmi des Indiens que d'être exposés à cette tempête. Le vent s'étant calmé et le temps étant devenu meilleur, le pilote donna l'ordre de carguer

les voiles, et les autres regagnèrent peu à peu le navire. Aussitôt qu'ils furent montés à bord ils contèrent ce qui leur était arrivé; je priai le pilote de leur faire une réprimande, afin qu'ils ne recommençassent pas une autre fois; puis, voyant qu'il n'y avait pas sur cette côte d'apparence du port que nous cherchions et qui pourtant était bien près de là, nous nous éloignâmes, pensant qu'il était plus haut vers la baie de Miruelo ou d'Apolachi. Nous arrivâmes à la hauteur de vingt-huit degrés et demi ou vingt-neuf degrés; la chaloupe se rendit aussitôt à terre, nous y montâmes, le frère Juan et moi; quand nous eûmes fait trois lieues, nous vîmes la terre; nous fîmes encore trois lieues, en avançant à quatre, à trois et à deux brasses de fond, et enfin nous parvînmes dans une petite baie où nous sautâmes tous à terre; je n'y restai pas parce qu'il y avait dans le bois près duquel nous débarquâmes, six Indiens qui nous tirèrent un grand nombre de flèches; ce fut

une grande bévue que l'on commit en n'allant pas dans la prairie découverte, où nous pouvions être maîtres des ennemis, et en entrant au contraire dans le bois; nous passâmes la nuit dans une petite île assez éloignée de la terre; là nous commîmes une autre négligence, ce fut de ne pas mettre la chaloupe à sec sur le rivage, à l'instant même, ce qui nous força d'attendre à la marée du matin. Deux seuls canots d'Indiens auraient pu nous faire bien du mal. Dans la matinée, nous fîmes encore trois lieues pour chercher un port, et comme nous ne trouvâmes rien de bon, nous retournâmes à notre vaisseau qui était à neuf lieues de nous, quoiqu'il en eût fait trois pour venir nous chercher. Un fort coup de vent avait été cause que nous nous étions trouvés si loin les uns des autres; mais comme nous nous étions souvent rapprochés et puis séparés de nouveau, je priai plusieurs fois le pilote d'empêcher que cela n'arrivât encore; car fréquemment on se trouve surpris au moment

où l'on s'y attend le moins. Je n'osais pas trop parler, car il ne manquait pas de gens qui me disaient que mes craintes épouvantaient les marins. En partant de là nous rebroussâmes chemin et nous allâmes jeter l'ancre près de l'endroit où nous avions reconnu la côte ; le pilote et les marins allèrent à terre dans la chaloupe pour découvrir un port ou des traces d'Indiens ; je l'accompagnai avec le père Diego de Tolosa. Nous parcourions une baie sans craindre les Indiens, et au moment où nous y songions le moins, quelqu'un se mit à crier : *Les voilà ! les voilà !* Au moment où nous jetions le harpon, nous aperçûmes trois ou quatre cabanes de pêcheurs. Le frère Diego et Fuentes, qui était un excellent homme, très-pieux, me prièrent de les laisser débarquer. Comme il paraissait qu'il n'y avait personne et que le pilote était de mon avis, je crus qu'il valait mieux débarquer pour s'assurer s'il se trouvait quelque habitant, que de retourner à bord sans nouvelles ; d'au-

tant plus que déjà quelques religieux étaient disposés à sauter à terre et à gagner les forêts, lorsqu'ils reconnurent que le pilote ne trouvait pas la baie du Saint-Esprit (1). Voyant cela, je crus que je devais les laisser faire; je ne pus d'ailleurs y mettre d'obstacle; car il y avait au-dessus de moi quelqu'un qui les commandait.

Le religieux et ce brave homme voulaient pénétrer à deux lieues dans l'intérieur; pour les en empêcher, je leur dis : « Il faut qu'il n'y en ait qu'un qui descende à terre, et si l'un de vous ne consent pas à y aller seul, je débarquerai, moi. » Ils me prièrent beaucoup de les laisser aller tous deux : cela ne me parut pas convenable, par la raison que j'ai déjà donnée; enfin, le religieux débarqua : je lui dis que s'il ne voyait pas d'Indiens il fallait qu'il montât sur un arbre, et observât de là le pays sans pénétrer dans l'intérieur; il le fit, et pendant

(1) C'était au contraire pour ne pas aller à la baie du Saint-Esprit. (*Note de Muñoz.*)

qu'il regardait de côté et d'autre, il arriva un Indien; puis il en sortit d'autres d'entre les arbres; ils s'approchèrent du religieux; enfin il en vint quinze à vingt; nous nous réjouîmes tous de voir nos désirs accomplis. J'avais toujours eu l'intention de rester trois ou quatre heures dans la chaloupe, pour observer s'il venait d'autres naturels; mais je vis qu'il fallait y renoncer, parce que les pilotes et les marins étaient déjà fatigués. Quand nous eûmes vu les Indiens, je fis débarquer l'interprète : c'était une Indienne du pays que nous avions amenée de la Havane. Le bon Fuentès descendit à terre avec elle. Le pilote ne voulait pas me laisser partir; mais, persuadé que par le moyen de l'interprète, et en leur faisant quelques cadeaux, ils ne feraient pas de mal aux religieux, je levai les pans de ma robe sans rien dire au pilote, et je me jetai à la mer où j'eus de l'eau jusqu'à la ceinture. Dieu sait avec quelle hâte je courus pour empêcher que les Indiens ne tuassent le religieux avant de savoir le but

de notre voyage. Arrivé sur la plage, je me jetai à genoux, j'implorai la grâce et la protection divine; je courus à la plaine où je les trouvai réunis. Avant d'être arrivé auprès d'eux, je répétai ce que j'avais fait sur la plage, et m'étant levé, je tirai de ma manche différents objets de Flandre, qui, quoique presque sans valeur pour nous, eurent un grand mérite à leurs yeux.

Aussitôt ils arrivent près de moi; je leur donne une partie de ce que j'apportais, je m'approche du religieux, je l'embrasse avec un vif plaisir; nous nous mettons à genoux tous deux, avec l'Espagnol et l'Indienne, puis ayant tiré mon livre, nous récitons les litanies en nous recommandant à notre Seigneur et à ses saints; les Indiens s'agenouillent comme nous; d'autres s'accroupissent, ce qui me fait le plus grand plaisir; mais, comme ils se relèvent, je ne récite que la moitié des litanies; je m'assieds avec eux dans une baraque de feuillage, et j'apprends bientôt où sont le port et la baie que nous cherchons; ils sont si-

tués à une journée et demie en s'y rendant par terre. Nous leur faisons part de notre projet et de nos désirs.

L'Indienne, voyant que nous étions si amis, en était très-contente, et nous dit : « Père, ne » t'ai-je pas dit que lorsque je leur aurais » parlé, ils ne te tueraient pas ; ces gens sont » de mon pays, ils parlent ma langue? » Dieu sait combien nous nous réjouîmes de l'amitié qu'ils nous témoignaient. Le religieux et moi nous étions rouges de leurs embrassements, et nous ne tenions pas dans nos habits de contentement. Je voulais m'assurer si nous étions en sûreté et s'ils nous laisseraient librement aller à la chaloupe. J'usai de ruse et je leur dis que j'avais autre chose à leur donner, que j'allais chercher ; la vérité est que je le portais dans ma manche, et je ne voulus pas donner tout, afin de me réserver ce moyen. Je m'en allai et je revins. J'en trouvai un si grand nombre qui venaient m'embrasser, que je ne pouvais me séparer d'eux. Vraiment on

doit croire que leur affection et leur amitié étaient plutôt pour ce qu'ils désiraient que pour nous. Cependant les cadeaux servent à procurer l'amitié; on voit cela tous les jours, et l'on dit que les actions prouvent l'amitié, et que les présents dissipent les chagrins; je me réjouissais de voir qu'ils nous recevaient bien à cause de ces choses temporelles, espérant que l'attachement et l'affection détachée d'intérêt viendraient peu à peu, ainsi que la crainte respectueuse qui les suit; c'est après cela que naît la véritable affection. Je fus fort étonné de voir que tous demandaient de grands chapelets, des couteaux, des coutelas, et qu'ils ne les emportaient pas. Ils n'osaient rien prendre de ce que j'avais devant moi, et même ayant présenté ces objets au frère du cacique pour qu'il les partageât, il me dit, par l'entremise de l'interprète, d'en faire le partage moi-même.

Cependant le pilote me pressait beaucoup de m'embarquer; ce qui ne me convenait pas. Le

religieux dit qu'il désirait rester avec Fuentès, et l'interprète, qu'elle s'en irait par terre. Je ne pouvais pas l'en empêcher, car quelqu'un de plus puissant que moi commandait. Il resta si ferme dans son dessein qu'un marin alla deux fois à terre et revint sans que le religieux témoignât le désir de se rembarquer; un Indien monta dans la chaloupe et demanda qu'on le conduisît à bord du navire. Quand il eut reçu un présent, il retourna à terre. Nous reçûmes beaucoup d'autres preuves d'amitié qui nous firent le plus grand plaisir. Je dis au religieux de m'attendre pendant que j'irais au navire; que je lui rapporterais des vivres et des présents pour le cacique. Comme je m'embarquais, un Indien entra avec moi dans la chaloupe; nous nous rendîmes au bâtiment fort satisfaits, et les gens qui étaient à bord se montrèrent enchantés de nous voir; je donnai aussitôt des vivres et des habillements aux Indiens, et nous retournâmes au lieu où était le religieux. Quand nous fûmes à trois jets de

pierre du rivage, je dis au capitaine qui commandait la chaloupe : « Notre camarade ne revient pas, c'est mauvais signe. » Quand nous fûmes à deux jets de pierre, je dis : « Cela va encore plus mal. » Et quand nous fûmes à un jet, comme il ne venait pas, je recommandai au capitaine de faire attention à la chaloupe et de préparer tout pour prendre la fuite ou pour nous garantir des flèches. Sur ces entrefaites, cinq ou six Indiens, qui étaient sur le rivage, nous attendaient avec du poisson dans les mains. Quand nous fûmes proches, ils nous invitèrent plusieurs fois à descendre et à venir le prendre, en disant que le cacique était dans des cabanes avec les chrétiens. Nous restâmes longtemps ainsi, tandis que les Indiens attendaient que nous débarquassions; nous voulions voir s'ils viendraient à la chaloupe. Un marin se jeta à l'eau sans rien dire, dans l'intention d'aller chercher le poisson, pensant qu'il y avait autant de sûreté que le matin; il se dirigea vers les cabanes.

Un Indien s'approcha de lui sans être aperçu, le prit par le bras et le conduisit de côté et d'autre. Sans doute ce pauvre homme sentit aussitôt l'effet du poison, car il me pria en toute hâte de venir auprès de lui avec une croix : je lui dis d'aller chercher le religieux, mais il alla je ne sais où. Il revint avec l'Indien à son côté, et dit que le moine n'était pas loin de là avec le cacique; il m'engageait à le rejoindre avec la croix, pensant que si nous étions ensemble nous pourrions plus facilement recouvrer la liberté. En homme sans courage je l'abandonnai, afin de conserver mes jours pour une circonstance plus importante et semblable à celle où je me trouve aujourd'hui; enfin, je lui dis : « Venez ici, je me ren» drai là bas; » il me répondit : « Les Indiens ne » veulent pas me laisser partir; » ce qui me fit conclure que le religieux et son camarade se trouvaient dans la même position. Nous restâmes jusqu'après le coucher du soleil pour voir s'il n'y aurait pas quelque moyen de les revoir;

enfin nous partîmes fort tristes et avec des sentiments bien différents de ceux que nous éprouvions le matin. Le lendemain je retournai avec Fr. Grégorio, regardant si aucun Indien ne se montrait sur le rivage. Mais comme on ne vit personne, la chaloupe revint au navire qui mit aussitôt à la voile dans l'espoir de retrouver le religieux et l'interprète au port, ou du moins d'avoir de leurs nouvelles.

Nous employâmes huit jours pour arriver à l'entrée de la baie, et il nous fallut huit autres jours pour y entrer; elle avait six à sept lieues de large; nous y entrâmes pour y faire de l'eau, et nous eûmes bien de la peine à en trouver. Le jour de la Fête-Dieu nous allâmes à terre, Fr. Juan et moi; nous célébrâmes la messe ensemble, et ensuite on transporta l'eau que nous étions venus chercher. Le jour suivant nous craignîmes fortement de nous être trompés et d'avoir manqué le port, car le navire ne pouvait pas y

entrer; il n'y avait que deux brasses d'eau et il était encore à trois lieues des cabanes ; nous allâmes pour les voir et pour observer si quelqu'un se montrait. Fr. Grégorio m'accompagnait; nous aperçûmes au sommet d'une petite colline une bonne cabane à la porte de laquelle était un Indien qui, malgré tous les signes que nous lui fîmes de venir prendre une chemise, ne quitta pas sa place : nous la lui laissâmes, attachée à un pieu près du port de la mer; nous nous rendîmes à d'autres cabanes qui étaient à gauche, à une lieue de la colline; n'ayant aperçu personne, nous jetâmes le harpon; nous fîmes un repas et nous dormîmes tous pendant quelque temps; personne ne se montra jusqu'à ce que nous eussions remis à la voile. Alors il vint un Indien tenant un bâton au sommet duquel était attachée une poignée de palmes blanches; il était accompagné d'un autre Indien qui, en courant bien fort, cria : « *Amigos, bueno, bueno !* » et autres paroles espagnoles, qu'ils avaient

sans doute apprises des Espagnols qui étaient venus avant nous dans ce pays. Arrivés sur la plage ils nous firent signe de la main en disant : « *Ven aca*, *ven aca* (*Viens ici, viens ici*) ; *espada no*, *espada no* (*épée point*) », comme s'ils avaient voulu nous dire qu'ils étaient en paix, et qu'ils n'avaient point d'armes. Je leur dis dans leur propre langue: « *He osa ulbata* », ce qui veut dire, nous sommes des hommes bons : tous répondirent ensemble à haute voix la même chose. Nous fîmes tous nos efforts pour les engager à approcher de la chaloupe ; nous leur montrâmes des chemises ; et comme ils ne s'approchaient pas, nous prîmes le parti d'aller au-devant d'eux ; nous entrâmes dans l'eau jusqu'à la ceinture, le Fr. Grégorio et moi, tenant chacun une chemise ; ils avancèrent peu à peu paraissant très-timides. Enfin, quand celui qui portait le signal de paix fut près de nous, il le donna au Frère qui lui remit la chemise, l'autre prit celle que je lui donnai. Nous commençâmes

par leur faire entendre par signes que nous désirions qu'ils nous rendissent le religieux, les chrétiens et l'interprète; ils nous le promirent, après quoi ils se rendirent à leurs cabanes et nous retournâmes au bâtiment fort joyeux. J'oublie de dire qu'après que les deux premiers se furent présentés, trente hommes, fort bien disposés, sortirent de derrière des pins; ils n'avaient pas de flèches, et nous faisaient des signaux de paix, en disant : « *Espada no, daca machette* (*Pas d'épée, donnez-moi une hache*). » Nous retournâmes au vaisseau espérant apporter d'excellentes nouvelles, mais on nous en donna de meilleures encore : on nous dit qu'un soldat de l'expédition de Soto, qui avait abandonné son chef, était venu à bord dans un canot. Je ressentis la plus grande joie de cette nouvelle, car je pensai qu'elle devait être très-favorable à l'exécution de nos projets; mais cette circonstance les détruisit au contraire entièrement. Cet homme ayant dit que les Indiens qui avaient reçu le religieux et ses

compagnons les avaient tués à l'instant même où je les avais quittés, mais qu'ils gardaient en vie le marin, je lui demandai comment il en avait eu connaissance; il me répondit : Je l'ai souvent entendu répéter aux Indiens qui les ont tués, et même un Indien m'a montré la peau de la tonsure du religieux, qu'il portait en évidence; et il ajouta qu'en les tuant ils avaient fait toutes sortes de cérémonies, et tenu de longs discours. Tout cela était à la vérité terrible et bien affligeant pour nous tous, mais n'avait rien d'étonnant, et ce sont de ces choses qui ne peuvent manquer d'arriver dans les entreprises pour la propagation de la foi. Je ne m'attendais pas à moins que cela; combien de fois j'ai réfléchi à l'exécution de cette entreprise, et pensé qu'on ne pouvait y réussir sans perdre beaucoup de sang; c'est ainsi qu'ont fait les apôtres, et ce n'est qu'à ce prix que l'on peut introduire la foi et la religion; c'est par de semblables sacrifices qu'elle est parvenue jusqu'à nous. Puis-

qu'il en est ainsi, lorsqu'on se destine à la propagation d'une si sainte loi, il ne faut pas se laisser abattre par la considération de ce qu'il en coûte, mais s'attendre à ce qu'il arrive des malheurs semblables, et en être témoin comme je l'ai été dans ce pays; autrement il faudrait abandonner une si noble entreprise; car, certes, le navire n'aurait pas fait de progrès s'il était retourné à Mexico avec de si tristes nouvelles; c'était pour moi une occasion de voir les plus terribles choses dont on puisse être témoin dans ce monde, et néanmoins ce n'aurait pas été le plus grand mal que j'eusse éprouvé si notre Seigneur l'avait ordonné. La mission n'aurait pas eu lieu; si nous étions retournés sur nos pas pour rapporter ces nouvelles, tout le monde en aurait conclu que ces peuples étaient des infidèles qui méritaient la mort, qu'il fallait venir leur faire la guerre, et conquérir leur pays, quoique je sois fermement persuadé que notre roi et ses conseillers, en hommes sages et craignant d'of-

fenser Dieu, n'auraient pas donné de pareils ordres en considération de ce seul fait.

J'ai oublié de raconter plus haut ce qui arriva lorsque nous descendîmes à terre. Avant que nous eussions reçu des nouvelles par le chrétien qui vint à bord comme la veille (1), les Indiens nous avaient promis de ramener l'interprète et le religieux; nous nous rendîmes à terre très-joyeux; mais les traîtres étaient passés de l'autre côté dans l'endroit où nous les avions vus la première fois, c'est-à-dire du côté de l'est. Avant de se montrer, ils nous firent attendre fort longtemps, pensant que nous débarquerions tout d'un coup; ils jetèrent des cris, et pour nous faire venir vers eux, ils firent semblant de s'approcher de nous. Nous ne voulûmes pas nous rendre tout droit du côté des pins où ils étaient, parce que nous craignions une embuscade; mais nous nous rendîmes plus avant dans un

(1) Dimanche 23 juin. (*Note de Muñoz.*)

endroit découvert. En les voyant sortir comme malgré eux de l'endroit où ils étaient, nous crûmes nous apercevoir qu'ils avaient des coiffures de guerre, ou du moins que leurs flèches et leurs arcs étaient cachés à leurs pieds. Quand nous fûmes arrivés à la plage et sans que nous leur fissions signe d'approcher, un d'eux se jeta hardiment à la mer comme s'il s'y fût précipité pour sauver ses jours, s'approcha de moi et me donna un poisson qu'il avait dans la main. J'allai aussitôt lui offrir une chemise; mais comme il ne put pas la prendre aussi vite qu'il aurait voulu, un de mes camarades, ennuyé de cela, lui donna une tunique ou casaque, ce qui prouve qu'il est bon d'avoir quelque chose à leur donner, et me fit beaucoup gronder de ce que cet homme avait fait un présent si considérable; quand l'Indien eut reçu la chemise, il arriva un autre Indien avec beaucoup de poisson, je ne voulus pas le prendre et je lui donnai je ne sais quel objet; quand il l'eut

pris il me demanda une croix de bois haute de plus de deux palmes, que j'avais à la main; pensant qu'il voulait l'avoir pour la jeter à la mer ou pour en faire quelque chose de semblable, je ne la lui donnai pas. Il réitéra plusieurs fois sa demande; enfin je dis à mes compagnons de la lui donner, ce qu'ils firent. Aussitôt qu'il l'eut reçue, il la baisa avec passion, s'enfuit précipitamment à terre et la fit baiser à une Indienne; c'était notre interprète, que nous ne reconnûmes pas parce qu'elle était nue; il la fit baiser à chaque Indien l'un après l'autre, puis il se rendit auprès d'autres naturels plus éloignés, en emportant sa croix avec le plus grand plaisir du monde. Je fus ravi de cet événement, qui me donna de bonnes espérances pour l'avenir. L'Indienne nous engageait à débarquer en disant : « Venez ici; ils n'ont pas d'arcs. » Un des gens de la chaloupe cria : « C'est Madeleine l'interprète. » Personne ne pouvait le croire, et malgré tout ce que nous lui dîmes pour l'en-

gager à s'approcher, afin que nous pussions la reconnaître, elle ne le fit pas, parce que les Indiens l'en empêchaient. Enfin, voulant savoir positivement si c'était bien elle, je me jetai à la mer ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et je m'avançai jusqu'à moitié chemin. Elle s'approcha de la plage, et c'est ainsi que je pus la voir, lui parler; et je vis que c'était l'interprète, ce qui me fit grand plaisir. Je le dis à ceux qui étaient dans la chaloupe. Le Fr. Juan se mit à l'eau et arriva près de moi. L'interprête nous dit différentes choses, entre autres que le religieux et les deux chrétiens étaient tous deux chez son cacique. Elle nous trompait, parce que les caciques lui avaient fait des menaces, si elle disait la vérité. Elle nous fit savoir que tout le pays s'était soulevé, pensant que c'était une armée qui arrivait; qu'elle avait dit aux Indiens que nous n'étions pas plus de quatre religieux, et que nous venions pour leur prêcher des choses surprenantes; et elle ajouta que cinquante ou soixante

hommes s'étaient réunis dans cet endroit. Sur ces entrefaites, Fr. Gregorio, qui désirait avoir une occasion d'aller à terre, sauta de la barque et vint près de moi, je causai avec Fr. Juan et l'interprète; elle me dit: « Adieu, je m'en vais demain matin; envoie-moi telle et telle chose. » Fr. Juan Garcia l'accompagna à terre dans l'intention d'y rester; je retournai à la chaloupe sans avoir été à terre, car je me suis toujours méfié des perfidies des Indiens. Peu d'instants après je priai Fr. Juan de revenir à la chaloupe pour voir si on le laisserait aller; il m'assura que certainement les Indiens ne le permettraient pas; il arriva pourtant enfin à la chaloupe. Fr. Gregorio resta et je retournai pour lui parler et nous entendre ensemble, afin de nous voir le lendemain; je voulais lui dire aussi les moyens qu'il devait prendre afin que l'on fît débarquer les chrétiens en cet endroit. Je fis ensuite déballer beaucoup de présents de différentes sortes pour le cacique et les autres Indiens, à qui

on les distribua. Fr. Juan était resté dans la chaloupe, je le vis entouré d'Indiens, je fus étonné de voir qu'ils s'avançaient si loin en mer, et que les marins les avaient laissés approcher de l'embarcation. J'appris depuis que les religieux dépouillaient les marins; à l'un ils ôtaient la chemise, à un autre la casaque ou le bonnet pour les donner aux Indiens; je fus ensuite fort embarrassé pour dédommager ces hommes, et je leur donnai en échange des objets que nous avions apportés. Dans cette occasion les religieux comprirent aussi combien il était avantageux d'avoir quelque chose à donner aux naturels; c'était moi qui m'étais procuré ces objets, qui les avais apportés; jamais je ne m'en suis repenti et moins encore en ce moment. Ce que je vis alors de mes yeux, je l'avais déjà compris en esprit, et j'avais lu dans les Docteurs, saint Thomas, Vitoria, Gaëtano, et cette doctrine est approuvée par les saints décrets, qu'il est convenable d'apporter aux infidèles de bons exem-

ples, et des présents. Pour en revenir à notre sujet, les Indiens me laissèrent retourner à la chaloupe; mais il n'en fut pas de même du Fr. Gregorio qui voulait rester avec eux. Ils le forcèrent de s'en aller, le tenant presque par la main et en employant un peu de violence : ils lui firent signe d'aller à la chaloupe. Ainsi tous les Indiens retournèrent à leurs cabanes feignant de vouloir nous ramener les chrétiens, et nous revînmes au navire, avec le projet de les revoir le lendemain et de leur apporter les haches qu'ils demandaient. Mais quand nous fûmes de retour au bâtiment nous apprîmes la triste nouvelle de la mort de notre compagnon; c'est pourquoi les religieux et le pilote voulurent à l'instant même retourner à Mexico, mais je dis que je voulais rester par les raisons que j'ai déjà données.

Avant d'arriver à ce port, voyant combien il était peu favorable à nos projets, soupçonnant déjà que nos camarades étaient morts, ce qui se vérifia, nous étions convenus entre

nous de nous rendre à un autre endroit. Le navire n'était pas propre à la navigation de cette côte; il ne pouvait s'approcher à plus de cinq ou six lieues de la terre, et nous ne savions pas où en prendre un autre pour recommencer un nouveau voyage; on avait été forcé de jeter à la mer toute la viande et tout le poisson qui étaient pourris; chaque jour les marins se révoltaient; personne n'osait aller à terre. La plupart avaient la fièvre; à peine y avait-il quelqu'un qui pût rester à la pompe. On ne retournait pas quatre fois le sablier sans que le navire ne fût plein d'eau. Nous nous décidâmes à retourner à la Havane ou à la Nouvelle-Espagne, à y prendre un bâtiment et à nous faire transporter dans un autre endroit. Frère Louis n'était pas très-content de ce projet; il résolut de s'exposer plutôt aux plus grands dangers. Le dimanche, veille de saint Jean, nous retournâmes au vaisseau très-mécontents de n'avoir pas trouvé nos compagnons, quoique nous eussions

causé avec l'Indienne; Fr. Gregorio avait surtout des soupçons parce que les Indiens l'avaient chassé de force. Quand nous fûmes arrivés au vaisseau, nous y trouvâmes un Espagnol nommé Juan Muñoz, qui était resté dans ce pays depuis l'expédition de Soto; il avait gagné le vaisseau dans un canot, et savait à peine parler notre langue. Aussitôt qu'il fut à bord, il raconta de son mieux comment les chrétiens avaient été tués, à l'exception d'un seul, et qu'il avait tenu dans sa main la peau de la tête du religieux; il répéta la même chose quand nous arrivâmes. La mort de nos compagnons étant certaine, frère Juan Garcia et Gregorio de Beteta dirent à frère Louis que puisque l'affaire s'était passée ainsi, il fallait retourner le lendemain, comme nous étions convenus, pour nous en assurer davantage; que si nos compagnons ne paraissaient pas, on se préparerait à retourner ou à se rendre dans un autre endroit. Frère Louis répondit qu'il était persuadé que ce projet ne

s'exécuterait pas sans qu'il y eût du sang de versé; que, puisque l'on avait tué ses camarades, il voulait rester; il croyait retirer plus de fruit de son apostolat dans cet endroit et adoucir les naturels au moyen des présents qu'il avait apportés pour eux. Déterminé à suivre ce parti, il ne voulut pas aller à terre le jour de saint Jean pour pouvoir écrire des lettres et préparer les objets qu'il devait emporter. Pendant la journée entière nous employâmes tous les moyens que nous pûmes imaginer pour le dissuader de débarquer; mais nos raisonnements eurent peu d'effet et moins encore nos prières dont il se méfia toujours, surtout dans cette occasion. Mardi matin, 25 juin, nous entrâmes dans la chaloupe pour aller à terre; quand nous eûmes fait deux lieues, nous fûmes assaillis par un si grand coup de vent que nous pensâmes tous périr; un grand nombre des objets que nous avions avec nous furent abîmés par les vagues. Nous ne pûmes gagner le rivage et nous retournâmes au mouil-

lage. Juan Muñoz, qui venait du pays et qui nous accompagnait, disaitque Dieu nevoulait pas que nous débarquassions, parce que les Indiens nous tueraient aussitôt, sachant qu'il avait pris la fuite et que la mort des autres chrétiens était découverte ; qu'ils n'auraient aucune pitié de nous ; et autres choses semblables que tout le monde répétait. Étant arrivés au navire le soir, frère Louis commença à préparer d'autres objets pour emporter. Le mercredi 26 juin nous retournâmes à terre à bord de la chaloupe. Nous ne souffrîmes pas moins du gros temps que la veille ; nous ne pensions pas pouvoir aborder ; cependant, comme il était toujours dans la même intention, ne voulant pas remettre à un autre jour, nous attendîmes que le vent se calmât un peu ; et enfin, grâce aux efforts des rameurs, nous touchâmes le rivage. Quelques Indiens étaient postés sur des arbres, ce qui ne nous parut pas de bon augure. Aussitôt qu'ils nous virent, ils descendirent et

coururent à une petite hauteur où étaient les autres. Quand nous fûmes arrivés près d'eux, nous les appelâmes ; ils nous répondirent, mais personne ne descendit dans la plaine. Nous étant informés de l'interprète, ils nous dirent qu'elle était dans une maison éloignée ; quelques-uns avaient leurs massues et leurs dards sans les cacher. Frère Louis se préparait à débarquer, tandis que le frère Gregorio tâchait de le persuader et le suppliait de rester. Les Indiens nous disaient : « Le *yague* est-il là ? » (*yague* signifie esclave.) Juan Muñoz se leva et leur dit : « Que lui voulez-vous ? c'est moi ; pensez-vous le tuer comme vous avez tué les autres ? vous ne nous tuerez pas, car on sait ce que vous avez fait. » A ces mots ils parurent se troubler ; frère Louis lui dit : « Taisez-vous, mon frère, ne les fâchez pas. » Frère Gregorio répondit : « Il ne peut pas y avoir au monde de gens plus irrités que ceux-ci ; c'est pourquoi, pour l'amour de Dieu, attendez un peu, ne débarquez pas. »

Il ne voulut pas l'écouter et se jeta à l'eau, puis gagna le rivage; nous étions à une portée d'arbalète de la colline. Arrivé à terre, il demanda une petite croix qu'il avait oubliée, et quoiqu'il n'y eût pas de danger à la lui porter, je lui dis : « Mon frère, par charité, je prie votre révérence de venir la chercher, car il n'y a personne ici qui puisse vous la porter; » les matelots étaient en effet de bien mauvaises gens. Il gagna la plage et nous nous rendîmes avec la chaloupe du côté de la colline où étaient les Indiens. Aussitôt qu'ils s'aperçurent que nous allions vers eux, ils commencèrent à battre en retraite. Frère Louis nous cria de nous arrêter, de ne pas les effrayer. Quand il fut arrivé près de là, il commença sans doute à voir le danger qu'il courait, car il s'agenouilla pendant quelques instants et se rendit ensuite à la colline; un Indien vint à lui, l'embrassa, lui prit un bras et l'emmena très-vite; il en vint un second et puis d'autres qui l'emportèrent avec violence au pied de la colline; l'un d'eux

mit la main sur son chapeau et le lui arracha; un autre lui asséna un coup de casse-tête sur le crâne et l'étendit à terre; nous n'étions pas très-éloignés; nous voyions et nous entendions bien ce qu'ils disaient; il jeta un cri : « Ah! mon Dieu! » Ils ne le laissèrent pas finir, car il arriva une multitude de naturels qui l'achevèrent en poussant de grands cris, et commencèrent à nous lancer des flèches. Je commandai de nous éloigner un peu du rivage et de nous arrêter à une portée de trait; ils jetèrent aussitôt leurs habits, lancèrent une nuée de flèches et s'en allèrent. Nous retournâmes au bâtiment, non sans crainte de nous voir poursuivis par des canots indiens.

Aussitôt que nous fûmes à bord, nous convînmes de partir de cet endroit, mais nous n'avions pas d'eau. Pendant toute la journée nous en cherchâmes sur la plage et nous en prîmes un peu. J'enjoignis au pilote de nous conduire dans un autre endroit de la Floride. Comme il y était obligé, il répondit qu'il était tout prêt

à le faire, mais qu'il n'avait pas d'eau et que le bâtiment n'était pas en état de recommencer un nouveau voyage; que si nous retournions à la Havane, qui n'était pas éloignée, on prendrait de l'eau et des provisions, et qu'il se remettrait en route. Nous quittâmes donc le port du Vendredi-Saint pour nous rendre à la Havane, le 28 juin 1549.

Après avoir quitté ce port, nous naviguâmes par un vent fort de sud-est, jusqu'au mardi 2 juillet, où la lune entra dans un nouveau quartier, ce qui amena un changement de vent. Le pilote dit qu'il croyait qu'il fallait toucher à la Nouvelle-Espagne, parce que le temps ne nous permettrait pas d'aller à la Havane, que nous manquions d'eau et que le temps était favorable pour aller à la Nouvelle-Espagne; je n'étais pas d'abord de cet avis, mais Fr. Gregorio me fit observer qu'en allant à la Havane, il serait trop tard pour recommencer un nouveau voyage, tandis qu'à la Nouvelle-Espagne on verrait mieux ce qu'il y aurait à

faire. Je me rangeai de son avis. Nous nous dirigeâmes vers ce pays le 2 juillet, le pilote nous ayant juré mille fois qu'il y serait arrivé avant huit jours. Le dimanche, 14 juillet, nous nous trouvâmes au Yucatan, sur la côte de l'est-sud-est, à 20 degrés. Nous pensions être devant les plaines d'Almeria, au nord de la Vera-Cruz, et le vendredi 19 juillet 1549, nous arrivâmes à San Juan-de-Lua.

COMPTE-RENDU,

PAR GUIDO DE LAS BAZARES,

Du voyage qu'il fit pour découvrir les ports et les baies qui sont sur la côte de la Floride, pour la sûreté des troupes que l'on doit envoyer, au nom de Sa Majesté, coloniser cette contrée et la pointe de Sainte-Hélène. — Entreprise faite en vertu des ordres de Don Luis de Velasco, vice-roi à Mexico, le 1er février 1559.

Il peut y avoir quatre ou cinq mois, que M. le vice-roi, au nom de S. M., ordonna à Guido de Las Bazares d'aller avec des marins et d'autres personnes reconnaître les côtes de la Floride, et les ports qui s'y trouvent, pour la sûreté des personnes qui, au nom de S. M., doivent aller coloniser cette contrée et le cap de Sainte-Hélène. A cet effet, il reçut une commission et des instructions, et, pour se conformer à ces ordres, il

partit du port de Saint-Jean-de-Lua, de la Nouvelle-Espagne, le 3 du mois de septembre de l'année dernière 1558, pour reconnaître la côte de la Floride, et chercher un port bon et sûr, où l'on pût débarquer. Il avait une grande barque, une fuste et une chaloupe montés par soixante soldats et marins; il arriva le 5 septembre à la rivière de Panuco, en partit le 14, et alla prendre terre sur cette côte à la hauteur de 27 degrés et demi. En longeant la côte, il découvrit une baie qui est à 28 degrés et demi de latitude; il lui donna le nom de San Francisco, en prit possession au nom de S. M. et du vice-roi. Partant de cet endroit, il alla reconnaître les Alacranes, pour se diriger de là vers la Floride dont la côte s'étend du nord-ouest au sud-est. Les vents contraires l'ayant empêché d'aborder où il voulait, il prit terre à 29 degrés et demi sur la côte de l'est-sud-est, où il trouva une île qui peut être à quatre lieues de la terre ferme; il passa entre cette

île, la terre ferme et d'autres îles du continent. Après avoir exploré toute la côte, il reconnut qu'elle était bordée de bas-fonds; que le pays n'était nullement favorable à la colonisation, étant submergé dans beaucoup d'endroits; il en prit néanmoins possession au nom de S. M. et du seigneur vice-roi, et donna à cet endroit le nom de baie des Bas-Fonds. De là il fit dix lieues à l'est; il reconnut une baie qu'il nomma Felipina; c'est la plus grande et la plus commode de toutes celles de ces parages; il la trouva convenable au dessein de S. M. L'entrée est à 29 degrés et demi de latitude sud; on y pénètre en passant par la pointe d'une île de sept lieues de long; on doit gouverner à l'est-sud-est. De l'autre côté de la baie, gît la pointe de la terre ferme: il peut y avoir une demi-lieue de distance d'un cap à l'autre. Dans toutes les découvertes que l'on fit, soit à l'est, soit à l'ouest, on ne trouva aucun port aussi propice, aussi bon et aussi commode que la baie de Felipina. Voici ce qu'elle offre

de remarquable. Depuis l'entrée jusqu'à l'endroit où l'on est parvenu, il y a douze lieues; il peut y avoir encore trois ou quatre lieues de profondeur; en tout quinze lieues sur quatre de large. Le fond est bon, il est de vase et a quatre à cinq brasses environ à la basse mer; le fond est de trois brasses et demie à la passe, et à la haute mer il a presque une brasse de plus. Cette baie est très-saine; le climat est semblable à celui de l'Espagne aussi bien pour les pluies que pour le froid; le sol est plus élevé à l'est qu'à l'ouest. Cette baie et les environs sont très-poissonneux et abondent en coquillages. Les bois de pins y sont nombreux : ces arbres sont de la nature de ceux qui servent à la construction, et dont on fait des mâts et des vergues; il y a des yeuses, des rouvres, des noisetiers, des cèdres, des sapins, des lauriers, et un petit arbre qui donne des fruits semblables à des châtaignes. Tous ces bois commencent au bord du rivage et s'étendent dans l'intérieur;

ils sont propres à la construction des vaisseaux; il y croît une grande quantité de palmistes et des vignes. Quelques petits ruisseaux d'eau douce se jettent dans la baie, et au fond il y a une grande embouchure qui paraît être celle d'une grosse rivière. Pendant que l'on était dans cette baie, on alla faire de l'eau du côté du nord; les bois sont plutôt clairs qu'épais ou fourrés. Les cavaliers peuvent y combattre. Il pousse sous les arbres des herbes pour les chevaux et le bétail. Derrière cette baie et dans la direction de l'est sont des collines élevées d'une argile rougeâtre : on peut en faire des briques. Près de là on trouve de la pierre à bâtir ; à l'ouest est de l'argile rouge et jaune propre à faire de la vaisselle et d'autres objets ; on y voit aussi un grand nombre d'oiseaux de toutes sortes, des aigles, des canards, des oies, des perdrix, des tourterelles et une quantité considérable de gibier. On remarqua de grands canots indiens qui servent aux habitants pour aller à la pêche ; il y

avait aussi des enceintes servant de pêcheries. On trouva dans leurs cabanes, du maïs, des haricots et des courges. Le commandant de l'expédition prit possession de cette baie au nom de S. M. et du vice-roi, et l'appela Felipina. Du port de Saint-Juan-de-Lua jusqu'à cette baie, il y a environ deux cent soixante-dix lieues. Après l'avoir quittée, il essaya deux fois de reconnaître la côte qui s'étend plus à l'est; il la suivit pendant plus de vingt lieues, et il reconnut qu'elle courait d'abord à l'est, et qu'ensuite elle tournait vers le sud-est; les vents contraires l'ayant empêché de s'avancer plus loin, il retourna deux fois à ladite baie de Felipina; il prit également possession de cette côte au nom de S. M. et du vice-roi, et il l'appela le golfe de Velasco.

Comme l'hiver était très-rude, que l'on courait un danger imminent, que les pilotes et les marins étaient d'avis que le temps n'était pas favorable à la navigation de la côte plus éloignée, le commandant crut convenable de

retourner à la Nouvelle-Espagne, afin de donner des nouvelles de ce qu'il avait découvert, pour que la flotte que l'on préparait dans l'intention de faire l'expédition de la Floride et de Santa-Elena hâtât son départ et partît du port en temps convenable pour la navigation. On quitta donc la côte de la Floride le 3 décembre, et on entra au port de San-Juan-de-Lua le 14, là il certifia et jura que ce qui précède est la vérité, que c'est là tout ce qu'il sait; cette déclaration lui ayant été lue, il l'approuva et la signa de son nom de Guido de Las Bazares, par-devant moi Antonio de Furcios, premier notaire du gouvernement et de l'audience de la Nouvelle-Espagne.

Ont juré et confirmé dans toute son étendue la déclaration précédente :

HERNAND PEREZ, natif de Cartaya, patron d'une barque.

CONSTANTINO OREJA de SAN-REMON, pilote d'une fuste.

BERNOLDO PELOSO, bourgeois de Panuco, pilote de la barque capitane.

JUAN MUNOS ARRAEZ, patron d'une chaloupe;

Lesquels ont fait ce voyage avec ces bâtiments.

Cette déposition a été reçue en présence de quelques-uns des religieux qui doivent se rendre dans ladite province, savoir : le père Pedro de Feria, nommé vicaire-général de l'ordre dans ladite province, et Fr. Domingo de Salazar, son ami.

Cette pièce est accompagnée d'un témoignage de Francesco de Aguilar, notaire, qui fit partie de l'expédition à la Floride, ainsi qu'Angel de Villafañe, gouverneur et capitaine-général des provinces de la Floride, de la pointe et de la côte de Sainte-Hélène pour Sa Majesté; il en résulte ce qui suit :

Le 27 de mai 1561, ledit gouverneur entra avec une frégate dans la rivière de Sainte-

Hélène et pénétra jusqu'à 33 degrés. Il fit quatre ou cinq lieues et débarqua ; il en prit possession pour Sa Majesté; il n'y trouva point de port commode, ni d'habitants, ni de terrains convenables pour coloniser. Ayant regagné la mer, il suivit la côte pour chercher un port; après avoir doublé le cap San-Roman à 34 degrés, il descendit à terre le 2 juin; il ordonna au navire de s'approcher, car on pouvait sonder, et le fond était bon ; il fit environ une lieue par terre, il vit une grande rivière dont il prit possession. Le 8 juin, il remonta le rio Jordan à bord des frégates ; ce fleuve coule près du cap San-Roman, il y entra et en prit possession. Ne trouvant pas de port il se remit en mer : comme il naviguait, il s'éleva une grosse tourmente ; il remarqua que le navire San-Juan, qui voyageait de conserve avec lui, avait chassé sur ses ancres, que ses câbles étaient rompus et que les ancres étaient restées dans les bas-fonds de San-Roman ; il rejoignit alors la ca-

ravelle capitane, courut la côte avec deux frégates qui faisaient partie de sa flotte, et envoya le trésorier Alonzo Velasquez au *rio de las Canoas* (la rivière des canots), situé par 34 degrés et demi. Cet officier était à bord d'une de ces deux frégates; il trouva que la rivière avait une brasse de profondeur, à une lieue et demie de son embouchure, et il n'y vit pas de port. Il rejoignit le gouverneur qui ordonna de continuer la reconnaissance de la côte jusqu'au 14 juin, que l'on trouva le cap de Trafalgar par 35 degrés. A dix heures du soir il s'éleva une tempête; la caravelle capitane fut sur le point de se perdre; les deux frégates, dont l'une montée par neuf ou dix personnes et l'autre commandée par le pilote Hernand Perez avec un pareil nombre d'hommes, étaient considérées comme perdues. Le gouverneur se voyant seul et en grand danger, environné de bas-fonds, sans aucun port, et près d'une côte submergée, Gonzalo Payon, pilote en chef, Gaspar Jorje et d'autres

personnes pensèrent qu'il fallait regagner la terre, ce qui eut lieu dans le port de Monte-Christo de l'ile d'Hispaniola le 9 juillet. Moi notaire susdit, j'ai été témoin de tous les faits ci-dessus rapportés, et à la requête dudit gouverneur Villafañe, j'ai fourni la présente attestation dans ledit port de Monte-Christo, le 10 juillet 1561.

Les deux pièces précédentes sont accompagnées d'un avis, en original, du conseil des Indes au roi, en date du 5 mai 1565.

Signé: TELLO de SANDOVAL; le licencié DON GOMEZ de ZAPATA ; le licencié ALONSO MUNOS ; DON LUIS de MOLINA.

On dit que le secrétaire Gonzalo Perez présenta au président du conseil quelques lignes du roi, disant qu'il pourrait se faire que pendant ce voyage on remît en question les droits du roi sur la Floride, où les Français viennent d'entrer et ont bâti un fort. Le conseil est d'avis que le droit de Sa Majesté

est bien clair; qu'il résulte de la donation d'Alexandre VI et de la prise de possession de cette province par Angel de Villafañe, qui eut lieu dans les mêmes parages et dans le port que les Français occupent aujourd'hui; et que d'ailleurs, Guido de Las Bazares avait rempli la même formalité en 1558. D'autres possessions avaient été prises antérieurement, mais on n'en trouva pas les attestations.

Depuis l'année 1510 jusqu'aujourd'hui, des flottes et des navires de ce royaume ont été à diverses époques occuper la Floride au nom de Votre Majesté, et de longues années ont été employées à la découverte de cette province dans l'année ci-dessus. Deux navires partis de l'île d'Hispaniola en ont fait la découverte en 1522. Juan Ponce l'a reconnue de nouveau : il a longtemps voyagé dans cette contrée avec ses gens, et après lui Lucas et Vasquez de Aillon; après Aillon, Narvaez; après Narvaez, Hernando de Soto, tous capitaines et envoyés avec des ordres de

Votre Majesté ou de ses ancêtres. Ce droit est bien clair, et les Français ne doivent pas rester dans ce pays, car ils pourraient intercepter le passage des navires qui viennent des Indes.

LETTRE

DU VICE-ROI DE LA NOUVELLE-ESPAGNE,

DON LUIS DE VELASCO,

A SA SACRÉE MAJESTÉ, CATHOLIQUE ET ROYALE,

SUR LES AFFAIRES DE LA FLORIDE.

Sire,

Dans une lettre précédente j'ai écrit à V. M. que, le 11 juin de cette année, la flotte que V. M. avait donné l'ordre d'expédier pour coloniser la côte et l'intérieur de la Floride, avait mis à la voile, et que j'attendais à chaque instant des navires qui m'apportassent des nouvelles du résultat du voyage et m'apprissent le port où elle avait jeté l'ancre. Le 9 de ce

mois il est arrivé un galion expédié par le gouverneur Don Tristan d'Arellano, qui a fait en quatorze jours la traversée du fort d'Ychuse, où le débarquement s'est effectué, et qui a reçu le nom de la baie de Filipina de Santa-Maria, attendu qu'on y est entré le jour de la Notre-Dame d'août. Le port et la contrée sont tels que V. M. peut le voir par la relation jointe à cette lettre, relation extraite de celle que le gouverneur m'a envoyée, et qui a été fournie par deux pilotes arrivés à bord du galion. Comme au moment où ils ont jeté l'ancre deux navires étaient prêts à partir pour l'Espagne, j'ai cru devoir vous faire passer ce rapport succinct en attendant que j'en envoie un plus circonstancié, afin que V. M. soit instruite du bon résultat de cette expédition. Je pense que le gouverneur la fera parvenir à V. M. par les navires qu'il a amenés d'Espagne et qui sont sur leur départ. Juan Rodriguez, qui était pilote en chef, qui prenait la hauteur des terres et des ports, passera à

bord de l'un d'eux : les pilotes arrivés ici me disent que le port est à un peu plus de 30 degrés. Les Espagnols et les Indiens y sont entrés sans danger. Le gouverneur m'écrit qu'il n'a point éprouvé de résistance, qu'il voyait peu d'Indiens sur le rivage, qu'il avait appris qu'à dix ou vingt lieues du port il y avait dans l'intérieur des terrains fertiles et bien peuplés ; il me demande de lui envoyer des chevaux et quelques vivres, jusqu'à ce qu'il ait colonisé et fortifié le port, ne voulant pas en prendre de force aux Indiens, et ajoute que pour ne pas les effrayer, il ne pénétrera pas dans l'intérieur. Sur deux cent quarante chevaux qu'il a emmenés, il en a jeté cent à la mer ; les cent quarante autres sont débarqués bien portants et capables de rendre des services qui lui suffiront pour se mettre à l'abri du danger, et pour assurer la tranquillité du port à douze ou quinze lieues à la ronde. En février ou en mars, je lui enverrai cent cinquante chevaux, et en novembre de cette année, quelques

bâtiments de moyenne grandeur iront lui porter des vivres.

La flotte qui est partie pour la colonisation de la Floride et de la pointe de Sainte-Hélène a appareillé du port de San-Juan-de-Ulua, le 11 juin. Elle a eu un assez beau temps pendant dix-sept jours, terme au bout duquel les bâtiments se trouvèrent dans les parages de la rivière du Saint-Esprit, à environ vingt lieues de cette rivière, et à 27 degrés un quart de latitude. Depuis cet endroit ils firent six lieues au sud-est, au sud-sud-ouest et au sud jusqu'à ce qu'ils fussent à la hauteur des *Alacranes*, à 27 degrés au sud-ouest de ces derniers. Depuis ce point ils ont couru une autre bordée au nord-est pour reconnaître les côtes de la Floride; huit jours après, c'est-à-dire la veille de la Visitation de sainte Élisabeth, ils ont aperçu la côte de la Floride, à huit lieues de la baie de Meruelo, dans la direction de l'ouest, par 29 degrés et demi. La flotte jeta l'ancre, on fit provision d'eau,

de bois et d'herbe; le mauvais temps les fit assez souffrir; la flotte mit à la voile, le 17 juillet, pour le port de Ychuse. Une frégate qui marchait en avant reconnaissait la côte; le pilote qui était à bord, n'ayant pas reconnu le port d'Ychuse, passa outre et alla jeter l'ancre dans la baie Felipina, découverte par Guido de Las Bazares. Le gouverneur envoya Don Tristan d'Arellano à la recherche du port d'Ychuse; car il savait que c'était le meilleur et le plus sûr de toute cette côte. Une frégate qui naviguait le long de la côte dans la direction de l'est, que l'armée avait suivie, trouva le port d'Ychuse qui est à vingt lieues de la baie Felipina; et à trente-cinq lieues environ de la baie de Meruelo, de sorte qu'il se trouve entre ces deux baies, par 30 degrés 20 minutes. La frégate ayant apporté cette nouvelle, on convint aussitôt d'y conduire la flotte. Comme on pensa qu'il valait mieux, pour les chevaux, voyager par terre, on les débarqua dans la baie Felipina, et quelques compagnies d'in-

fanterie se rendirent à Ychuse par la voie de terre avec environ cent quarante chevaux, reste de deux cent quarante qu'on avait amenés, les autres étant morts en mer. Guido est parvenu dans cette baie Felipina. La flotte courut quelques dangers en y entrant, à cause du peu de profondeur de la barre qui contrarie l'entrée des gros bâtiments, du fort courant qui s'y fait sentir et du mauvais temps qu'il faisait. L'armée quitta la baie de Felipina pour le port de Ychuse, le jour de Notre-Dame-d'Août, ce qui lui fit donner le nom de Sainte-Marie-Felipina; c'est un des meilleurs ports que l'on ait découverts dans les Indes; le fond le plus bas n'a pas moins de onze coudées, il a de sept à huit brasses dans l'intérieur; la largeur est de trois lieues; les Espagnols y sont encore; la barre a une demi-lieue de large; il y a d'excellents signes de reconnaissance à l'entrée où l'on a un ravin rouge du côté de l'est. Les navires peuvent jeter l'ancre par quatre ou cinq brasses, à une

portée d'arbalète du rivage; le port est si sûr qu'aucun vent ne peut y occasionner de malheur; on y vit quelques cabanes qui paraissaient appartenir à des pêcheurs indiens; le sol semble très-fertile; il y vient beaucoup de noyers, de vignes et d'autres arbres fruitiers, il y a des bois nombreux, beaucoup de gibier, d'oiseaux, du poisson excellent et de toutes les espèces; on y a trouvé aussi un champ de maïs.

Le 25 du mois d'août, le gouverneur expédia Don Tristan d'Arellano à bord d'un galion qu'il avait amené pour porter la nouvelle de tout ce qui lui était arrivé. Ce bâtiment est entré dans le port de San Juan-de-Ulua, le 9 septembre; on va envoyer promptement par ce navire les vivres dont le gouverneur a besoin, outre ceux qu'il a emportés à bord de la flotte. On attend sous peu d'autres navires qui doivent retourner à la Nouvelle-Espagne et qui resteront ici jusqu'à ce que l'on ait exploré le pays, choisi l'endroit

où l'on colonisera et où l'on bâtira la première forteresse, et jusqu'à ce que l'on ait appris d'autres détails sur les qualités du pays, afin de les faire connaître toutes. Aussitôt que ces navires seront arrivés, j'enverrai un rapport à Votre Majesté, suivant que le gouverneur, les religieux et les officiers royaux m'écriront. J'aurai soin de les protéger au nom de Votre Majesté, de leur fournir les choses dont ils auront besoin, afin qu'ils ne vexent point les naturels et qu'ils subsistent jusqu'à ce qu'ils aient colonisé et fait des récoltes; après quoi l'on pénétrera dans l'intérieur, qui est très-fertile, et l'on mettra à exécution le projet de propager notre sainte religion, afin de plaire à Dieu notre Seigneur, et à Votre Majesté.

Que Dieu notre Seigneur conserve la personne sacrée, catholique et royale de Votre Majesté, et qu'il lui accorde des royaumes et des domaines encore plus grands que ceux qu'il possède.

De Mexico, le 24 septembre 1559.

MÉMOIRE

De l'heureux résultat et du bon voyage que Dieu notre Seigneur a bien voulu accorder à la flotte qui partit de la ville de Cadiz pour se rendre à la côte et dans la province de la Floride, et dont était général l'illustre seigneur Pero Menendez de Abiles, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Cette flotte partit de la baie de Cadiz le jeudi matin 28 du mois de juin 1565; elle arriva sur les côtes des provinces de la Floride, le 28 août de la même année;

PAR FRANCISCO LOPEZ DE MENDOZA,
Chapelain de l'expédition (1).

Ayant navigué par un temps favorable que le Seigneur nous a envoyé depuis le jour in-

(1) La relation que nous donnons ici et les suivantes sont très-importantes. On sait que l'amiral de Coligny avait envoyé à la Floride une colonie de protestants français, commandée par le capitaine Jean Ribaut. Le capitaine Pedro Menendez fut envoyé pour la détruire. Sa relation était restée inédite; celle de Jean Ribaut, quoique imprimée deux fois, est d'une rareté excessive. Le gouvernement français, trop occupé des guerres civiles, laissait ce massacre impuni; mais un gentilhomme français, nommé Dominique de Gourgues, entreprit

diqué, nous parvînmes à reconnaître les îles de Lanzarote et de Fuerte Ventura, cinq jours après notre départ; le mercredi suivant, 5 juillet, nous atteignîmes les îles Canaries, qui sont à deux cent cinquante lieues de Cadiz; nous y restâmes trois jours pour nous approvisionner d'eau et de bois.

Le dimanche suivant 8 juillet nous quittâmes ces îles; notre flotte était composée de huit navires et commandée par notre général; nous nous rendions à l'île de la Dominique que l'on devait conquérir sur les Indiens Caraïbes. Le malheur voulut que le soir même de notre départ, notre capitane et une patache se séparèrent de nous, et nous courûmes des bordées pendant deux jours pour les rallier; mais nous ne pûmes y réussir. Notre amiral, voyant que nous n'y parviendrions pas, ordonna de nous diriger directement

de le venger et y réussit, comme on le verra par sa relation que nous publions pour la première fois sur un manuscrit de la Bibliothèque royale.

sur la Dominique, où nous les attendrions dans le cas où ils n'y seraient pas arrivés avant nous. Pendant le voyage une chaloupe montée par le capitaine Francisco Sanchez fit une voie d'eau dans la calle, et comme l'équipage ne put s'en rendre maître, il nous demanda du secours; mais il fut impossible de lui en porter. Le pilote voulant continuer la navigation avec les autres navires jusqu'à ce que l'on fût arrivé au port et que l'on pût réparer la voie d'eau, le capitaine et le soldat mirent l'épée à la main pour forcer le pilote à retourner au port craignant d'être noyés: le pilote ne le pouvait pas à cause du gros temps; ils se décidèrent à porter le cap au sud-ouest pour gagner la terre; c'est ainsi que nous nous séparâmes d'eux avec bien de la peine et bien de l'inquiétude de savoir ce qu'ils deviendraient; les cinq navires qui restaient ont fait un excellent voyage, grâce à notre Seigneur et à sa bienheureuse Mère. Jusqu'au vendredi, 20 dudit mois, nous

avons eu très-beau temps. Mais à dix heures du matin ledit jour, il commença à s'élever un vent très-violent qui à deux heures du soir devint un ouragan le plus terrible et le plus épouvantable que l'on ait jamais vu. La mer, qui s'élevait jusqu'au ciel, semblait vouloir nous engloutir tout vivants; le trouble et la crainte du pilote et des autres marins étaient si grands, que je m'excitais à prêcher mes frères et mes compagnons; je leur représentais la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, sa justice, sa miséricorde, et je réussis si bien, que pendant toute la nuit je ne fis que confesser mes frères.

Très-souvent la mer entrait par un côté du navire et sortait par l'autre, nous étions cent vingt hommes sur le pont, car il n'y avait pas d'autre endroit où se tenir; il n'y avait qu'un entre-pont qui était rempli de biscuit, d'eau, de vin et d'autres vivres. Nous nous vîmes en un si grand danger qu'il fallut alléger le vaisseau : nous jetâmes beau-

coup de barils d'eau à la mer, ainsi que la cuisine et sept pierres que nous emportions pour faire des moulins; on jeta la plupart des agrès de réserve, le gros câble du vaisseau; et malgré tout cela, il ne s'élevait pas au-dessus de l'eau et nous ne faisions qu'enfoncer. L'amiral s'était décidé à faire jeter tous les coffres à la mer, mais le désespoir des soldats fut si grand que je fus presque contraint de me jeter à ses genoux pour le prier de ne pas le faire, je lui dis que nous devions espérer dans la grande miséricorde du Seigneur : en bon chrétien il eut confiance en Dieu et il épargna les bagages. Quand Jésus-Christ permit au jour de reparaître, nous nous regardâmes comme ressuscités; et quoique la tourmente du samedi ne fût pas moindre que celle de la nuit, le jour nous consolait; néanmoins, lorsque la nuit arriva et que nous nous vîmes dans une position aussi difficile, nous crûmes que nous allions périr; j'exhortai l'équipage pendant toute la nuit;

je l'engageai à se confier en Dieu. Le dimanche matin arriva : Votre Seigneurie peut s'imaginer combien nous nous réjouimes de revoir le jour ; la tempête dura toute la journée du dimanche jusqu'au lundi suivant à midi; alors notre Seigneur daigna user de miséricorde et de clémence envers nous ; il ordonna aux vents et à la mer irritée de calmer leur colère.

Lorsque la tempête éclata, nous voyagions cinq navires de conserve; mais pendant la nuit, la fureur de l'ouragan nous dispersa de côté et d'autre, et nous fûmes trois jours sans nous voir; enfin, un matin nous vîmes venir un bâtiment et nous reconnûmes qu'il était des nôtres; cependant nous craignîmes d'abord qu'il ne fût français.

Nous étions tous si fatigués et notre raison était si troublée par ce que nous avions éprouvé, que les pilotes ne savaient plus retrouver leur route; enfin, guidés par le Saint-Esprit, ils ordonnèrent de gouver-

ner à l'ouest quart sud-ouest, et nous parvînmes à reconnaître l'île de la Désirade.

Le dimanche, jour de Notre-Dame des Neiges, 5 août, au moment où nous arrivions sur elle, nous fûmes assaillis par une houle et par un coup de vent d'aval qui nous jeta en dérive sur l'île de la Dominique, habitée des Indiens Caraïbes; nous entrâmes dans le port le lundi soir vers les neuf heures. Aussitôt qu'on eut jeté l'ancre, le capitaine ordonna d'armer sa chaloupe; ses marins y descendirent, prirent des jarres et allèrent à terre chercher de l'eau dont nous avions le plus grand besoin. Un domestique italien que j'avais alla avec eux; le matin, en cherchant de l'eau par un très-beau clair de lune, il découvrit au pied d'un arbre une tortue, la plus grande et la plus épouvantable que l'on ait jamais vue; au premier mouvement qu'elle fit ils pensèrent que c'était un serpent ou un autre animal qui pouvait les tuer, et ils se crièrent l'un à l'autre

de fuir vers le rivage où était la chaloupe; mais ensuite, comme ils étaient six, ils eurent honte de leur crainte; chacun prit soit une rame, soit un bâton, et ils retournèrent à l'endroit où ils avaient entendu du bruit, et, comme je l'ai dit, ils virent que c'était une tortue. Ils s'en approchèrent avec leurs rames et avec le plus de soin possible, et ils essayèrent de la retourner sur le dos; l'animal prit la fuite en se dirigeant vers la mer, mais ils vinrent à bout de l'attacher par une jambe et ils l'apportèrent à bord; le lendemain il fallut six hommes pour la dépecer; elle avait plus de cinq cents œufs dans le ventre, de la même grandeur et semblables à ceux des poules avec le jaune et le blanc, mais ronds comme des balles et de la même grosseur; la chair ressemble par son apparence et son goût à de la viande de veau, surtout quand on la mange rôtie; ces animaux vivent dans la mer; la nuit ils vont dormir sur le rivage; lorsqu'ils sont remplis d'œufs comme l'était celui-ci,

ils les déposent sur le sol, les couvrent de terre, et au bout d'un certain temps les petits éclosent et gagnent la mer où ils vivent.

Mardi matin l'amiral fit équiper la chaloupe dans laquelle les marins allèrent chercher de l'eau et du bois; il me dit que si je voulais les accompagner je le pouvais, mais que je devais me tenir sur mes gardes. Désirant aller à terre, je ne tins pas compte des malheurs qui pouvaient arriver; j'appelai mon domestique italien et je lui ordonnai de prendre une demi-douzaine de chemises sales et d'autre linge; je lui donnai un morceau de savon et je lui dis d'aller les laver à terre, ce qu'il fit très-bien; je fis remplir dans la forêt cinquante jarres d'excellente eau et je renvoyai la chaloupe. Pendant que mon domestique et quatre autres hommes restaient pour laver leur linge, je gagnai quelques rochers qui étaient sur le bord de la mer; je m'amusais à ramasser quelques coquillages dont il y avait un grand nombre, lorsqu'en levant les

yeux, je vis descendre du penchant d'une colline trois hommes tout nus. Comme nous étions en pays ennemi je crus que c'étaient des Caraïbes; je pris donc la fuite aussi vite que je pus, j'allai rejoindre mes compagnons, et nous allâmes à la rencontre de ces hommes chargés, chacun de nous, d'une demi-douzaine de cailloux. Quand nous fûmes près les uns des autres et à portée de la voix, ils nous dirent qu'ils étaient des nôtres, ce qui me fit le plus grand plaisir, considérant le danger où je me trouvais moi et les autres. Voici l'explication de cette aventure. Nous étions les seuls que l'amiral eût laissés aller à terre, mais les pauvres diables qui restaient ayant le plus grand désir de débarquer aussi, cinq soldats convinrent de se jeter à la nage et de venir me rejoindre; quoique la distance ne parût pas grande, elle était considérable, et le courant était si rapide que de ces cinq il y en eut deux qui se noyèrent; les trois autres vinrent par la montagne jusqu'où j'étais, et comme ils n'a-

vaient pas de vêtements, en les voyant je crus que c'était une embuscade de Caraïbes; je leur fis remplir d'eau plus de cent jarres du Pérou; je leur fis ramasser beaucoup de bois, et nous revînmes à bord vers les quatre heures. Au même moment il s'éleva un vent si frais, que le mercredi, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes sur l'île de Monserrat, à trente-cinq lieues de là. On dit que des Canaries à la Dominique, qui est l'île dont je viens de parler, on compte huit cents lieues de mer; plus avant on trouve beaucoup d'autres îles qui portent le nom des Saints, de la Guadeloupe et des Vierges; cette dernière semble avoir deux cents lieues de tour; le sol en est très-pierreux et inhabitable.

Le jeudi 9 du mois d'août, vers midi, nous reconnûmes l'île de San-Juan de Puerto-Rico; à la chute de la nuit le pilote fit carguer toutes les voiles, de crainte d'échouer sur les bas-fonds dont l'île et le port sont entourés; le matin étant venu, le temps fraîchit un peu;

nous entrâmes dans le port le vendredi, jour de la fête de saint Laurent, vers trois heures du soir. En y entrant nous trouvâmes notre capitaine qui avait jeté l'ancre avec une patache qui s'était séparée en même temps que ce bâtiment; des cris de joie se firent entendre des deux côtés; nous remerciâmes le Seigneur de ce que nous nous étions retrouvés, mais il me serait impossible de dire comment cela est arrivé. Les capitaines et les enseignes vinrent aussitôt nous voir; je les régalai de confitures et d'autres objets que j'emportais avec moi; le même jour je descendis à terre avec l'amiral, et nous allâmes visiter le général qui nous reçut très-bien, et nous fit toutes sortes de caresses. Le soir, ayant vu que je ne m'étais pas présenté à souper, parce qu'il ne m'avait pas engagé, il me fit appeler. Le lendemain il me donna un logement dans une belle maison, et me pria de ne pas manquer de dîner chez lui : je le remerciai comme de raison. Nous restâmes quatre jours dans ce

port; pendant trois jours, il ne cessa de pleuvoir; le cinquième, qui était un mercredi, vers les dix heures, plus de trente hommes désertèrent et se cachèrent dans ce port; parmi eux étaient trois prêtres sur sept que nous étions; on ne put les découvrir ni morts ni vifs; le général en fut très-affligé et moi aussi, car cela me donnait encore plus de travail. Dans ce port on m'a offert une chapellenie où j'aurais reçu un *peso* par chaque messe que j'aurais dite, et je n'en aurais pas manqué de toute l'année; mais je n'ai pas accepté dans la crainte qu'on ne dît de moi ce que j'entends dire des autres; et puis ce n'est pas une ville où l'on puisse avoir beaucoup d'avancement, et j'ai voulu voir si, en refusant un bénéfice pour l'amour du Seigneur, il m'accorderait un autre bonheur dans mon voyage, car mon projet est de servir Dieu notre Seigneur et sa bienheureuse Mère. Les gens riches de ce pays-ci ont fait leur fortune par les bêtes à cornes. Il y a des propriétaires qui ont vingt et trente

mille vaches; d'autres ont autant de juments; elles ne valent la pièce que 40 *pesos* d'une mauvaise monnaie, qui équivalent à cent vingt réaux d'Espagne. Ces animaux n'ont pas plus de valeur, parce que l'on ne sait à quoi les utiliser, si ce n'est, de temps en temps, comme bêtes de somme et pour fournir des poulains. Quant aux bêtes à cornes, on ne tire parti que de leurs cuirs; un cuir coûte onze ou douze réaux du pays. J'en parle ainsi parce qu'on a voulu m'engager à rester dans cette ville. Le seigneur Valverde et moi nous avons payé une *azumbre* de vin huit réaux, et encore n'était-il pas très-bon. Nous refîmes nos petites provisions pour la traversée; nous achetâmes d'excellente viande salée, des oranges, des citrons, des patates, des cannes à sucre, une douzaine de langues de bœuf et des côtes salées : nous prîmes ces précautions parce qu'en arrivant dans ce pays nous savions déjà ce que l'on souffre en mer.

Il paraît que la tempête que nous avions éprouvée, ainsi que je l'ai dit, avait assailli aussi la capitane qui, se trouvant plus près de terre au moment où l'ouragan commença, souffrit considérablement ; tout l'équipage s'était confessé, s'attendant à chaque instant à mourir; elle éprouva un si fort coup de vent que le mât de misaine fut brisé et renversé avec la voile et les agrès; tout tomba à la mer, et une grande partie des cordages étant fixés aux écoutes, faisaient tellement pencher le navire que deux fois on vit la hune du mât sous l'eau; en même temps certaines parties des œuvres-mortes furent rompues, ainsi que le grand mât; l'équipage se vit au moment de périr, et ne pouvant plus se servir des voiles, il se laissa aller au gré des ondes, jusqu'à ce que Dieu, par sa miséricorde, lui permît d'arriver au port où il répara ces désastres le mieux qu'il put.

Le général acheta dans le port de San-Juan de Porto-Rico un navire pour transporter

cinquante hommes que le roi avait ordonné de prendre dans cette île, et il acheta vingt-quatre chevaux. Le même jour que nous quittâmes le navire, il fit une voie d'eau; le danger était si éminent que pour sauver les hommes il fallut alléger le navire d'un grand nombre des marchandises qu'il portait. Voyant que cela ne produisait que peu d'effet, il fut convenu que l'on jetterait les chevaux à la mer. Vingt-trois furent ainsi perdus ou moururent pendant la traversée; il n'en arriva qu'un à la Floride. Le même jour le général expédia une grande chaloupe à Saint-Domingue pour faire embarquer quatre cents hommes que l'on avait réunis, d'après les ordres de Sa Majesté, pour se rendre en toute hâte au port où nous étions.

Avant que la flotte partît d'Espagne, on avait envoyé, d'après l'ordre de Sa Majesté, trois caravelles en avisos, chacune à des époques différentes, pour transmettre à Saint-Domingue et à la Havane les ordres de Sa

Majesté sur la conduite que l'on devait tenir à notre arrivée. La seconde caravelle portait beaucoup de dépêches cachetées et de lettres contenant des dispositions à prendre; il y avait à bord un grand nombre d'objets précieux. Lorsqu'elle fut arrivée à la hauteur de l'île de la Mona (du Singe), qui dépend déjà de Saint-Domingue, un bâtiment français, faisant partie de ceux qui étaient dans notre voisinage, l'attaqua et la força de se rendre; les ennemis montèrent à bord, s'emparèrent de tous les papiers, et lurent les avis et les ordres qui avaient été donnés pour la conquête de la Floride; ils prirent tout ce qui était à leur convenance, et ils dirent à l'équipage de faire bonne route pour Saint-Domingue, afin de transmettre les ordres dont ils étaient porteurs; que quant à eux, ils allaient à la Floride pour avertir leurs compatriotes, et qu'ils espéraient être à Saint-Domingue aussitôt que la caravelle; c'est ainsi qu'ils la quittèrent.

Vendredi, 17 du mois d'août, vers les quatre heures du soir, nous arrivâmes en vue de Saint-Domingue. Notre général, se confiant à la miséricorde de Dieu et à sa bonne fortune, ordonna qu'à l'instant même le vaisseau amiral se dirigeât vers le nord, et qu'il passât par un canal très-dangereux où personne n'avait encore navigué. L'amiral, quoique affligé comme nous tous, ne put faire autrement que d'obéir au général qui nous commandait. Au moment où nous entrions dans le détroit, la mer était si mauvaise et les houles si fortes que nous croyions que nous allions périr; le danger provenait de ce qu'il fallait lutter contre la houle et la braver. Aussitôt l'amiral m'ordonna d'encourager les soldats par quelques bonnes prières et des discours; ils se consolèrent, et toute la nuit nous fûmes exposés à ce danger.

Le samedi matin, 18 du mois, le jour ayant paru, nous reprîmes courage; pendant que nous naviguions et que nous étions au

milieu de la mer, nous vîmes les vagues se briser sur des bas-fonds; tous les pilotes vinrent jeter leurs sondes pour voir si le fond permettait de continuer la manœuvre; dans certains endroits nous trouvâmes quatre brasses et dans d'autres moins. Deux heures avant la nuit nous reconnûmes une île déserte, très-basse, nommée Aguana. Dieu permit que nous nous trouvassions de jour près de ces bas-fonds et de cette île, afin que nous pussions les voir et en éviter les dangers, car si nous y étions venus la nuit, nous n'aurions pu manquer de nous perdre; considérant le danger, et songeant qu'aucun des pilotes de la flotte ne connaissait ce pays, nous résolûmes de carguer les voiles près de cette île, n'osant pas naviguer de nuit dans la crainte de faire naufrage. Le dimanche matin, 19 du mois, à la pointe du jour, le premier navire qui appareilla fut l'Amiral, à bord duquel j'étais, car le capitaine pilote qui commandait ce vaisseau savait parfaitement ce qu'il avait à

faire. La capitane le rejoignit, on parla au général, et on lui dit qu'on ne suivait pas une bonne route; il ordonna toutefois d'exécuter ses ordres, recommanda à tous les capitaines et aux pilotes de poursuivre le voyage dont j'ai parlé. Tous obéirent, quoique fort tristes de voir l'affreux danger auquel les exposaient les bas-fonds nombreux que l'on trouvait à chaque moment. Le même jour nous aperçûmes une autre île basse et inhabitée comme la première; elle était entourée de beaucoup de bas-fonds et d'écueils; elle porte le nom de Capuana. Dieu nous permit de la passer de jour et d'échapper à tous les dangers. Le soir du même jour, à l'approche de la nuit, le vaisseau amiral et la capitane s'approchèrent l'un de l'autre. Le général s'entretint longtemps avec l'amiral et son pilote qui lui exposèrent qu'ils n'étaient pas sûrs de pouvoir continuer le voyage par cette route; mais toujours obstiné, le général ordonna au capitaine et au pilote de naviguer en avant de

la capitane pour éviter les dangers des bas-fonds.

Pendant la nuit suivante tous les navires, dont les équipages étaient fort mécontents de naviguer dans des parages inconnus, profitèrent de l'obscurité pour carguer les voiles et tomber en arrière de la capitane, afin de se mettre ainsi à l'abri du danger en suivant sa trace.

Lundi, 20 du mois, aussitôt que le jour parut, nous étions tous à l'ancre, car la capitane, craignant les bas-fonds comme les autres, avait jeté l'ancre à minuit; aussitôt qu'il fit tout à fait jour, nous reconnûmes une autre île basse qui se trouvait à l'avant. A partir de cet endroit la navigation devint plus facile, quant aux bas-fonds, car nous en trouvâmes beaucoup moins, ce qui nous tranquillisa un peu. Le dimanche matin, une chaloupe de la capitane arriva à notre bord pour voir quelques-uns de mes amis; on apprit que le général avait nommé huit autres

capitaines et leurs enseignes, sergents, etc., outre les quatre qui étaient partis d'Espagne. Chaque compagnie devait être composée de cinquante hommes et d'un certain nombre de cavaliers pour courir le pays. Tout le monde fut extrêmement content d'apprendre cette nouvelle.

Le même jour, vers neuf heures du matin, l'amiral s'approcha de la capitane pour la saluer, comme c'est l'usage; le général ordonna à notre capitaine de distribuer des armes à tous les soldats pour les préparer et les tenir en état. Réfléchissant à la détermination du général, au sujet de la navigation que j'ai racontée, je vis en moi-même que le général comprenait parfaitement ce qu'il faisait, mais qu'il ne voulait communiquer ses idées à personne. Votre seigneurie doit se souvenir que lorsque j'étais en Espagne et que l'on préparait la flotte, j'allai voir le général au port Sainte-Marie, et j'ai dit qu'il m'avait montré une lettre de monseigneur le

roi Don Philippe, signée de son nom, dans laquelle S. M. lui disait que le 20 mai de la même année, il était parti de France sept navires, portant sept cents hommes et deux cents femmes; nous apprîmes à San-Juan-de-Puerto-Rico qu'ils avaient pris la caravelle expédiée en aviso, comme je l'ai raconté : cette nouvelle, jointe à la réflexion que notre flotte était abîmée par la tempête, et que sur dix vaisseaux que nous étions en partant de Cadix, il n'en restait plus que quatre, plus un qu'il avait acheté dans ce port pour transporter les chevaux et les troupes, et tous très-mal armés, tout cela, dis-je, lui avait fait comprendre, en homme de guerre, que les Français devaient l'attendre près des ports qui se trouvent plus haut, c'est-à-dire à Monte-Christi, à la Havane et au cap de las Cañas, qui sont sur la même côte et précisément sur le chemin de la Floride; d'autant plus que les ordres dont les Français s'étaient emparés, portaient que nous devions nous réunir à la Havane. Ne voulant donc pas les rencontrer,

attendu nos faibles moyens de défense, puisque nous avions perdu nos navires, il se décida à prendre la route du nord qui est presque à peu près celle de l'Espagne, à suivre une navigation nouvelle et passer par le canal de Bahama, comme il le fit, prévoyant qu'il laisserait l'ennemi au vent s'il l'attendait. Quand je communiquai cette réflexion à l'amiral et au pilote, ils me dirent que c'était une grande vérité et que c'était certainement là le motif qui avait fait abandonner la route ordinaire que l'on devait suivre, c'est-à-dire par la Havane; je l'avais compris, ainsi que je l'ai dit, en pensant à la lettre que le général m'avait fait voir au port. Continuant donc toujours cette navigation, si dangereuse à cause des bas-fonds, le Seigneur permit que nous arrivassions à bon port, le dimanche 26 août. Nous reconnûmes deux îles, en face l'une de l'autre, que l'on nomme les îles de Bahama. Les bas-fonds qui sont entre elles sont si considérables que même en pleine

mer la houle se faisait sentir. Le général ordonna de sonder pour reconnaître le fond. Le navire acheté au port de Puerto-Rico ayant échoué ce jour-là sur deux brasses et demie d'eau, on pensa qu'il y resterait. Mais il ne tarda pas à échapper aux bas-fonds et à venir de notre côté. Notre capitane, un des meilleurs bâtiments qui soient en mer aujourd'hui, se trouva, pendant la journée, dans la même position que durant la première nuit, quand la quille heurta trois fois violemment contre le fond; les marins se crurent déja noyés, pensant que le bâtiment s'ouvrait dans la cale; mais comme notre entreprise s'exécutait pour Jésus-Christ et pour sa bienheureuse Mère, deux coups de mer qui le frappèrent en poupe le remirent à flot. Bientôt après il se retrouva à six brasses, puis à dix, puis à douze; c'est ainsi que nous entrâmes à minuit dans le canal de Bahama. Quoique dans la journée nous eussions souffert des calmes et d'une forte houle, Dieu permit qu'à

peine dans le canal le temps nous devint favorable pendant neuf jours, à partir du lundi où nous eûmes du calme. Le général, voyant que nous n'avancions pas, nous envoya une chaloupe à la capitane avec une demi-douzaine de jarres de vin et d'autres présents. Les capitaines Patiño et Diego d'Amaya, qui est le pilote en chef, voyant partir la chaloupe, demandèrent au général la permission de venir se divertir avec moi; il la leur accorda, et nous passâmes ensemble, le plus agréablement possible, le reste de la journée.

Le samedi 25, à trois heures, et avant ce que je viens de raconter, le général vint visiter le navire et chercher l'artillerie pour le débarquement à la Floride. Cette artillerie était composée de deux pièces de rempart, de deux espèces de coulevrines d'un très-petit calibre, de la poudre, des balles; et il emmena deux soldats chargés du soin des pièces (*bombarderos*). Après avoir armé son vaisseau, il s'arrêta et nous fit une allocution

dans laquelle il nous instruisit de ce que nous avions à faire en arrivant au port où étaient les Français. Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ce sujet, sur lequel il y avait beaucoup à dire pour et contre; mais la résolution du général prévalut, car il y avait deux mille Français dans le port où nous devions entrer en forçant la passe. Je lui fis des objections à ce sujet, et je le sommai de consulter sa conscience, et de réfléchir qu'il était chargé de mille âmes dont il devait rendre un bon compte; on fit ensuite un beau discours que je ne répéterai pas, parce que cela allongerait trop mon récit; je le rapporterai à notre retour, s'il plaît au Seigneur et à sa bienheureuse Mère. Le même jour, après avoir fini son discours, le général m'appela et me dit ces propres paroles : « On m'a dit que vous » aviez ici un de vos parents; dites-lui, mon- » sieur, que si je l'avais su lorsque j'ai nommé » les capitaines, je lui aurais donné un grade; » mais je n'en ai été informé que lorsque

» Diego de Amaya m'en a instruit; il reste à
» donner la hallebarde de sergent de la com-
» pagnie du capitaine Mexia, qui est un gen-
» tilhomme distingué : dites-lui de l'accepter
» jusqu'à ce qu'il se présente un meilleur em-
» ploi. » Je lui demandai ses mains à baiser,
et je fis appeler Valverde pour qu'il vît le général et le remerciât. Le général fut très-satisfait de mon parent; de sorte que Valverde fut fait sergent et officier du roi, et lorsqu'il aura à remplir sa charge, le service sera certainement bien fait; dans ce cas il ne manquera pas de passer capitaine, et moi j'espère que je ne manquerai pas de le voir, si Dieu me prête vie.

Lundi 27 août, pendant que nous naviguions et que nous étions encore presque à l'entrée du canal de Bahama, le Seigneur nous fit voir un miracle dans le ciel. Vers neuf heures du soir il apparut une comète qui se montra presque directement au-dessus de nous vers l'orient; elle jeta tant de lumière qu'on aurait

pu la prendre pour le soleil; elle se dirigea vers le couchant, c'est-à-dire du côté de la Floride; sa clarté dura le temps de réciter deux *Credo*. D'après ce que dirent les marins, c'était un bon présage.

Mardi, 28 du mois, à la pointe du jour, le calme était si plat que nous n'en avions pas encore eu de pareil depuis que nous étions en mer. Notre bâtiment se trouvait à une lieue et demie de la capitane et des autres navires; nous étions très-fatigués, et moi particulièrement, à force de prier Dieu et de lui demander, ainsi qu'à sa Mère, que le temps vînt mettre un terme à nos maux. Vers deux heures après midi Dieu exerça sa miséricorde, et nous envoya un si bon vent que nous vînmes à pleine voile rejoindre la capitane. Il se passa ici un fait que je regardai comme miraculeux : tandis que nous étions au milieu du calme et même après que nous eûmes rejoint les autres bâtiments, aucun des pilotes ne savait où nous étions; les uns prétendaient que nous nous trouvions à

plus de cent lieues de la Floride. Cependant, grâce à Dieu et aux prières de sa bienheureuse Mère, nous eûmes le bonheur de reconnaître la terre. On manœuvra de ce côté, on jeta l'ancre près d'une pointe de terre, et nous nous trouvâmes dans la Floride même, et non loin de l'ennemi; ce qui fut pour nous tous un très-grand sujet de joie. Le soir même notre général donna l'ordre aux pilotes de se réunir à bord de la capitane pour se consulter sur ce qu'il y aurait à faire. Le lendemain 29, à la pointe du jour, la capitane et tous les autres navires levèrent l'ancre et suivirent la côte en cherchant l'ennemi ou un port favorable pour le débarquement.

Lundi 30, nous fûmes assaillis par un mauvais temps qui nous força de jeter l'ancre. Les vents contraires continuèrent pendant quatre jours sans que nous pussions avancer, ou bien si le calme arrivait, il était si plat qu'il devenait impossible de changer de place; durant tout ce temps-là nous restâmes à l'ancre, à environ

une lieue et demie du rivage. La capitane était à une lieue de nous, et nous ne pouvions pas la rejoindre à cause d'un courant très-fort. Le général, voyant que ni les pilotes ni les deux Français que nous avions faits prisonniers, et qui faisaient partie de ceux qui s'étaient établis dans cet endroit, ne pouvaient donner de renseignements sur le port, attendu que la côte ne présente que très-peu de signes de reconnaissance, parce qu'elle est très-basse, le général, dis-je, résolut de débarquer cinquante arquebusiers avec quelques capitaines; ils firent beaucoup de feux pour que les Indiens s'en aperçussent et pour qu'ils vinssent voir ce que c'était; mais ces gens sont si grossiers qu'ils n'y firent point attention, et personne ne vint. Alors les nôtres résolurent de pénétrer dans l'intérieur. Après avoir fait quatre lieues, ils arrivèrent dans un village d'Indiens qui les reçurent bien, leur fournirent des vivres en abondance, les embrassèrent et leur demandèrent quelques-uns des

objets qu'ils avaient. Les soldats eurent la générosité de leur faire de nombreux présents. Les naturels leur donnèrent deux morceaux d'or, de bas aloi à la vérité, mais cela suffisait pour prouver qu'il y en avait et que ces gens-là en donnaient en échange. Les Français que nous emmenions nous dirent qu'ils avaient communiqué longtemps avec eux. Les Indiens voulaient que les soldats passassent la nuit chez eux, afin de leur faire fête, mais ceux-ci n'acceptèrent pas leurs offres, voulant rapporter ces bonnes nouvelles à notre général.

Dès que celui-ci les eut apprises, il résolut de débarquer le samedi matin, 1er de septembre, et de se rendre chez ces Indiens; il emporta beaucoup de toiles, de couteaux, de miroirs, et d'autres bagatelles de ce genre, pour se concilier leur bonne volonté, et en obtenir un éclaircissement sur le point où se trouvaient les Français. L'un des Français dont j'ai parlé entendait leur langue : ils nous dirent que nous les avions laissés à environ cinq

lieues de là, c'est-à-dire précisément au même lieu où Dieu nous avait conduits quand nous étions arrivés en vue de la terre, mais nous ne les trouvâmes pas, n'ayant pas fait débarquer de monde; sans quoi nous les aurions trouvés et pris au dépourvu.

Mardi, 4 septembre, la flotte quitta l'endroit dont je viens de parler, et nous prîmes la direction du nord, toujours en suivant la côte.

Mercredi soir, deux heures avant le coucher du soleil, nous vîmes quatre navires français qui étaient à l'embouchure d'une rivière. Quand nous fûmes à deux lieues les uns des autres, la capitane rejoignit le reste de la flotte, qui était composée de quatre navires outre la capitane. Le général se concerta avec les capitaines et les pilotes, et ordonna au vaisseau amiral et à une chaloupe d'attaquer l'amiral français, tandis que la capitane et une autre chaloupe attaqueraient la capitane française : ces deux bâtiments étaient

de gros navires, très-forts. Tous les bâtiments de notre flotte se rangèrent en bon ordre; les troupes étaient animées du meilleur esprit et pleines de confiance dans les grands talents du général; tous suivirent leur capitane: mais comme notre général est un officier très-habile et très-rusé, il ne fit point feu et ne chercha à faire aucun mal à l'ennemi. Il alla droit à la capitane française, et jeta l'ancre à huit pas environ de ce bâtiment; les autres navires se mirent sous le vent, très-près de l'ennemi. Pendant ces manœuvres, qui durèrent encore deux heures après le coucher du soleil, on ne disait pas un seul mot d'un côté ni de l'autre. Depuis que je suis au monde, je n'ai jamais vu un pareil silence. Notre général prit le parti de parler à la capitane française, qui était le bâtiment le plus proche du sien, on lui répondit: « France! — Et que faites-vous sur les terres du roi Don Philippe? Partez, car je ne vois pas ce que vous faites ici, ni ce que vous

voulez y faire ». Ils lui demandèrent comment se nommait le général de la flotte. On leur dit Pero Melendez de Aviles. Notre général voulut savoir le nom du leur, ils dirent qu'il s'appelait monseigneur Gasto. Pendant ces pourparlers, la capitane française expédia une chaloupe à son amiral. La personne chargée de cette commission s'en acquitta si secrètement, que nous ne pûmes pas entendre ce qu'elle dit, mais nous entendîmes la réponse de l'amiral français ainsi conçue : « Je suis l'amiral; plutôt mourir! » ce qui nous fit penser que leur général leur faisait dire de se rendre, attendu qu'ils étaient peu de monde. A peine les Français avaient-ils fait cette réponse, qu'ils coupent leurs amarres; se dirigent vers la pleine mer, déploient les voiles de misaine et passent au milieu de nous tous. Notre amiral s'en étant aperçu, suit l'amiral français et le somme d'amener au nom du roi Philippe; la réponse qu'il reçut fut très-impolie. Aussitôt notre amiral donna l'ordre de

tirer une petite coulevrine; le boulet toucha au centre du bâtiment, et je crus qu'il allait sombrer; nous lui donnâmes la chasse, et quelque temps après nous le sommâmes de nouveau d'amener : « Plutôt mourir que de me rendre ! » répondit le commandant. On lui tira un second coup qui emporta cinq ou six hommes; mais comme ces diables enragés sont très-habiles sur mer, ils manœuvrèrent si bien que nous n'en prîmes aucun; et malgré toutes les décharges que notre capitaine et nous fîmes contre eux, il nous fut impossible de couler un de leurs bâtiments à fond; nous ne pûmes nous emparer que d'une de leurs grandes chaloupes, qui nous a été fort utile par la suite. Pendant toute la nuit la capitane et l'amiral donnèrent la chasse à l'amiral et à la capitane française.

Mercredi matin, 5 du mois, au lever du soleil, il s'éleva une si grande tourmente que nous pensâmes faire naufrage; comme nos bâtiments étaient petits, nous n'osâmes pas

rester en pleine mer et nous regagnàmes le rivage. Quand nous en fùmes à une lieue et demie de distance, trois de nos navires jetèrent l'ancre. Nous étions sur deux amarres; le vent était si fort qu'il y en eut une de brisée; nous priàmes le Seigneur de faire en sorte que l'autre ne fût pas rompue, autrement nous n'aurions pu empêcher les bâtiments de faire côte et de se perdre. Comme la capitane était un gros bâtiment et qu'elle était occupée à donner la chasse aux ennemis, elle ne put pas venir nous porter secours; nous avions donc sujet de craindre l'ennemi. Le même soir, vers le coucher du soleil, nous aperçûmes une voile en pleine mer, et nous crûmes que c'était notre capitane, ce qui fut pour nous un grand sujet de joie; mais aussitôt qu'elle fut près de nous, nous reconnûmes que c'était l'amiral français que nous avions maltraité la nuit d'avant; nous crûmes qu'il allait nous attaquer, mais il ne l'osa pas et il alla jeter l'ancre à une lieue de nous du côté de la terre.

Cette nuit-là les pilotes des deux autres navires étaient à notre bord; ils étaient venus se consulter avec notre amiral pour savoir ce qu'il fallait faire. Le lendemain matin, persuadés que la tempête avait fait faire naufrage à notre capitane, ou que du moins elle avait été chassée à cent lieues en mer, nous convînmes qu'aussitôt qu'il ferait jour on lèverait l'ancre et que l'on se retirerait en bon ordre près d'une rivière qui était au-dessous des Français, que nous y débarquerions, et que nous y construirions un fort pour nous défendre jusqu'à ce qu'il nous arrivât des secours.

Jeudi, 6 du mois, aussitôt que le jour eut paru, nous nous dirigeâmes sur le vaisseau qui était à l'ancre; nous passâmes tout auprès, et certainement nous aurions pu le prendre; nous vîmes paraître en pleine mer un navire, nous crûmes que c'était le nôtre. Au moment où nous reconnaissions l'amiral français, nous nous aperçûmes que le bâtiment qui était en pleine mer était la capitane

française à laquelle la nôtre avait donné la chasse. Nous voyant entre ces deux navires, nous convînmes de courir sur la capitane, plutôt par ruse, et pour empêcher qu'ils ne nous attaquassent, et pour ne pas leur laisser le temps d'attendre. Cette manœuvre hardie ayant été faite, nous allâmes à la recherche de la rivière et du port dont j'ai parlé; nous eûmes le bonheur d'y trouver notre capitane et un autre vaisseau qui s'était entendu pour faire la même manœuvre que nous. Deux compagnies débarquèrent, savoir : celle du capitaine Andres Soyez Patiño, celle du capitaine Juan de San Vicente, qui est un gentilhomme très-distingué ; ils furent bien reçus par les Indiens, qui leur donnèrent une grande maison appartenant à un cacique et près du rivage du fleuve. Aussitôt le capitaine Patiño et le capitaine San Vicente, tous deux gens de talents et d'activité, ordonnèrent de faire un retranchement et un fossé tout autour de cette maison, avec un talus en terre et en

fascines; ce sont là les seuls moyens de défense que présente ce pays, car on ne trouve pas une pierre dans toute son étendue. Jusqu'aujourd'hui nous y avons débarqué vingt-quatre pièces de bronze, dont la moindre pèse vingt-cinq quintaux. Notre fort est éloigné d'environ de quinze lieues de celui des ennemis; les efforts de ces deux braves capitaines, joints à leurs talents et aux efforts de leurs soldats qui n'avaient pas d'outils pour travailler la terre, sont parvenus à élever cette forteresse pour se défendre, et lorsque le général débarqua il fut tout surpris de ce que l'on avait fait.

Samedi, 8 du mois, jour de la Nativité de Notre-Dame, le général débarqua avec de nombreuses bannières déployées, au son des trompettes et des autres instruments de guerre, et des salves d'artillerie. Comme j'étais à terre depuis la veille, je pris une croix et j'allai au-devant en chantant l'hymne *Te Deum laudamus*. Le général marcha droit

vers la croix, suivi de tous ceux qui l'accompagnaient; ils s'agenouillèrent, baisèrent la croix; un grand nombre d'Indiens regardaient ces cérémonies et imitaient tout ce qu'ils voyaient faire. Le même jour le général prit possession du pays au nom de Sa Majesté. Tous les capitaines lui prêtèrent serment comme à leur général et comme adelantade de tout le pays. Quand cette formalité fut terminée, il offrit aux capitaines de faire pour eux tout ce qui serait en son pouvoir, particulièrement pour le capitaine Patiño qui, pendant tout ce voyage, avait bien servi la cause de Dieu et de son roi, et je pense qu'il sera bien récompensé, car c'est à son talent et à son admirable activité qu'on est redevable d'un fort où nous nous défendrons jusqu'à l'arrivée des secours que nous attendons de Saint-Domingue et de la Havane, et sur lesquels nous comptons à chaque moment. Jusqu'à présent nous sommes dans ce fort au nombre de six cents combattants. Les Français

sont en nombre égal et peut-être même plus considérable. J'ai dit au général que mon avis était que de tout l'hiver il ne devait pas attaquer l'ennemi, mais faire reposer ses troupes et attendre le secours sur lequel nous comptons tous les jours; qu'alors il pourra les vaincre. Il est si ferme dans son opinion que je ne sais pas s'il adoptera la mienne.

Dieu et sa sainte Mère ont fait en notre faveur un autre grand miracle. Le lendemain du débarquement du général dans le fort, il nous dit qu'il était très-contrarié que sa galéace et un autre bâtiment fussent à l'ancre et isolés, à une lieue en mer, parce qu'ils ne pouvaient pas entrer dans le port à cause des basfonds; qu'ils craignaient que les Français ne vinssent les prendre ou ne les maltraitassent. Aussitôt que cette idée lui fut venue il partit avec cinquante hommes pour se rendre à bord de son galion. Il donna l'ordre à trois chaloupes, qui étaient mouillées dans la rivière, d'aller chercher des vivres et les troupes

qui étaient à bord de la galéace. Le lendemain une chaloupe s'y étant rendue, on embarqua le plus de vivres que l'on put et plus de cent hommes qui la montaient, et la chaloupe revint au bord; mais une demi-lieue avant d'arriver à la barre ils furent pris par un calme si plat qu'ils ne purent pas s'avancer; ils jetèrent l'ancre et passèrent la nuit dans cet endroit. Le lendemain, comme il allait faire jour, on leva l'ancre, d'après les ordres du pilote de notre chaloupe, car la marée montante se faisait sentir. Comme le jour paraissait, ils virent derrière eux, à la poupe de notre bâtiment, deux navires français qui, pendant la nuit, avaient été à leur recherche. L'ennemi arrivait dans l'intention de nous attaquer; il mettait la plus grande hâte dans ses manœuvres, car nous n'avions pas d'armes et notre embarcation ne portait que des vivres. Quand le jour eut paru et que les nôtres eurent reconnu les Français, ils adressèrent la prière à Notre-Dame de Bon-Secours d'U-

trera, et la supplièrent de leur accorder un peu de vent, car les Français étaient déjà tout près d'eux. On eût dit aussitôt que Notre-Dame descendait elle-même sur le bâtiment, car le vent fraîchit en soufflant vers la passe; de sorte que la chaloupe put entrer. Les Français la suivirent; mais comme la barre a peu de fond et que leurs vaisseaux étaient gros, ils ne purent passer; de manière que nos gens et les vivres entrèrent à bon port. Quand il fit plus clair encore, on reconnut, outre ces deux vaisseaux ennemis, quatre autres beaucoup plus éloignés; c'étaient les mêmes que nous avions vus dans le port le soir de notre arrivée. Ils étaient bien garnis de troupes et d'artillerie, et se dirigeaient sur notre galion et sur l'autre navire qui était seul en mer. Dans cette circonstance Dieu nous accorda deux faveurs: la première fut que le soir même, après que l'on eut chargé les vivres et les troupes dont j'ai parlé, à minuit, le galion et l'autre bâtiment mirent à

la voile sans être aperçus par l'ennemi, partirent, l'un pour l'Espagne, et l'autre pour la Havane, afin de chercher la flotte qui y était; et de cette manière il n'y en eut aucun de pris; la seconde faveur, par laquelle Dieu nous rendit un plus grand service encore, ce fut que le lendemain, après ce que je viens de raconter, il s'éleva un ouragan et une si grande tempête que certainement la plupart des bâtiments français durent se perdre en mer, car ils en furent assaillis sur la côte la plus dangereuse que j'aie jamais vue et fort près de terre; et si les nôtres, c'est-à-dire le galion et sa conserve, ne firent point naufrage, c'est qu'ils étaient déjà à plus de douze lieues au large, ce qui leur donna la facilité de courir des bordées et de manœuvrer le mieux qu'ils purent en attendant que Dieu les aidât.

Notre bon général était très-hardi dans les expéditions militaires et fort ennemi des Français, surtout de ceux-ci, comme on peut le

voir par ce que j'ai dit ; il convoqua ses capitaines et convint avec eux d'aller attaquer les Français à la tête de cinq cents hommes, puis, malgré l'opinion contraire de la plupart des capitaines, malgré la mienne et celle d'un autre prêtre, qui étions nommés pour faire partie des conseils, il dit qu'il ferait ce qu'il avait résolu.

Lundi, 17 septembre, il partit donc avec cinq cents hommes bien pourvus d'armes à feu et de piques ; chaque soldat était chargé d'un sac de pain d'une douzaine de livres et d'un baril de vin qui devait servir pour la route ; on emmena deux caciques qui étaient ennemis acharnés des Français, pour servir de guides. D'après les signes des Indiens et ce qu'ils essayaient de nous faire comprendre, nous apprîmes que nous étions à cinq lieues de l'ennemi ; mais une fois en route on vit qu'il y en avait quinze, par le plus mauvais chemin que le soleil éclaire.

Dans une lettre que nous recevons aujour-

d'hui, 19 du mois, le général nous dit que les cours d'eau les moins profonds qu'il ait franchis pendant la route s'élevaient jusqu'aux genoux; qu'il a traversé des forêts très-épaisses, et que demain jeudi, 20 du mois, au lever du soleil, il espérait attaquer le fort des ennemis; son courage, son grand zèle me font espérer qu'il réussira; mais il aurait dû être un peu moins ardent à exécuter ses projets : cela aurait été plus avantageux au service de Sa Majesté, ce qu'on doit considérer par-dessus tout. Depuis le départ des nôtres nous avons souffert les plus mauvais temps et nous avons été exposés aux plus horribles tempêtes que j'aie vues. Que la Majesté Divine daigne être avec nous et nous protéger! car elle sait que nous en avons besoin. Hier au soir mercredi, 19 du mois, nous avons expédié de ce fort vingt hommes chargés de vivres, de pain, de vin et de fromage; mais la pluie a tombé avec tant d'abondance que je ne sais comment ils auront pu rejoindre notre général et son ar-

mée ; j'espère que Dieu fera ce qu'il faut pour que nous puissions propager sa sainte religion catholique et détruire les hérétiques.

Aujourd'hui samedi matin, 22 du mois, comme je venais de terminer la messe de Notre-Dame, l'amiral, à notre prière, a envoyé à la pêche quelques marins, afin que nous autres prêtres nous pussions manger du poisson, car c'était un jour maigre. Au moment où ils arrivaient à l'endroit de la pêche où ils voulaient jeter leurs filets, ils aperçurent un homme. Ils débarquèrent et s'avancèrent vers lui; cet homme déploya un drapeau, ce qui est un signe de paix ; quand ils l'eurent rejoint ils s'emparèrent de sa personne; c'était un Français et un de nos ennemis; ils l'amenèrent prisonnier à notre amiral. Cet homme était tout troublé, croyant que nous allions le pendre; il versait des larmes et paraissait très-affligé ; je lui demandai s'il était chrétien ; il me répondit que oui et récita des prières. Voyant cela, je le consolai et lui dis de ne

rien craindre; de ne point s'affliger, mais de répondre avec franchise à toutes les questions qu'on lui ferait; il le promit. Je lui demandai d'où il venait et ce qu'il cherchait; il répondit qu'il faisait partie des Français qui étaient dans le fort, que son général avait ordonné, il y a aujourd'hui huit jours, à lui et à quinze autres, de monter sur une frégate, pour aller nous reconnaître et observer ce que nous faisions; qu'en conséquence ils avaient suivi la côte et étaient entrés dans ce port. Dieu Notre-Seigneur envoya tout à coup une si grande tempête que ne pouvant y échapper ni se réfugier dans le port, ils avaient essayé de tenir la mer, mais que l'ouragan les avait jetés à l'embouchure d'une autre rivière qui est à quatre lieues plus au sud, où la frégate avait fait naufrage; cinq hommes avaient péri; le lendemain les Indiens les avaient attaqués et en avaient tué trois à coups de massue, mais lui et un autre s'étaient enfuis dans les bois, où ils s'étaient mis en sûreté. Le len-

demain, ils étaient convenus de suivre le rivage et étaient entrés dans la mer en tenant seulement la tête en dehors de l'eau; de cette manière ils étaient parvenus, hier vendredi, jour de saint Mathieu, à l'entrée de la rivière. Son camarade avait pris le parti de se mettre à la nage et de passer de l'autre côté pour regagner le port, ce qu'il regardait comme une entreprise très-facile. Cependant, comme la rivière est très-large et très-rapide, je pense qu'il se sera noyé. Il dit aussi qu'il n'avait pas vu ses autres camarades et qu'il ne savait pas ce qu'ils étaient devenus. Nous expédiâmes aussitôt dix soldats et marins pour battre le pays, chercher ses compagnons et amener la frégate qui nous sera peu utile. Il dit qu'il peut y avoir en tout sept cents hommes dans le fort, dont un tiers sont luthériens; qu'ils ont deux prêtres qui leur prêchent la secte luthérienne; qu'il y a dans leur camp huit ou dix Espagnols, dont trois avaient été trouvés tout nus chez les In-

diens, et avaient le corps peint comme celui des naturels; ils appartenaient à un vaisseau qui avait fait naufrage sur cette côte; et comme il y avait fort longtemps qu'aucun vaisseau n'avait abordé dans ce pays, ils étaient restés chez les Indiens, quelques-uns desquels sont venus trouver les Français. Il prétend que ces derniers ont un certain nombre de vaches, de moutons et de porcs pour propager; que leur flotte est arrivée moins de vingt jours avant nous; que de toute l'artillerie et provisions qu'elle avait apportées, elle n'avait débarqué que deux cents quintaux de biscuit, deux cents fanègues de blé, de la viande et d'autres objets; ce qui nous fit beaucoup de plaisir; car si Dieu Notre-Seigneur accorde un heureux résultat à notre général, tout cela tournera à notre profit. Ce qu'il nous fut surtout agréable d'apprendre, ce fut que les Français avaient embarqué, dit-on, plus de deux cents hommes à bord de quatre bâtiments, pour aller à notre recherche, et que jamais on ne les a revus :

ils doivent sans doute s'être perdus; car depuis leur départ il s'est élevé les deux tempêtes les plus fortes que j'aie jamais vues. Le même jour, samedi, à midi, ayant reçu ce rapport du Français, et considérant que la frégate était échouée, l'amiral ordonna à dix soldats et marins de se pourvoir de tout ce qui était nécessaire, de se rendre où était la frégate, de la remettre à flot et de l'amener. On suivit ses ordres. Quand ces dix hommes furent arrivés à l'endroit où était la frégate, il se présenta une multitude d'Indiens; craignant qu'ils ne leur tirassent des flèches, ils jugèrent convenable de revenir. Ils virent dans l'endroit où ils avaient débarqué quinze cadavres de Français que les Indiens avaient tués et qui appartenaient à la frégate.

Lundi, 23 du mois, l'amiral mécontent de ce que les dix hommes étaient revenus sans la frégate, fit armer une chaloupe, et remonta avec une douzaine d'hommes environ pour reconnaître le pays et voir s'il

rencontrerait des villages indiens. Il découvrit par hasard une embouchure près de l'endroit de la rivière où la frégate était échouée, ils continuèrent de s'avancer jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvée. Aussitôt que les Indiens eurent reconnu que c'étaient des Espagnols, ils les reçurent très-bien, et les aidèrent à mettre la frégate à flot.

Le mardi, à neuf heures du matin environ, ils entrèrent dans le port avec ce bâtiment; aussitôt que je les eus reconnus, j'ordonnai de sonner les cloches et de faire des réjouissances dans le camp. Cette frégate est un bâtiment qui nous sera très-utile, elle est de la grandeur d'une galiote de quinze *anncos* (*sic*), et peut servir à toutes sortes d'usages.

Le même jour, lundi, une heure après que l'amiral fut arrivé avec la frégate qu'il avait prise, nous vîmes venir un homme qui jetait de grands cris. C'est moi qui le premier courus à lui pour avoir des nouvelles; il m'embrassa avec transport, en disant : « Vic-

toire ! victoire ! le fort des Français est à nous ! » Je lui promis le présent que mérite celui qui apporte une bonne nouvelle, et je lui donnai le meilleur que je pus. J'ai conté plus haut comment notre brave général s'était déterminé, malgré l'opinion d'un grand nombre, à attaquer les Français par terre avec cinq cents hommes, et comme l'entreprise que nous mettons à exécution est pour le service de Jésus-Christ et de sa bienheureuse Mère, l'Esprit-Saint éclaira la raison de notre chef, afin que tout tournât à notre profit et que nous obtinssions une si grande victoire. Notre général a toujours été très-habile et très-actif à la guerre, il a toujours rendu bon compte de toutes les entreprises dont S. M. l'a chargé ; il en sera de même de celle-ci qui est si importante pour la couronne d'Espagne. Il s'est conduit avec une habileté et une activité qu'aucun prince du monde n'a jamais déployées ; il a payé de sa personne et a été soutenu par ses capitaines et

ses soldats, qu'il a encouragés par sa valeur et par ses paroles, plutôt que par des distributions de vivres ou autres douceurs; de sorte que chaque soldat a combattu comme un Romain. Mais afin que l'on puisse mieux apprécier sa victoire, je vais raconter quelques faits qui ont eu lieu pendant cette expédition, et l'on verra que l'on est redevable à Dieu et sa Mère de la victoire que l'on a remportée contre les adversaires de la sainte religion catholique, plutôt qu'à la force des hommes.

J'ai dit plus haut que notre brave général était parti le 16 du mois de septembre, à la tête de cinq cents arquebusiers ou piquiers, sous la conduite de deux caciques indiens qui leur montraient la route du fort des ennemis; ils employèrent trois jours pour s'y rendre. Le lecteur sait que depuis le jour où le général et les soldats partirent de notre port, ils eurent de l'eau jusqu'à la poitrine et passèrent trois rivières à la nage; voici comme ils s'y prenaient : ceux qui savaient nager

traversaient les premiers; ils attachaient les piques et faisaient passer les autres; c'est ainsi qu'ils firent toute la route jusqu'au mercredi soir, 18, époque à laquelle ils arrivèrent à un quart de lieue du fort des ennemis; ils restèrent toute la nuit enfoncés dans un marais jusqu'à la ceinture. Lorsque le jour arriva, les capitaines Andres Lopez Patiño et Martin Ochoa, avaient déjà été à la découverte du fort; mais quand il fut question d'attaquer, la plupart des soldats troublés par les pluies abondantes qu'ils avaient reçues sur le corps et par le passage des fleuves qu'ils avaient traversés, ne voyaient pas ce qu'ils faisaient.

Le jeudi matin, notre bon général, accompagné de son gendre Pedro de Valdes et du capitaine Patiño, alla observer le fort; il y mit tant d'ardeur qu'il semblait n'avoir souffert aucun des maux qu'il avait endurés; en le voyant marcher ainsi, tous les autres prirent courage et firent de même sans exception.

On saura que les ennemis ne les aperçurent qu'au moment où ils furent attaqués; comme c'était de grand matin, et qu'il pleuvait par torrents, la plupart étaient au lit; les uns se levèrent en chemise, d'autres tout nus, et demandèrent quartier; malgré cela on en tua cent quarante-deux. Les autres, qui étaient au nombre d'environ trois cents, escaladèrent les murailles; quelques-uns gagnèrent la forêt; d'autres se réfugièrent sur des navires qui étaient mouillés dans la rivière, chargés de richesses; de sorte qu'en une heure de temps le fort était en notre pouvoir sans que nous eussions perdu un seul homme, et sans même avoir eu un seul blessé. Il y avait six navires en rivière; on prit un brigantin, et une galiote qui n'était pas encore achevée, ainsi qu'un autre navire qui avait déchargé de riches marchandises, étaient échoués. Ces deux bâtiments étaient placés à l'entrée de la barre pour nous en défendre le passage, pensant que nous arriverions par mer; un autre,

chargé de vins et de marchandises, était près du port; il ne voulut pas se rendre et mit à la voile; on lui tira une des pièces du fort et il fut coulé à fond, mais dans un endroit où ni le bâtiment ni la cargaison ne seront perdus. La prise de ce fort procura un grand nombre d'objets de valeur, savoir: cent vingt cuirasses excellentes, trois cents piques, beaucoup d'arquebuses, de casques, d'habillements très-bons et très-bien faits, une quantité de toile, de draps fins, deux cents tonneaux de farine, beaucoup de biscuits, de graisse de mouton; des porcs, mais en petit nombre; trois chevaux, quatre ânes et deux ânesses; deux cents fanègues de blé, un four, un moulin à farine, et beaucoup d'autres objets dont je ne parle point ici dans la crainte d'être trop long, et dont je donnerai le détail plus tard s'il plaît à Dieu. Mais le plus grand avantage de cette victoire c'est certainement le triomphe que Notre-Seigneur nous a accordé et qui fera que son Saint-Évangile sera introduit

dans cette contrée, chose si nécessaire pour empêcher tant d'âmes d'être perdues.

On trouva une grande quantité de livres luthériens, beaucoup de jeux de cartes représentant la figure de l'hostie avec un calice sur le dos, beaucoup de saints qui portaient des croix ; sur d'autres cartes il y avait des figures qui tournaient en dérision les choses saintes. Un grand cosmographe luthérien et magicien, qui était avec les Français, fut trouvé au nombre des morts; il était porteur de beaucoup d'objets très-condamnables, et avait été moine autrefois.

Aujourd'hui lundi 24, à l'heure de vêpres, notre bon général arriva avec cinquante fantassins, très-fatigué ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Aussitôt que j'appris qu'il venait, je courus chez moi, je pris une soutane neuve, la meilleure que je possédasse, et un surplis, et sortant un crucifix à la main, j'allai le recevoir à une certaine distance, avant qu'il n'arrivât au port; et lui, en gentilhomme

et en bon chrétien, avant d'y entrer, se mit à genoux ainsi que tous ceux qui le suivaient, et rendit mille grâces au Seigneur pour les grandes faveurs qu'il en avait reçuès. Mes compagnons et moi, nous marchâmes en avant, rangés en procession et en chantant; de sorte que nous nous revîmes tous avec la plus grande joie. Le zèle du christianisme est si grand chez lui que toutes ses peines sont du repos pour son esprit. Je suis certain qu'aucune force humaine n'aurait pu supporter tout ce que le général a souffert; mais l'ardent désir qu'il a de servir Notre-Seigneur, en détruisant cette secte luthérienne, ennemie de notre sainte religion catholique, fait qu'il est moins sensible aux maux. Si nous voulions parler d'un de ses frères qu'il a emmené avec lui et qui se nomme le capitaine Bartolome Mendez, gentilhomme non moins zélé pour la propagation de notre sainte foi catholique, et qui était dévoué aux ordres de son brave frère le général, ce serait à n'en plus finir. Quand Pero Mendez

partit de ce port pour aller attaquer l'ennemi, il confia à son frère les troupes et les forces qui restaient ici, et le chargea de représenter sa personne; celui-ci déploya tant de zèle pendant tout le temps que son frère fut absent, que jamais je ne le vis déshabillé ni au lit. Jour et nuit il plaçait des sentinelles du côté de la terre et de la mer. Lui et ses soldats ne s'occupaient sans cesse qu'à construire des retranchements et un fort; et la nuit, lorsque nous avions des alertes, ce qui était fréquent, il était toujours le premier qui paraissait armé et prêt à servir Dieu et son roi. Les discours qu'il tenait à tout le monde pendant l'absence de son frère auraient suffi pour faire combattre les soldats comme des Romains, quand même ils n'auraient point eu de vivres. Pendant les orages et les tempêtes épouvantables que nous avons eus sur mer, ce brave capitaine se montra si plein de courage, qu'il ranimait les pilotes et les marins et les encourageait à faire leur devoir pendant les dangers immenses que

nous courions. S'il fallait faire des excursions pour le bien des soldats qui étaient dans le camp, il était toujours le premier à marcher; mais pour éviter les longueurs, je ne raconterai pas les belles actions de cet homme valeureux, dont j'ai été témoin, et qui certainement seraient dignes de mémoire. Si j'avais à répondre sur le mestre de camp, gentilhomme de la première noblesse, gendre du général et parent très-proche de l'archevêque de Séville, jeune homme de vingt-cinq ans, d'un très-bel extérieur et d'un courage distingué, je dirais qu'il n'est pas moins habile et zélé dans toutes sortes d'affaires, et particulièrement dans celles qui concernent la guerre : c'est pour cela que le général l'a toujours tenu près de sa personne à la prise du fort des ennemis. Ce brave gentilhomme fut un des premiers qui attaquèrent du côté de son beau-père; c'est un de ceux qui se sont le plus distingués dans la mêlée. Le général ayant vu avec quel zèle il s'était con-

duit, et se trouvant au moment de revenir à notre fort, le laissa en qualité de gouverneur de celui que nous avions pris aux ennemis. Il a usé de tant de diligence, qu'en peu de temps, aidé de ses gens, il a réparé le fort et a fait un fossé tout autour avec un cavalier qui s'étendent jusqu'à la mer; de sorte que quand la moitié de la France viendrait l'attaquer, elle ne pourrait pas l'inquiéter. Après que ces événements se furent passés, vendredi dernier, 28 septembre de l'année courante, pendant que le général faisait la sieste pour se reposer un peu des fatigues qu'il avait souffertes, des Indiens vinrent au camp et nous firent entendre par signes que, sur la côte, vers le sud, ils avaient vu un vaisseau français qui avait fait naufrage. Aussitôt notre général ordonna à l'amiral d'armer une chaloupe, de prendre cinquante hommes, de descendre la rivière et d'aller à la mer découvrir ce qu'il y avait. Vers deux heures le général me fit appeler, et comme il est très-

zélé, surtout pour cette expédition, il me dit : « Mendoza, il me semble que je n'ai pas réussi en partant avec ces troupes. » Je lui répondis : « Votre seigneurie a parfaitement réussi ; et si votre seigneurie voulait entreprendre une nouvelle opération, moi et ses autres serviteurs nous l'en empêcherions pour écarter de sa personne les dangers qui pourraient la menacer. » Tandis que je cherchais à gagner son esprit par ces paroles, il n'abandonnait pas son projet; il me dit d'un ton décidé qu'il voulait partir et qu'il m'ordonnait à moi et à des capitaines qui étaient restés au port de l'accompagner; que nous serions en tout douze hommes dans une chaloupe, accompagnés par deux Indiens qui nous serviraient de guides, et nous décidâmes aussitôt à descendre la rivière pour gagner la mer et chercher les ennemis. Nous fîmes plus de deux lieues dans des plaines couvertes de buissons, ayant souvent de l'eau jusqu'aux genoux ; notre brave général marchait toujours en

avant. Quand nous eûmes gagné la mer, nous fîmes environ trois lieues sur le rivage en cherchant nos camarades. Il pouvait être dix heures du soir quand nous les rencontrâmes; nous nous réjouîmes les uns et les autres de nous être trouvés. Près de là nous vîmes les feux que faisaient les ennemis. Notre général ordonna à deux de nos soldats d'aller les reconnaître en se cachant dans des buissons, et d'observer le terrain où ils étaient afin de savoir ce qu'on ferait; ces hommes partirent. Ils retournèrent à peu près à deux heures et dirent que l'ennemi était de l'autre côté de la rivière, et que nous ne pourrions pas l'atteindre. Aussitôt le général commanda à deux soldats et à quatre marins de retourner où nous avions laissé les barques, de les ramener en descendant le fleuve, afin de pouvoir passer où était l'ennemi; puis il fit avancer sa troupe du côté de la rivière, et nous arrivâmes avant qu'il ne fît jour. Nous nous cachâmes dans un creux avec les Indiens

qui étaient avec nous, et lorsque le jour fut venu, nous vîmes beaucoup d'ennemis qui allaient du côté du fleuve pêcher des coquillages pour vivre. Peu après nous vîmes déployer un drapeau en signal de guerre. Notre général qui observait tout cela, éclairé par l'esprit saint, nous dit : « J'ai l'intention de quitter ces habits, d'en mettre un de marin et de prendre avec moi ce Français (c'était un de ceux que nous avions amenés d'Espagne) ; nous irons parler à ces Français, peut-être sont-ils sans ressource et voudront-ils se rendre sans combattre ». A peine avait-il fini de parler qu'il commença à mettre son projet à exécution. Aussitôt qu'il les eut appelés, un des ennemis se jeta à la nage et vint lui parler, il lui conta leur naufrage, l'extrémité où ils se trouvaient, qu'il y avait huit ou dix jours qu'ils n'avaient mangé de pain, et de plus il avoua que tous ou du moins la plupart étaient luthériens. Aussitôt le général le renvoya vers ses compatriotes

pour leur dire de se rendre, d'apporter leurs armes, qu'autrement il les passerait tous au fil de l'épée. Un gentilhomme français, qui était sergent, vint porter la réponse des ennemis; il dit qu'ils se rendaient à condition qu'on leur laisserait la vie. Après avoir longtemps parlementé, notre brave général répondit qu'il ne voulait pas donner sa parole; qu'ils devaient se rendre à discrétion et déposer les armes, parce que s'il leur accordait la vie, il voulait qu'ils en fussent reconnaissants, et que si, au contraire, il les faisait mettre à mort, ils n'eussent point à se plaindre. Voyant qu'il ne leur restait pas d'autres ressources, le sergent retourna à son camp, et peu de temps après tous apportèrent leurs armes et leurs drapeaux : ils les donnèrent au général et se livrèrent à sa discrétion. Voyant que tous étaient luthériens, sa seigneurie prit le parti de les condamner tous à mort; mais comme j'étais prêtre et que j'avais des entrailles d'homme, je le priai de m'accorder une

grâce, celle de ne pas mettre à mort ceux que nous trouverions être chrétiens. Il me l'accorda; je fis des recherches; j'en trouvai dix ou douze que nous emmenâmes; tous les autres furent exécutés, parce qu'ils étaient luthériens, ennemis de notre sainte foi catholique. Tout cela eut lieu le samedi jour de Saint-Michel, 22 septembre 1565. Il y eut cent onze luthériens mis à mort sans compter quatorze ou quinze prisonniers.

Moi, Francisco Lopez de Mendoza Grajales, chapelain de sa seigneurie, je certifie que tout ce qui est écrit ci-dessus est véritablement arrivé.

FRANCISCO LOPEZ DE MENDOZA GRAJALES.

COPPIE

D'VNE

LETTRE VENANT DE LA FLORIDE,

ENUOYEE A ROUEN,

ET DEPUIS AU SEIGNEUR D'EUERON;

ENSEMBLE

LE PLAN ET PORTRAICT DU FORT

QUE LES FRANÇOIS Y ONT FAICT.

A PARIS,

POUR VINCENT NORMENT ET IEANNE BRUNEAU,

En la rue Neufue Nostre-Dame, à l'Image Sainct-Iean l'Euangeliste.

1565.

Mon tres honoré pere estãt arrivé en ceste terre de la Nouuelle France, en bonne prospérité et santé (Dieu mercy) lequel ie prie

que ainsi soit-il de vous. Ie n'ay voulu faillir à prendre la plume en la main, et la faire courir sur le papier, pour vous faire vn petit discours de l'isle de la Floride dicte la Nouuelle France, et de la sorte et maniere des sauuages. Lequel vo' plaira prẽdre en gré, vous suppliãt tres humblement m'auoir pour excusé si ne vous escriptz plus amplement comme desirerois. Mais la cause a esté que trauaillons iournellement à nostre fort, lequel est de present en deffence.

Nous partismes du Haure le XXII de avril, soubz la conduicte du seigneur René de Laudonniere, gentil-homme Poicteuin, ayant charge de trois nauires de guerre, dont celle sur laquelle il nauigeoit se nomme *l'Ysabeau*, ds Hõmfleur, dõt est maistre Iean Lucas, dudict lieu admiral : l'autre lequel estoit vis-admiral navigeoit le cappitaine Vasseur, de Dieppe, lequel se nommoit *le Petit Bretõ*, auquel estois embarqué, et ay fait mõ voyage : l'autre se nomme *le Faulcon*, auquel naui-

geoit le capitaine Pierre Marchant, lesquelz tous ensemble (auec l'ayde de nostre bon Dieu qu'auons eüe) auõs tousiours nauigé ensemble auec beau tẽps, sans s'eslõgner l'un de l'autre pl' de trois lieues, tellement que pouuons dire (rendant grace à Dieu) auoir esté des plus heureux nauigeãs qui furẽt iamais en mer, voyãt la grand faueur que ce bon Dieu a vsé enuers nous qui sommes pauures pecheurs, nous ayãt conduictz en bonne prospérité sans trouuer nul empeschement sinon que cõme passions par la coste d'Angleterre trouuasmes enuiron dix huict ou vingt hurques, que nous estimõs estre Anglois, qui nous guettoient pour nous prendre, et les ayãs descouuerts nous nous mismes en bataille pour les recepuoir : car l'õ nous auoit dict auãt de partir qu'il y auoit des Anglois qui nous guettoient pour nous prẽdre, et lesquelles hurques nous ayans descouuers, et nous voyãs toutes noz ẽseignes desployées et nos husnes bastillonnées tous prets à com-

batre, nous apperceusmes l'admiral et le vis-admiral desdictes hurques qui faisoient rẽger les autres hurques et puis s'en vindrent droict à nous, et nous à eulx, et à ceste heure nous apperceusmes q' c'estoiẽt hurques de Flã-dres ausquelles no' parlasmes, lesquelles nous dirent qu'ils alloient en brouage pour charger du sel parquoy nous les laissasmes aller, et prinsmes nostre routte iusques au vingt deuxieme iour de iuin, que nous sommes ar-riuez à la veue de la Nouvelle France, autres fois appelée la Floride, où nous sentismes vne douceur odoriferante de plusieurs bonnes choses à cause du vent qui venoit de la terre, et voyans la terre fort platte sans vne seulle montaigne, fort droicte au lõg de la mer, et toute plaine de beaux arbres, et tous bois tout le long de la riue de la mer. Ie vous laisse à penser en quelle ioye nous pouuions estre tous, mesmes que sur le midy nous eusmes cognoissance d'vne fort belle riuière, où il print enuie audit seigneur de Laudõniere y

descendre pour la recognoistre, et de faict y alla accompagné de douze soldats seullement, et si tost que ilz mirent pied à terre, trois roys auec plus de quatre cens sauuages, vindrent tous saluer à leur mode ledict seigneur de Laudõniere, en le flattãt tous ainsi comme si on adoroit vne image. En après cela faict, lesdicts roys le menerẽt vn peu plus loing, enuiron vn traict d'arc, auquel lieu auoit vne fort belle feuillee de laurier, et là s'assirent tous ensemble, en monstrant signe d'auoir grãd ioye de nostre arriuée, et aussi faisant signe (en mõstrant ledict seigneur de Laudõniere et le Soleil) disant que ledict seigneur estoit frere du Soleil, et qu'il yroit faire la guerre auec eulx cõtre leurs ennemys, lesquels ils appellẽt Tymangoua, en nous faisant signes par trois inclinations de nuict, qu'il n'y auoit que trois iournées, ce que ledict seigneur de Laudõniere leur promist qu'il ŷroit avec eulx, dõt l'un après l'autre, selon leur qualité, se leuerẽt et le remercierent. Peu après

ledict seigneur voulut aller vne autre fois plus amont ladicte rivière, et en regardant sur vne petite dune de sable, eut cognoissance de la borne de pierre blanche, la ou les armoyries du roy sont en gravées, laquelle auoit esté plantée par le capitaine Ieã Bibault, de Dieppe, au premier voyage qu'il fict, dont ledict seigneur de Laudõniere fut fort ayse, et si recogneut estre en la riuière (selon le nom que ledict Ieã Bibault luy avoit donné à sõ arriuée qui fut au premier iour de may), l'appellant pour cette cause la riuière de May : et nous demeurasmes près ladicte borne l'espace de demie heure, q' lesdicts sauuages apporterent du mil de laurier, et de leur breuuage excellent, et embrassant ladicte borne, crians tous *tymangoua*, cõme voulant dire en faisant cela, qu'ils auroient victoire contre leurs ennemys, qu'ils appellent *tymangoua*, et q' le Soleil auoit enuoyé ledict seigneur de Laudõniere, son frere, pour les reuenger, dont apres leur

avoir faict quelques presents, ledict seigneur de Laudõniere commãda se retirer à bord, laissant ces pauves gens crier et pleurer de notre départie : tellement qu'il y en eut vn leqvel se mist dans la barque par force, et vint coucher à bord, et le vendredy fut renvoyé à terre.

Puis ayãt leué l'ãcre et rẽgeãt la coste iusques au dimanche que no' descouvrismes vne belle riuière, en laquelle ledict seigneur de Laudõniere enuoya le cappitaine Vasseur, accõpagné de dis soldats, dont i'en estois l'un ; et sitost que feusmes en terre trouuasmes un autre roy auec trois de ses filz et plus de deux cẽs sauuages, leurs femmes et leurs petits enfans, lequel roy estoit fort aagé, et nous faisoit signe auoir veu cinq lignees, assauoir les enfãs de ses enfans iusques à la cinquième lignee. Lequel après nous auoir faict asseoir sus du laurier, qui estoit au pres de luy, nous faict signe de *tymangoua*, aussi bien que les autres : mais au reste les

plus grands larrons du monde, car ils prenent aussi biẽ du pied que de la main, nonobstant qu'ils n'ayent que des peaulx deuant leurs parties hõteuses, et toutes painctes de noir, en fort beau compartiment : et les femmes ont à l'entour d'elles une certaine mousse blanche fort lõgue, couurant leurs mamelles et leurs parties honteuses, fort obeissantes à leurs marys, non larronnesses comme les hõmes, mais fort enuieuses des bagues et carcans pour pendre à leur col : et vn iour ayãt sondé ladicte riuière, fut trouué assez bonne cõmodité d'entree pour les nauires, mais non pas comme celle de May, tellemẽt qu'estant ledict seigneur de Laudõniere retourné à bord, delibera auec le cappitaine Vasseur, retourner à la dicte riuiere de May, et le mardy en suyuant nous leuasmes l'ancre pour y retourner, auquel lieu le vendredy en suyuant arriuasmes et descendismes incontinent en terre, ou feusmes receuz honorablement des sauuages comme la premiere

fois, et nous menerẽt au lieu mesme ou de present auõs faict nostre fort lequel se nõme le fort de la Carreline, et la on nommé ainsi parce que le roy a nom Charles, duquel en pouuez veoir le pourtraict cy apres.

Lequel fort est sur la dicte riuiere de May, enuiron six lieues dãs la riuiere loing de la mer, lequel en peu de tẽps auõs si biẽ fortifié que l'auõs mis en defence, ayãs les cõmoditez fort bonnes, leau iusque dans nostre fossé du fort : mesmes auons trouué vn certain bois d'Esquine, qui sert grãdemẽt à faire la diette, qui est la moindre vertu qui est en luy : car l'eau qui en procede a telle vertu en elle que si vn homme ou femme maigre en buuoit continuement quelque tẽps, il deviẽdroit fort gras et replet, ayãt autres bons remedes. Nous auõs entendu par les chirurgiẽs qu'elle se vend fort bien en France, et y est biẽ recueillie : le dit seigneur de Laudõniere a defẽdu à nous autres soldats d'en enuoyer par les presens nauires, et n'y a q' luy qui

en enuoye pour faire presẽt au roy, et aux autres princes de Frãce, et à monsieur l'admiral : auec de l'or d'vne mine qu'auõs trouué par deça : mais a donné cõgé s'en fournir pour les premiers nauires qui reuiendrõt : tellemẽt qu'auec l'ayde de Dieu s'en feray bõne prouision, m'asseurant qu'elle sera fort requise par de la, ou en autre lieu. Voulant ledict seigneur de Laudõniere s'il y a proffit que ses soldats en ayent leur part. Auons trouué aussi vne certaine sorte de cãnelle, mais non de la bonne, quelque peu de scarlatte, et aussi de la rubarbe, mais fort peu : toutes fois auõs esperance qu'auec le temps on pourra s'asseurer des cõmoditez qui y pourrõt estre. A vingt-cinq lieues de nostre fort y a vne riuiere laquelle se nomme le Iourdain, en laquelle se trouue de fort belles peaux de martres sublines, auquel lieu esperons aller auec l'aide de Dieu, auant qu'il soit six sepmaines. Au surpl' il y a fort beau cedre rouge cõme sang, et ces bois en sont cy plains q'

ce n'est quasi autre chose : et aussi force pins, et d'vne autre sorte de bois qui est fort iaulne : et mesmes les bois sont si plains de vignes, que vous ne scauriez marcher deux pas que ne trouuez force raisins, et cõmencẽt à présent à meurir, tellement que nous esperons faire bientost du vin, qui sera quelque peu bon. Aussi le seigneur de Laudõniere delibera quinze iours apres la fortification du fort, enuoyer deux barques à Tymangoua, et de faict le samedy quinziesme iour de ce presẽt mois y allerẽt, dont estoit conducteur monsieur d'Antigny et le cappitaine Vasseur, et y demeurarẽt iusque au XVIII en suspeant, et estãt de retour apporterent fort bõnes nouuelles, disans auoir descouuert la mine d'or et d'argẽt, auquel lieu y peut auoir enuiron de nostre fort soixante lieues, et si lon y va par nostre riviere de May : ou estãs arriuez traffiquerẽt auec les sauuages, lesquels eurent grand crainte, se tenãs tousiours sur leur gardes, à cause de leurs voisins qui leur

fõt tousiours la guerre, cõme ils mõstrerẽt depuis audict seigneur d'Antigny, et audict cappitaine Vasseur. L'arriuée fut telle qu'ils laisserẽt leurs almadis sur le bort de leau, la ou fut mis par le dict seigneur d'Antigny quelque marchãdise et feit retirer les barques, les quelles estant retirées lesdicts sauuages approchant de leurs almadis ou trouuerent ladicte marchandise, et cõmencẽt à s'asseurer, faisant signe q' lõ s'approchast, criãt *Amy Thypola Panassoon !* qui est autãt à dire frere et amy cõme les doigtz de la main. Ce que voyant le dict seigneur d'Antigny et le cappitaine Vasseur s'approcharent et ayãnt receus grãdes cerimonies, les menerẽt à leur village, et les traicterẽt à leur mode, qui est de dõner du mil et de leau boullie auec vne certain herbe de laquelle ils vsent, qui est fort bõne, en sorte que s'il plaict à Dieu no' dõner la grace de viure encor deux ans, nous esperõs auec l'ayde qu'il plaira au roy nous enuoyer, luy garder la dicte mine. Entre cy

et ledict tẽps i'espere cõprẽdre la maniere de faire desdits sauuages, lesquels sont fort bõnes gens, estãt la trafficque auuec eulx fort aisée, mõstrant par signe qu'ils baillerõt autant d'or et d'argent q' la grãdeur de ce qu'on leur baillera, soit hasches, serpes, cousteux, ou carcans de petite valleur.

Ie n'ay voulu oublier à vous escrire que hier vendredy fut prins vn grand cocodrille, de la mesme sorte d'vn lezard, mais a les bras cõme une personne auec les ioinctures, et cinq doigtz aux pattes de deuant, et quatre à celles de derriere : duquel la peau est enuoyé en Frãce par les presẽs nauires qui s'en retournẽt : en la dicte riuiere on ne voit autres choses que cocodrilles, et en iettãt la seine dans leau pour pescher, lõ prẽd des plus terribles poissons que iamais lon ayt encores veu.

Adieu.

HISTOIRE MÉMORABLE

DU

DERNIER VOYAGE AUX INDES,

LIEU APPELÉ

LA FLORIDE,

FAIT PAR LE CAPITAINE IEAN RIBAUT,
ET ENTREPRIS PAR LE COMMANDEMENT DU ROY,
EN L'AN M. D. LXV.

A LYON,

PAR IEAN SAVGRAIN.

M. D. LXVI.

Auec priuilége.

Extraict du priuilége.

Il est permis à Iean Saugrain, libraire, faire imprimer, vendre et distribuer, vn petit liure intitulé : *Histoire mémorable du dernier voyage aux Indes, lieu*

appelé la Floride, fait par le capitaine Iean Ribaut, et entreprins par le commandement du roy en l'an 1565. Et est defendu à tous autres imprimeurs et libraires de Lyon, d'imprimer ou faire imprimer, ni mettre en vente la susditte *Histoire du dernier voyage aux Indes;* nonobstant que l'intitulation soit changée, ou autrement desguisée par quelque maniere que ce soit, auãt trois ans escheus et reuoluz, à conter du iour et datte que ladite Histoire aura esté acheuee d'imprimer, sur peine de confiscation des liures qui se trouueront auoir esté imprimez par autres que par ledit Saugrain, et d'amende arbitraire, comme il est plus amplement contenu audit priuilege.

Fait à Lyon, ce premier iour d'aoust 1566.

Signé : De Biragve. De l'Anges.

LA FLORIDE,

Ou Histoire merueilleuse de ce qui est aduenu au dernier Voyage du capitaine Iean Ribaut, entrepris par le commandement du roy, à l'isle des Indes, que vulgairement on appelle la Floride.

Le roy et plusieurs princes et seigneurs en son conseil; auparauãt que les troubles et tumultes de la guerre civile s'esleuassent en ce royaume, auoit arresté d'enuoyer vn bon nõbre d'hommes auec plusieurs nauires en l'vne des contrées des Indes, nommée la Floride, nouuellement cognue et descouuerte par les Frãçois, parquoy l'édit de pacification publié de l'autorité de sa maiesté, le propos se continua et pour executer l'entreprise, Iean Ribaut, hõme de cœur et de conseil, et grandemẽt exercé en la marine, fut mandé à la

cour et receut la cõmission du roy de faire équipper sept nauires, qui portassent hommes, viures et munitions par de là, l'honorant du titre de son lieutenãt, et chef de tous ces gens de guerre, qu'il luy auoit commandé leuer, à l'expédition d'vne telle entreprise, et luy fut expressément défendu de n'attenter aucune descente en quelque autre pays ou isle que ce fust, singulieremẽt en nulle qui seroit sous la seigneurie dn roy d'Espagne, ains que singlãt la grand' mer Oceane, il fist route droit à la Floride. Les nouuelles de ce voyage à faire furent incontinẽt diuulguées par tout, et plusieurs furent persuadez à se submettre au commandement de ce capitaine, et sous l'autorité du roy, menez toutes fois d'affections diuerses, car les vns estoyent incitez d'vn desir honeste et louable d'auancer en la cognoissãce de l'univers, pour en rapporter la science telle que le cœur de l'homme bien assis desire naturellement, ayant opinion qu'a cela la nauigation leur apporteroit grãd auantage,

les autres eschauffez encor en leur cœur guerrier, si rendirent aussi : aimãs mieux encourir la fascherie des eaux, que posans les armes se retirer à leur première cõdition, ce qui pouuoit aussi bien fort inciter les vns et les autres, c'estoit le bruit qui couroit par deçà, c'est à sauoir que la Floride promettoit le suffisant contentement de tout ce que l'homme pourroit desirer en la terre, d'autant que ce pays receuoit du ciel vne faueur et demeure singulière, quand il ne seroit ne glacé ne gelé de la roide froidure du septentrion, ne rosty et bruslé de l'ardeur du midi : que les champs sans estre labourez ou aucunemẽt exercez, produisent assez de quoy soustenir et suffisamment entretenir la vie du peuple qui y habiteroit : qu'il semble que pour en faire vn pays des plus fertiles et riches de toute la rondeur des terres, ne seroit requis sinon qu'hommes deligẽs et industrieux qui employassent la bonté et graisse de la terre, à l'utilité du genre humain, qu'ayant son es-

tēdue de l'aquilon au septētrion, quasi en pareille longitude que nostre Europe, et la latitude de 23 degrez, souuent qu'elle est frappée des rayons de son haut soleil, reçoit en elle force chaleur, laquelle toutes fois est temperée, non seulement de la fraischeur de la nuit ou de la rosée du ciel, mais aussi de gracieuses pluyes en abondance, dont le gazon en deuient fertile, voires de sorte que l'herbe forte y croist en hauteur admirable, qu'elle est riche d'or et de toutes sortes d'animaux: qu'ayant les champs pleins et spacieux; ce neantmoins aussi ses montagnes sont assez hautes, les fleuves plaisans à merueilles, arbres diuers, rendant la gomme odoriferante. Que tout cela consideré, ne pouuoit autrement aduenir que l'hōme ne trouuast là grand plaisir et singuliere delectation. Plusieurs donc allechez de telles promesses, aucuns aussi d'vn auare desir de se faire riches en ce voyage, à cause de l'or, se rendoyent par troupes en ceste ville, où la monstre se

deuoit faire, pour en choisir ceux qui, au iugement du lieutenant du roy en ceste part, se tronueroyent les plus idoines à continuer l'entreprise. Or, elle ne fut pas si tost mise en effect, cõme aucuns le desiroyent, et ceux principalement qui auoyent receu les soldats en leur hostel; car ils estoyent ennuyez d'auoir hommes qui fissẽt telle chere sans payer leur escot, combien qu'on leur promit auec asseurance, qu'en bref temps ils seroyent contentez et satisfaits, et furent quatre mois et plus en ceste ville à faire la piaffe; et finalemẽt ils furent obligez, par serment solennel, de se porter fidelement au seruice du roy, receuant la paye pour six mois, ce qui ne vint pas au contentement du coronal, car enuiron le mois de may, que de rechef le denombrement des hommes se deuoit faire pour embarquer, aucuns de ceux mesmes qui auoyent touché la paye se formãs vne conscience d'vn si long voyage, estonnez aussi de la face barbare de la mer, changerent incontinent leur

propos, et se retirerẽt secretement sans passer plus outre. Or, pour aller au deuãt de ceste dissolution et desbauchement d'hommes qui se promettoiẽt, ils furent de rechef instamment appelez, et leur fut commandé que tout incontinẽt et à la même heure s'embarquassent, qui fut le 10e iour de may, et demeurasmes en ceste rade iusques au 22e iour du mesme mois, attendans quelques bestiails et farines. Le nombre des hõmes qui monterẽt pour le voyage estoit de trois cẽs, comprins aucuns artisans auec leurs familles; et cõme nous attendions le commandement et cõmodité de nostre lieutenant du roy, et vent fauorable, le mardi, 22 dudit mois, no' fusmes assaillis de vents impetueux, soufflants d'vne part et d'autre; de sorte que les vagues s'entrerẽcontroyẽt d'vne façon indicible, et donnerent telle frayeur à nos mariniers, qu'ils ne trouuerent autre remede ni moyẽ propre, sinon couper les cables, quitter les ancres et nous abandonner au gré

du vent, le plus violent qui fust, vn vent de nord-est, lequel nous chassa de telle vitesse, qu'incontinent nous volasmes au Haure-de-Grace, et là demeurasmes trois iours, attendãs nouuelles de Dieppe, par vn brigandin que nous y enuoyasmes expres; et puis nous appareillasmes de ceste rade le 26 du mesme mois; et comme nous tendions à singler droit à nostre route, nous trouuasmes incontinent vent contraire, et nous commanda d'aller terrir et poser les ancres en l'isle d'Wich, l'vne des contrees d'Angleterre, où les Anglois voulurent cognoistre de nostre entreprise; et nous ayans cogneus s'offrirent à nous faire plaisir. Or du iour que nous arriuasmes là, qui fut le 28 de ce mois, nous y demeurasmes ancrez iusques au 14 de iuin; et le iour mesme nous eusmes le vent nord-est à souhait et leuasmes les voiles pour chasser droit à la Floride, laquelle nous appetions comme une nouuelle France, et demeurasmes singlans la grand'mer Oceane deux mois entiers, premier que puis-

sions auoir aucune cognoissance des terres de la Floride, reserué l'vne des isles des Entilles, appellee des paysans Vocaiouques, et en françois la Grand-Lucoise; aucuns des nostres la voulurent appeler du nom de Catherine-la-Roine, mere du roy; et disent qu'elle est de 27 degrez de latitude; nous trouvasmes aussi quelque nauire à deux cents lieües de là vers l'eau, mais nous ne l'approchasmes de plus pres que de trois ou quatre lieües. Lorsque no' fusmes arrivez en la terre de la Floride, qui fut le 14 d'aoust, nous apperceusmes le feu q' les Indes nous faisoyent; nous enuoyasmes le brigandin qui descouurit vne petite riuiere; et au-dessus de l'embracheure s'y trouuerent quelques sauuages qui troquerent quelque argent à de la marchãdise que nous auions portee de ce pays, et disoyẽt que l'argent leur estoit demeuré d'vn nauire là eschoüé, reuenant des Entilles; no' y trouuasmes aussi un seul Espagnol eschappé d'vn naufrage il y auoit vingt ans passez, lequel

nous recueillismes auec nous, et nous enquismes s'il auroit entendu quelque chose des François, et où ils pourroyent estre campez; lequel nous respondit ne rien sauoir autre chose que ce qu'il auoit entēdu des sauuages, c'est qu'ils estoyēt placez à cinquāte lieües plus nord que le lieu où nous auions terri. Or de là nous resinglasmes loin au long de la coste, qui nous sembla basse et la terre sablonneuse, plantée d'arbres fort petis, et y sont aussi les marees qui viennent du susuest, assez petites, et à mi-chemin, de là nous descouvrismes vne riuiere que nos gens auparavant auoyent appellee la Riuiere de May, où mesmes les marees ne sont grandes, qui viennēt du nord nord-est, et peut-on voir, à cause de la basse eau, la bouche des ancres, et auons esprouué qu'à trois ou quatre lieües de la terre il n'y a que six ou sept brasses d'eau ou enuiron; il me souuiēt aussi qu'entre la riuiere de May et vne autre qu'on appelle d'Ay, nous en cogneusmes vne autre

qui demeure nord de celle de May enuiron deux lieües, et là mouillans l'ancre chasque nuict à huit ou neuf brasses d'eau, trouuiõs fonds de sable; aucunes fois de grauiers, et aucunes fois de vase; nous sondasmes aussi la riuiere des Dauphins, et la trouuasmes haute sur la barre de deux brasses; mais la mer y croist de trois quartiers de brasse; et apres que nous eusmes, le long de la coste, regardé à descendre, le 27 d'aoust no' vinsmes mouiller à la rade de la riuiere de May, à sept brasses d'eau, demeurans de l'eau à la terre enuiron deux lieües. Le mercredi, 29 du mesme mois, nous entrasmes trois des petits nauires et chassasmes à mõt la riuiere, droit au fort de la Carreline, que noz gens auoyent auparauant basti pour leur estre lieu d'asseurance et de retraite, place assez cõmode, tant pour la riuiere qu'elle a d'vn costé et le bois de l'autre, qui n'est distant que d'vn bien petit quart de lieüe, et le champ entre le fort et le bois, et un costau fort plaisant tout couuert

d'herbes fort grandes et espesses, et n'y a chemin au bois, sinon que la largeur d'vn pas d'homme que noz gens auoyẽt fait pour aller à la fontaine dans le bois.

Quand donc nous fusmes arriuez pres d'icelle place, nostre lieutenant fist descharger et porter les viures au fort, et autres munitions pour recreer la place, et commanda que nous artisans, femmes et petits enfans, y allissions, et nous y fait conduire par le sieur d'Vlly, de Beauchaire et autres, ausquels aussi il laissa la garde de son plus precieux bagage. Ceux qui nous attendoyẽt au fort furent grandemẽt resiouys de nostre venue, car ils estoyent angoissez et troublez d'estre si long temps sans rien ouïr de la France : et qui plus augmentoit leur douleur, ils estoyent sans viures, sinon qu'ils se vousissent renger à la façon de viure des païsans sauuages, desquels encor ne pouuoyent-ils rien auoir, si non par covrses, auec force et violẽce, comme plus amplemẽt nous dirons en son

lieu. Or quand nous fusmes de seiour, ie consideray la forme des habitans de la terre, qui me sembla bonne et assez humaine, car les hõmes sont droits et quarrez, et d'vn taint tirant au rouge. I'ay entendu dire qu'ils ont rois en chasque village, et pour ornement ils ont le cuir marqueté d'vne estrange façon; ils n'ont aucun accoustrement, non plus les hommes que les femmes; mais la femme ceint vn petit voile de pellisse de ciof ou d'autre animal, le nœud batãt le costé gauche sur la cuisse, pour couurir la partie de sa nature la plus honteuse; ils ne sont ne camus ne lippus, ains ont le visage rond et plain, les yeux aspres et vigoureux; ils nourrissent leurs cheueux fort longs, et les troussent proprement à l'entour de leurs testes, et ceste trousse de cheueux leur sert, comme de carquois, à porter leurs fleches quand ils sont en guerre; c'est merveilles que soudainement ils les ont en main pour en tirer loin et droit au possible. Quãt aux mœurs, ils sont dissolus, ils

n'enseignent point leurs enfans et ne les corrigent aucunement; ils prennent sans cõscience et s'attribuent tout ce qu'ils peuuent secretement emporter. Chacun a sa femme propre, et gardent le mariage, voire avec toute rigueur. Ils sont en guerre contre les païs frõtiers, qui sont de diuers langages. Les armes les plus insignes sont arcs et flèches; leurs demeures sont de figure ronde et quasi à la façon des colombiers de ce païs, fondées et establies de gros arbres, couuertes au dessus de feuilles de palmiers, et ne craignẽt point les vents et tempestes; ils sont souuent faschez de petites mousches, lesquelles ils appellent en leur langage *maringons*, et faut qu'ordinairemẽt aux maisons ils facẽt feu, et expressemẽt sous leurs lits, afin d'estre deliurez de ceste vermine; ils disent qu'elles piquẽt fort aspremẽt, et la partie de la chair touchée de leur morsure deuiẽt cõme celle d'vn ladre. Ils n'estiment rien plus riche ou plus beau que plumes d'oiseaux de diuerses cou-

leurs; ils ont en grand prix, petis calculcs qu'ils font d'os de poissons, et autres pierres verdes et rouges; leurs viures sont racines, fruits, herbes et poissons de diuerses sortes, et le poisson leur est fort gras qu'ils sorissent, et l'appellent en leur langue *bouquané*; ils en tirent la graisse et s'en seruent au lieu de beurre ou d'autre sausse; ils n'ont pas de blé, mais ils ont le mil en abondance, et croist à la hauteur de sept pieds; il a son tuyau gros cõme celuy d'vne canne, et son grain est gros cõme vn pois, l'espy long cõme d'vn pied; sa couleur est ainsi que celle de la cire recente; le moyen d'en vser est premièrement de le froisser et resoudre en farine; puis après le deffont par meslinge, et en font leur migan, qui ressemble le ris que l'on sert en ce pays; il le faut mãger aussitost qu'il est fait, pource qu'il se change incontinent, et n'est point de garde; ils ont force vignes bastardes, rampãtes à l'entour des arbres, ainsi que nous voyons en quelques contrees de ce royaume; mais ils

n'ont point l'vsage d'en tirer le vin; leur boisson, qu'ils appellẽt *cassinnet*, se fait d'herbes composees, et m'a semblé de telle couleur que la ceruoyse de ce pays; i'en ay gousté et ne l'ay point trouué fort estrange. Qvãt au pays il me semble montueux, et y a beaucoup de forests, qui peut bien estre cause de tant de bestes sauuages, lesquelles ils disent porter grande nuisance à ceux qui ne se donnent garde. Ie laisseray à dire beaucoup de choses des animaux estranges, desquels seulemẽt i'ai ouy parler; ce m'est assez de raconter ici ce que i'ay veu et qui me semble digne de memoire, pour la postérité; et singulièrement des crocodilles que l'on voit assez souuẽt sortir du sable pour aller à leur proye. Nous en auons veu plusieurs, mesmes vn mort, et auons mangé de sa chair, qui nous sembla tendre et blãche comme celle d'vn veau, et quasi de mesme goust; il auoit esté tué d'vn coup de harquebouzade, porté entre deux escailles; que s'il n'eust esté là frappé, ses es-

cailles autrement sont assez fortes pour le garentir de tous coups; il auoit la gueulle fort grande, et les maschoüeres renuersees d'vne horrible façon, desquelles les dents s'entretenoyẽt ainsi qu'vn peigne, et pouuoit ouurir la gueulle assez grande pour deuorer vne genisse; il estoit long de corps de douze à treze pieds; il auoit les iãbes fort courtes à la proportion du corps; ses ongles estrãges et cruels, sa queue forte et longue, en quoy gist et cõsiste sa vie et sa principale défense. Aussi ie n'ay veu en sa gueulle aucune apparẽce de langue, si elle n'estoit cachee en son palais, car il auoit (comme i'ay dit) la maschoüere de dessous dessus, chose monstrueuse, et qui seulement à regarder pouuoit donner frayeur aux hõmes; i'ay veu aussi vn serpent mort, assez pres du bois, qui auoit esté tué par l'vn de noz gens, duquel les sauuages vindrent coupper la teste, et l'ẽporterẽt auec vn grand soin et diligẽce; ie n'ay seu savoir la raison pourquoy il auoit ailes par les-

quelles il pouuoit aucunemēt voltiger sur la terre. Aucuns des nostres estimoyent que les sauuages faisoyēt cela par quelque superstition, et à ce que i'en ay veu, ils ne sont pas sans opinion de divinité, mesmes aussi ay-ie prins coniecture de quelques circōstances que facilement on les pourroit dresser, non seulement à ciuilité et honnesteté, mais aussi à sainteté et religion, si le decret du Seigneur le permettoit; car aussitost que la cloche du fort auoit sonné pour faire les prières, ils se tournoyent en la place, et là cōme nous dressoyent les mains au ciel, voire auec reuerence et attention. Ce temps, apres nostre coronal, estoit apres pour s'acquitter fidelement de sa charge, et dōnoit ordre que la place fust tellement remparee et munie, qu'elle servist apres de sauuegarde, si d'auenture les sauuages nous eussent voulu courir sus, lorsque le lundi, troisième de septembre, arriuerēt, pres de nostre equippage, cinq nauires espagnols. L'admiral se monstrant à la grandeur

de quatre cens tonneaux, la barque de cent cinquante, suiuis de trois patenas qui vindrēt mouiller l'ancre à l'enfonseure de nos quatre nauires, environ les neuf heures du soir. La nuict ils parlementerent ensemble, et sur ce que les nostres demanderent pourquoy et à quelle fin ils les cerchoyent, respondirent qu'ils estoyent ennemis et que la guerre estoit suffisamment déclaree. Lors les nostres regardant à la force des Espagnols, à leur enuie et mauuais vouloir, deshabillerent et mirent les voiles haut, et les Espagnols firēt chasse apres eux; mais ils ne les peurent auoir à la voile. Par quoy ils se retirerēt en la riuiere des Dauphins; car là ils auoyēt deliberé de faire descēte, apres avoir cōmuniqué de nostre ruine auec les sauuages, comme l'issue de leur entreprise l'a fait finalement cognoistre; et de ceste riuiere enuoyerent de leurs hōmes par embuscades, autant que ils penserent estre de necessité pour executer leur entreprise. Et auons depuis entendu des

sauuages, qu'ils estoyent en armes enuiron six cens hommes; tost apres trois de noz nauires reuenus à la rade, car la *Trinité*, nostre admiralle, auoit esté emportee vers l'eau; le capitaine Iean Ribaut se delibera auec ces trois d'aller trouuer les Espagnols. Apres auoir resolu en son conseil qu'il estoit necessaire de se mõstrer contre eux sur les eaux, sinon que nous vousissions encourir la perte de noz vaisseaux. Car noz hõmes estans à terre, riẽ ne les eust empesché d'aborder noz nauires, de les crocher, qui nous sembloit vne perte intolerable, pour ce regard principalement; c'est à sauoir que n'auriõs pour l'auenir cõmodité d'enuoyer en France, pour faire entendre à la maiesté du roy, de l'estat de nostre entreprise. Parquoy le lundi, dixième iour de septembre, trois heures après midi, le capitaine et lieutenant de roy voulut receuoir ses hõmes, et apres les auoir exhortez de bien faire pour le seruice du roy, s'embarqua ensemble auec eux; prenant pour sa

défense, non seulement les soldats qu'ils auoyent nouuellement amenez, mais aussi les plus signalez de ceux qui tenoyent la place auparauant, nõmement l'enseigne, caporal et sergent du capitaine Lauduniere. Ce capitaine, ennuyé de n'avoir entendu nouuelles de France, et fasché d'estre privé de viures, vn peu auparavãt que nous fussions là arrivez, pensoit à retourner, et cependant ne se soucioit beaucop si ceux de sa compagnie faisoyẽt choses aux sauuages; de quoy leur bõne affection se destournast des François; ains il les permettoit forcer et amener prisonniers dans le fort, prendre et rauir leur mil et autres choses que la necessité, laquelle ne peut estre so'aucune loy, leur commandoit. Et d'autant que le desir de se venger est naturellement planté au cœur de l'homme, mesmes aussi l'appetit commun à tous animaux de se defendre, son corps et sa vie, et de destourner les choses qui semblent apporter quelque nuisance; il ne faut douter que ce

sauuage ne cõplota et prattiqua auec l'Espagnol, comme il se pourroit deliurer de ceste gent, de laquelle il estoit et en son corps et en ses biens trauaillé. Le mardy, onzième de septembre, à huict heures du matin ou enuiron, lorsque noz gens estoyẽt assez pres des Espagnols, se leua un tourbillõ de vent qui continua long temps, auec de grosses pluyes, esclairs et tonnerres; de sorte qu'à la fois l'air estoit comme en feu, et les parties effrayees des menaces du ciel s'escarterent; les nostres trois nauires furent contraints de ponger; et les autres, admiral et barque espagnole, de faire le vẽt bon; et dura la malice de ce temps iusques au vingt troisieme iour de septembre.

Or les Espagnols descẽdus à terre eurent assez de loisir de nous espionner et mesmes de s'informer des moyẽs qu'ils tiendroyẽt pour nous surprendre, estans bien aduertis que noz forces estoyent sur les eaux, et que le reste qui estoit demeuré au fort, estoit com-

posé partie de malades, encor alterez de l'air de la mer : partie aussi d'artisans, de femmes et petits enfans, le tout montant au nombre de deux cens quarãte ames, recõmandees à la garde et diligence du capitaine Lauduniere qui ne se doutoit aucunemẽt qu'aucune force peust venir par terre pour les endommager. Parquoy la garde leua pour s'en aller rafraischir, à cause des mauvais temps qui auoient cõtinué toute la nuict, vn peu deuãt soleil levant, la pluspart des nostres au fort dormans et en leurs licts : le guichet ouuert, l'Espagnol ayant tracassé bois, estãgs et riuieres, cõduit par le sauuage, et arrivé le ieudy vingtieme iour de septembre au matin, temps fort pluuieux, et entrent sans nulle resistence dans le fort, et font vne horrible execution de la rage et furie qu'ils auoyẽt conceue cõtre nostre nation ; c'estoit lors à qui mieux mieux esgorgeroit hõmes, sains et malades, femmes et petits enfans, de sorte qu'il n'est possible de sõger vn massacre qui puisse

estre esgalé à ceslui-ci, en cruauté et barbarie. Aucuns des nostres les plus habiles sortans de leurs licts s'escoulerẽt, et se sauuerent de vistesse dans les nauires qui estoyent en la riuiere, laissez du coronal à la garde de Iaques Ribaut, capitaine d'vn navire nommé *la Perle*, et de Loys Ballard, son lieutenant : les autres surpris sauterent pardessus la pallissade, singulierement le capitaine Laudunìere se sauua par la, auec celle qui le seruoit à la chambre. Ie fus aussi surprins allant à ma besongne, le fermoir à la main; car sortant de la cabane, je rencontray les ennemis, et ne trouuay autre moyen deschapper, sinon tourner le dos, et me haster au possible de sauter aussi pardessus la pallissade; car i'estoye aussi poursuivi de pas à pas d'vne picque et pertizane, et ne say cõment autremẽt, sinon de la grace de Dieu, mes forces se redoublerẽt, de moy, dis-ie, poure viellard que ie suis, et tout gris : toutes fois ie sautay le rãpart, ce qu'a loisir ie n'eusse peu faire en

rampant, car il estoit esleve de huict à neuf pieds, et lors ie me hastay de me sauuer au bois : et comme i'estoye assez près de la rive du bois, à la distance d'vn bon trait d'arc, ie me retournay vers le fort et m'arrestay vn peu de temps sur la coste, et d'autant plus hardiment, parce que personne ne me poursuiuoit. Et comme de cest endroit, tout le fort, mesmes la basse court me fut descouuerte, aussi vi-ie là vne horrible tuerie, qui se faisoit de noz gens, et trois enseignes de noz aduersaires plãtees sur les rampars. Ayant donques perdu tout espérance de voir noz gens ralliez, ie resignay tous mes sens au Seigneur, et me recommandãt à sa misericorde, grace et faueur, ie me lançay dãs le bois, car il me semblait que ie ne pourroye trouuer cruauté plus grãde entre les bestes sauuages, que celle des ennemis : laquelle i'auoye veu se desborder sur les nostres. Or la misere et angoisse en laquelle ie me trouuay lors pressé et enserré, ne voyant plus en terre moyen

de salut, sinõ que le Seigneur de grace speciale et pardessus toute opinion d'homme me deliurast : me faisoit ietter souspirs et sanglots, et d'vne parole rompuë de destresse, crier ainsi au Seigneur. O Dieu de noz peres, et seigneur de misericorde, qui nous as commandé de t'inuoquer, mesmes du profond des enfers et des abysmes de mort, promettant incõtinent ton aide et ton secours, monstre moy pour l'esperance que i'ay en toy, quel chemin ie doy tenir, pour venir à fin de ceste miserable vieillesse, plongee au gouffre de douleur et d'amertume : au moins fay que sentant l'effect de ta mercy, l'asseurãce que i'ay de tes promesses conceuë en mon cœur, ne me soit arrachée, pour l'apprehension de la cruauté de ces bestes sauuages et furieuses d'vn costé, et de tes ennemis et les nostres d'autre : qui nous en veulent plus, pour la memoire de ton nom qui est inuoqué sur nous, q' pour autre chose : Aide-moy, mõ Dieu, assiste-moy, car ie suis tant affligé que

plus n'en puis. Et cependant que ie faisois ce discours, trauersant le bois fort espès et comme tissu de ronces et espines, au dessous des hauts arbres, ou il n'y auoit chemin ne sentier aucun, à peine auoy-ie tracassé le chemin de demie heure, quand ie vins à entendre vn bruit, cõme de pleurs et gemissemens d'hommes qui estoyent à l'entour de moy. Et m'auançãt au nom de Dieu et en la confiance de son secours, ie descouuri l'vn des nostres, nommé le sieur de la Blonderie, et un peu arriere de luy, un autre, nommé maistre Robert, assez cognu de no' tous, d'autãt qu'il auoit charge de faire les prieres en nostre fort. Tost apres aussi nous trouuasmes le laquais du sieur d'Vlly, le neueu de M. Lebeau, maistre Iaques Tousé, et plusieurs autres : et nous assemblez conferions de nos miseres, en cõmun, et deliberiõs de ce que nous auriõs à faire pour sauuer noz vies : l'vn des nostres, assez estimé d'estre fort exercé en la leçon des Escritures sainctes,

proposa quasi en ceste maniere : Frères, nous voyons en quelle extremité nous sõmes, quelque part que nous tourniõs les yeux, nous ne voyons que barbarie. Le ciel, la terre, la mer, le bois, les hommes : bref, rien ne no' fauorise : que savons-nous si nous rendãs à la misericorde de l'Espagnol, il nous fera grace ? Bien encor qu'il nous tue, ce sera pour souffrir vn peu de temps : ils sont hõmes, et ce peut faire que leur fureur appaisee, ils nous receuront à quelque composition ; autrement que pourrions-nous faire ? Ne vaut-il pas mieux tomber en la main des hommes, qu'en la gueulle des bestes sauuages, ou bien se laisser mourir de faim en ceste terre estrange ? Apres qu'il eut ainsi parlé, la plus part de notre compagnie fut de son aduis, et loua son cõseil. Nõobstant que ie remõstrasse la cruauté encor toute sanglãte des aduersaires, et que ce n'estoit point seulement pour vne cause ou debat humain qu'ils auoyent executé d'vne telle fureur leur entreprise ,

mais principalement pour l'aduertissement qu'on leur auroit donné, que nous seriõs de ceux qui se seroyent reformez à la prédication de l'Éuãgile; que nous serions lasches de regarder plustost aux hommes qu'à Dieu qui fait viure les siens au milieu de la mort, et donne ordinairement son assistance, lorsque l'espérance des hommes est en défaut. Aussi alleguoy-ie quelques exemples de l'Escriture à propos de Ioseph, de Daniel, d'Elie et des autres prophetes, mesmes des apostres, cõme de S. Pierre et de S. Paul, qui tous ont esté tirez hors d'affliction, voier par moyẽs extraordinaires et estrãges au sens et à la raison de l'hõme : son bras, disoy-ie, n'est amoindri ne affoibli aucunemẽt, sa main est touiours vne. Ne uous souuiẽt-il poĩt, disoy-je, de la fuite des Israëlites deuant Pharaõ ? Quelle esperãce auoit le peuple d'eschapper des maĩs de ce tyran puissant et cruel? il leur marchoit quasi sur les talons. Deuant eux ils auoyẽt la mer,

aux deux costez les montagnes inaccessibles.

Quoy donc? celuy qui a ouuert la mer pour faire la voye à son peuple, et pour puis apres engloutir ses ennemis, ne pourroit-il nous conduire par les lieux champestres de ce pays estrãge? Quoy que ie tinse tels propos, six de la compagnie suiuirent la premiere proposition; et nous abãdonnerent pour se retirer à la part de noz ennemis, esperant trouuer grâce deuant eux; mais ils cogneurent incontinent, et par experience, quelle folie c'est de se fier plus aux hommes qu'aux promesses du Seigneur. Car estans sortis hors le bois, cõme ils descendoyent au fort, ils furent incontinent saisis des Espagnols, et traittez à la façon des autres. Ils furent donc esgorgez et massacrez, et puis trainez au bord de la riuiere, où les autres tuez au fort estoyent par monceaux. Ie ne veux pas ici me taire d'vn exemple d'extreme cruauté. Iaques Ribaut, capitaine de *la Perle*, tenoit les nauires à l'ancre, à cent pas pres de ceste boucherie, où il re-

ceut beaucoup de ceux qui eschapperẽt de ceste tuerie. Or les Espagnols ayant le cœur gros à cause de leur victoire, et acharnez à partuer le reste des François, braquerent les canons du fort contre les nauires et batteaux; mais à cause du temps pluuieux, et que les canons aussi estoyent mal apprestez, ils ne feirent aucun dommage à noz gens; mais ils firent marcher vne trompette jusqu'à eux pour les sommer de se rendre. Et quād ils veirent que cela ne les intimidoit aucunement, ils enuoyèrẽt un de leurs hommes iusques aux nauires, mettant en auant l'authorité de Don Pedre de Malucudo, coronal de leur compagnie, pour composer auec noz gens, à telle condition qu'ils quittassent les nauires et qu'ils se retirassent auec les batteaux, leurs bagues sauues, aux autres nauires qui estoyent bas à l'embouchure de la riuiere, distant du fort enuiron deux lieuës; à quoy noz gens respondirent qu'il y eust aucune guerre entre eux, que depuis six mois ils avoyent receus com-

mandement du roi pour faire ce voyage, que tant s'en faut qu'il fust entrepris pour faire tort ou exaction à aucun, quand il leur estoit expressémẽt defendu de sa maiesté, et mesmes de son admiral, de ne faire descente en aucune terre d'Espagne, ni mesmes en approcher de peur de les offenser. Nous auõs gardé et obserué inuiolablemẽt le commandement du roy, et ne pouuez dire contre nous que nous ayons esté cause du massacre que vous auez fait de noz hommes cõtre tout vsage de guerre, ce qui nous fait seigner le cœur et de quoy pourrez bien vous ressentir en tẽps et lieu. Quant au nauire que vous demandez, vous auriez plustost noz vies; et oïs vous n' voudrez parforcer, nous employerons le moyen que Dieu et nature nous a donné pour nous defendre. L'Espagnol retourné rapporta que noz gens ne se mouuoyent pour rien, ains qu'ils estoyẽt deliberez de se bien defendre. Lors ceste furieuse troupe reietta sa colere et sanglant despit sur les

morts, et les exposerent en monstre aux François qui restoyent sur les eaux, et taschoyent à naurer le cœur de ceux desquels ils ne pouuoyent, comme ils eussent bien voulu, desmembrer les corps; car, arrachant les yeux des morts, les fichoyent au bout des dagues, et puis auec cris, heurlemens et toute gaudisserie, les iettoyent contre noz François vers l'eau. Quant à nous qui demeurasmes au bois, nous continuasmes à trauerser, tirans à nostre iugement au plus pres de la mer. Et comme il pleut à Dieu de conduire noz pas et dresser noz voyes, bientost nous paruinsmes à la croupe d'vne montagne, et de là cõmençasmes à voir la mer. Mais il y auoit encor grande distance; et qui pis estoit, le chemin que nous auions à tenir se monstroit merueilleusement estrange et difficile; premieremẽt, la montagne de laquelle descẽdre il nous estoit necessaire, estoit de telle hauteur et si roide qu'il n'estoit possible à homme, en descendant, se tenir debout, et iamais n'eus-

sions osé nous mettre à descendre sans l'esperãce que nous auions de nous cõtretenir par les brãches des buissons qui estoyẽt fréquens sur le costau de la montagne, et pour sauuer la vie, n'espargnant point les mains, lesquelles nous avions toutes gastees et sanglantes, mesmes les iambes et quasi tout le corps deschiré. Or, descendus que nous fusmes de la montagne, no' perdismes la veuë de la mer, à cause d'vn petit bois qui estoit cõtre nous planté sur vne petite colline, et pour aller au bois il nous falloit trauerser vne grande pree toute de vase et de fondrière, couuerte de roseaux et autres sortes d'herbes fort estrãges; car le tuyau estoit dur comme bois, et les fueilles nous decoupoyent pieds et iambes iusques au sang, estans tousiours en l'eau iusques au fourc, et qui redoubloit nostre misere et calamité; la pluye tomboit tellemẽt du ciel sur nous que, cõme en vn deluge, nous estions tout ce temps-là entre deux eaux; et plus nous marchions auant,

aussi nous trouuiõs l'eau profonde. Et lors, pensant bien estre au dernier periode de nostre vie, nous embrassasmes l'vn l'autre, et d'affection commune nous commençasmes à souspirer et crier au Seigneur, accusant noz pechez, et recognoissans sur nous la rigueur de ses iugemens. Helas! Seigneur, disiõs-nous, que sommes-nous plus q' poures vermisseaux de terre? noz ames, toutes alterees de douleur, se rendent entre tes bras; ô Pere de misericorde et Dieu de charité! deliure-nous de ce pas de la mort; ou si tu veux qu'en ce desert nous tirions le dernier soupir de la vie, assiste-nous à ce que la mort, de toutes choses la plus terrible, nous venant saisir, ne nous estonne d'auantage, mais que nous demeurions fermes et stables au sens de ta faueur et bien vueillance que nous auons tant et tant esprouvee à cause de ton Christ, pour dõner lieu à l'esprit de Satan, esprit de desespoir et de deffiance; car, soit que nous mourions, nous protestõs maintenãt deuant ta

maiesté, que nous voulons mourir à toy; soit que nous viuions, ce sera pour raconter tes merueilles au milieu de l'assemblee de tes seruiteurs. Nos prières faites, nous marchasmes à grand'peine droit au bois, tãt que nous arrivasmes pres d'vne grosse riuiere q' couroit au milieu de ceste pree; le canal estoit assez estroit, mais fort profond, et l'eau y coulloit de grande vistesse, d'autant que tout le champ pendoit vers la mer. Ce fut vne autre augmentation de noz angoisses, car il n'y auoit homme des nostres qui osast entreprendre à passer la riuiere à nage; mais en ceste cõfusion de noz pensees, quãt à trouuer moyen de passer outre, il me souuint du bois que nous auiõs laissé derriere nous; apres auoir exhorté mes freres à patiẽce et à continuer à bien esperer du Seigneur, ie retournay au bois, et y coupay vne lõgue perche, auec vn fust d'vn fermoir assez grãd qui me demeura en main, de l'heure que le fort fut pris, et retournay aux autres qui m'attendoyent

en grãde perplexité. Or ça, dis-ie, freres, essayõs si Dieu, par le moyen de ce baston, nous voudra donner quelque auantage à parfaire nostre chemin. Lors nous couchasmes la perche dessus l'eau; l'un des nostres, et chacun à son tour, la tenãt par le bout et entrãt en l'eau, portoit la perche quant à soy; et au milieu du canal, cõme nous en perdions la veuë, le poussasmes de force assez pres de l'autre riue, où il print terre à l'aide des cannes et autres herbes qui estoyẽt de l'autre bord; et, à son exemple, passames ainsi vn à la fois; mais ce ne fut pas sans grãd peril et sans boire beaucoup de ceste eau salee, voire et tellement que nous, venans à l'autre bord, nous auions le cœur tout espoussеté, et estions ainsi affadis comme si nous eussions esté à demi noyés. Apres que nous fusmes reuenus et que nous eusmes repris courage, tẽdans touiours à ce bois que nous auions remarqué proche de la mer, la perche mesme no' fut necessaire à passer vn autre bras d'eau, qui

ne nous donna pas moins de fascherie que le premier; mais, grâces à Dieu, nous le passames et entrames le soir mesme dedãs le bois, où demeurames la nuict en grande crainte et tremblement, estans debout contre les arbres. Et combien que nous fussions trauaillez tant et plus, si n'aviõs-nous pas volonté de dormir. Car quel pourroit estre le repos des esprits en telle frayeur. Mesmes no' vismes aussi enuiron le poinct du iour vne beste grande comme vn cerf, à cinquante passes pres de nous, qui auoit la teste fort grosse, les yeux flamboyans et sans siller, les oreilles pendantes, ayant les parties de derrière eminẽtes. Elle nous sembla monstrueuse à cause de ses yeux fort estincellans et grans à merueilles; laquelle toutes fois ne s'approcha de nous pour nous faire aucune nuisance. Le iour venu nous sortismes du bois et reuismes la mer, à laquelle nous aspirions apres Dieu, comme au seul moyẽ de sauuer noz vies; mais nous fusmes de rechef faschez et troublez, car nous apper-

ceusmes vn pays de mareses et lieux fangeux, plein d'eau et couuert de roseaux, cõme celui que nous auions passé le iour precedẽt. Nous marchames donc au trauers de ceste pree, et assez pres de la route que nous auiõs à faire. Nous apperceusmes parmi les roseaux vne troupe de gẽs que nous estimions estre de prime face noz ennemis, qui fussent là venus pour nous coupper chemin; mais quãd nous eusmes veu de pres que ils estoyent desolez comme nous, nuds et effrayez, nous entendismes incontinent qu'ils estoyent de nos gẽs; aussi estoit-ce le capitaine Lauduniere, sa fille de chambre, Iacques Morgues de Dieppe, Frãçois Duval de Roüen, le fils de la couronne de fer de Roüen, Nigaise de la Crotte, Nicolas le menuzier, la trompette du sieur de Lauduniere et autres, qui tous ensemble faisoyẽt le nombre de vingt-six hommes. Sur la deliberation de ce que nous auions à faire, deux de nos gens monterent au couppeau de l'vn des arbres le plus haut, et des-

couvrirent l'un de noz petis nauires, qui estoit celuy du capitaine Maillard, auquel ils donnerent le signal, pour lequel il fut aduerti que nous auions besoin de son secours. Lors il nous fait arriver sa petite barque; mais pour approcher du riuage il nous estoit necessaire de trauerser des roseaux et autres deux riuieres semblables à celles que nous auions passees le iour precedẽt. A quoi nous furẽt grandement vtiles et necessaires la perche que i'avoye couppee l'autre matin, et deux autres desquelles ceux du sieur de Lauduniere auoyent fait prouision, et vinsmes assez pres de la barque, mais le cœur nous faillit et de faim et de travail, et fussions demeurez là, sinon que les matelots nous eussent presté la main, qui se monstrerẽt fort secourables, et nous porterent les vns apres les autres iusques dedãs la barque, et nous rendirent tous au nauire où nous fusmes bien et cherement receus; ils nous donnerent pain et eau, et apres avoir mangé nous commençasmes petit

à petit à reprẽdre force et vigueur qui nous fut argument tres-certain de recognoistre le salut du Seigneur, lequel nous auait sauuez cõtre l'esperance d'vne infinité de dãgers de mort, desquels nous auions esté enuironnez et assiegez de toutes parts, pour luy en rendre graces et louanges à iamais. Nous passasmes ainsi toute la nuict, racontans les merueilles du Seigneur, et nous consolasmes les vns les autres en la souuenance de nostre salut. Et le iour estant venu, Iaques Ribaut, capitaine de *la Perle*, nous aborda pour conferer auecques nous de ce que nous pourriõs faire, et du moyen que nous pourrions tenir pour sauuer le reste de noz hõmes et les vaisseaux. Et alors il fut remõstré le peu de viures que nous auions, noz forces rompues, noz munitions et apparats de defense saisis, l'incertitude de l'estat de nostre coronal, ne sachant s'il estoit eschoüé en quelque costé, au loin arriere de nous, emporté de la tourmente. Nous conclumes donc que nous ne

pourrions mieux faire que d'essayer de retourner en Frãce, et furent d'aduis les plus grans de nostre cõpagnie de separer en deux parties ceux qui estoyẽt eschappez de la iournée du fort, et que l'une demeurast en la *Perle*, et l'autre se retirast sous la charge du capitaine Maillard. Or le ieudi, vingt-cinquieme iour du mois de septẽbre, nous partismes de ceste coste à la faueur d'vn gros vent du nord, estans deliberez de nous retirer en France; et, dès le premier iour, noz deux nauires ont esté tellement escartez, que plus ne nous sommes entre-trouuez sur les eaux.

Nous singlasmes cinq cẽs lieües assez heureusement; et alors, un matin, enuiron soleil leuant, fusmes assaillis d'vn nauire espagnol, lequel nous soutinsmes au possible, et les canonnasmes d'vne telle sorte que nous les rendismes subiets à nostre deuotion, et les batismes tellement qu'õ voyoit le sang regorger par les naugeres; nous les teniõs

ainsi comme rendus et descendus tout bas; mais il n'y auoit aucun moyen de les cramponner, à cause du temps qui estoit fort impétueux; car il y auoit danger en les cramponnãt s'entrefroisser, qui eust esté pour nous enfondrer et faire couler bas, eux aussi se cõtentans de ceste charge nous donnerẽt congé, et les laissames ioyeux, et remercians Dieu, de ce qu'aucun de nous ne fut blessé en ceste escarmouche ne tué, sinon nostre cuisinier. Le reste de nostre nauigation a esté sans aucune rencontre d'ennemis; mais nous auons esté fort tourmẽtez des vents, qui nous ont maintes fois menassez de nous jetter à la coste d'Espagne, qui eust esté le comble de noz malheurs, et la chose que nous auions en plus grãde horreur. Nous auons aussi enduré sur les eaux beaucoup d'autres choses, cõme froit et faim, car, il faut bien entendre que nous autres qui estions eschappez de la terre de la Floride, n'auions pour tout vestement ou accoustrement, tant pour le iour comme pour la

nuict, fors que la simple chemise, ou quelque autre petit haillon, qui estoit bien peu de chose pour nous défendre à l'encontre de l'iniure du tẽps : et qui pis est, le pain que nous mangions, nous le mangions fort escharsemẽt, et estoit tout corrompu et gasté, mesmement aussi l'eau que nous auions estoit toute empuãtie, de laquelle néantmoins nõ' n'auiõs pour tout le long de la iournée que plein une petite tasse.

Ceste mauuaise nourriture a esté cause que nous estans descendus à terre, sommes tõbez en beaucoup de diverses maladies, lesquelles ont emporté plusieurs des hommes qui estoyent en nostre compagnie, et fusmes pour la fin de ceste nauigation périlleuse et lamentable, rendus à la coste de la Rochelle, où nous auons esté receus et traittez fort humainement et gracieusemẽt des habitans du pays et de ceux de la ville, nous donnãt de leurs biens autant que nostre nécessité le requéroit : et assistez que auons esté de leur

grâce, nous auons eu assez de quoy chacun retourner en son pays.

LIVRE SECOND.

Novs auõs dit de Iean Ribaud qu'il s'embarqua avec l'eslite de nos soldats pour aller trouuer les Espagnols, et les ayant cerchez par l'espace de cinq iours ne les trouua pas, mais il rencontra l'admirale de son équippage, nommee la Trinité, et résolu de cõtinuer à défendre la coste contre la descente des Espagnols, ignorant ce qui nous estoit aduenu au fort, entra dedans : pour, selon la discipline ordinaire en mer, mieux commander à tous ses hommes : le tẽps leur estoit fort fascheux, d'autant que le vent estoit merueilleusement impétueux, et plouvoit incessamment. Le cinquième iour la tempeste se redoubla, et les pressa de telle sorte, qu'onques ne se peurent garder d'estre eschoũez à la coste, au-dessus de la riuière de May, enuiron cinquante lieũes : les vaisseaux furent tous rompus, et leurs mu-

nitions perdues : les hõmes toutes fois vindrent tous à terre, reserué le capitaine La Grange, qui se ietta sus vn mast, et fut englouti des eaux : hõme entre les autres lequel est à regretter, tãt pour le bon conseil et adresse qui estoit en luy, que aussi pour les fruicts de son amiable accointance, tant il estoit cõmode à dresser les hõmes pour les rendre vertueux et semblables à luy. Noz gens alors estans sauuez à terre de la furie des ondes, se trouuèrent incontinẽt en vne autre fascherie : car à la faim qui les tenoit ils n'auoyent aucun remède, sinon qu'ils le prinssent tel que la terre leur présentoit, c'est à sauoir, herbes, racines ou autres telles choses, desquelles ils pensassent appaiser leur abbayant estomach. Il n'y auoit aussi de quoy satisfaire à leur soif : sinon des vieilles cisternes, ou l'eau estoit fort trouble, mesmement l'escume qu'elle iettoit, pouuoit tant seulement au regarder faire des plus sains les plus malades : neãtmoins la rage de leur

grande famine les emportoit à tout aualer, combien qu'il leur semblast fort estrãge, et furent en telle misère l'espace de huict iours entiers. Le neufième iour ils trouuerẽt d'auenture vne barque assez petite, et furent de cela aucunement recréez, espérãs que par ce moyen ils pourroyent faire entẽdre leur naufrage à ceux du fort. Or entre eux et le fort, il y auoit distance de douze lieũes par terre, et cinquante par mer, et eust fallu qu'ils eussent trauersé la riuière des Dauphins qui est fort profonde et large, enuiron d'vn grand quart de lieuẽ, parquoy sans vaisseau ce leur estoit vne chose impossible de passer outre. Quãd donc ils eurent recouuré la barque, ils la calfadèrent de leurs chemises en lieu d'estouppes. Adonc le capitaine Iean Ribaut, de sa grace et modestie accoustumée, en appela plusieurs de son conseil, et leur fist enuiron telle remonstrance : Compagnons et amis, il n'y a moyens de cõtinuer la vie en telles misères et calamitez : la mort nous seroit plus à

souhaitter, que de viure estans chargez de telles afflictions, sinon que nostre bon Dieu nous a dõné la foy de sa prouidence, pour attendre le secours tel qu'il luy plaira nous donner, et cependant c'est à nous d'employer tout nostre entendement, si nous pourrõs trouuer l'issue de ces angoisses. Je suis d'aduis, qu'il y en ait quelques vns d'entre nous, lesquels par céste petite barque tendẽt par deuers le fort, à fin d'auertir noz gens qu'ils nous viennent donner secours en ceste extrême nécessité. Et sur le chãp iettant grosses larmes commença à inuoquer le nom de Dieu, se prosternant à terre, et tous ceux aussi de sa cõpagnie. Les prières estant faites, ils commencèrent à regarder qui seroit le plus idoine à faire le voyage; et nõmèrent Thomas le Vasseur de Dieppe, à qui Iean Ribaut dõna charge, qu'au plustost il fist entẽdre à noz gens en quel désastre ils estoyẽt tombez, et allèrent auecques luy, Vincent Simon, Michel Gouor et autres iusqu'au nombre de seize.

Noz gens, comme i'ay dit ci devãt, estoyent du costé de la riuière au dela du fort, et le iour mesme veirent de l'autre costé vers le fort vne trouppe d'hõmes en armes, l'enseigne desployée. Après qu'ils eurent cognu par cõiectures, autant qu'ils en peurẽt prendre, en telle distance de lieu, que c'estoyent Espagnols. Noz François en telle abysme d'angoisse, pour extrême recours envoyèrẽt à nage quelques vns de la compagnie, pour leur faire offre de se rendre leurs vies sauves. Les déléguez furent reçus de prime face assez humainement. Le capitaine de ceste compagnie Espagnole, lequel se faisoit nõmer Vallemande, protesta en foy de gentilhomme, cheualier et chrestien, de sa bienvueillance enuers les François, mesmement aussi que c'estoit la façõ qui auoit esté de tout temps pratiquée en la guerre que l'Espagnol victorieux se cõtentast, à l'endroit du François principalement, sans passer plus outre : exhortant en truchemẽt, ãfin q' tous fussent persuadez de ceste

belle promesse, que iamais il ne voudroit faire faire en cest endroit, dequoy les nations se puissent en après ressentir, et prestement fist accoustrer vne barque, en laquelle il cõmãda qu'il y eust cinq hõmes Espagnols qui entrassent dedans, et qu'ils passassent outre à nos gens, ce qu'ils firent. Or estans passez, et la harangue faite de la part du capitaine Vallemande, le capitaine Iean Ribaut entra des premiers en la barque avec les autres, iusques au nombre de trente, qui fut reçeu de Vallemande assez humainemẽt, mais les autres lesquels estoyent de sa compagnie furent menez assez loin arrière de luy et liez tous, deux à deux, les mains derrière le dos.

Alors le reste des nostres passoit, trente à la fois, cependant que Vallemande faisoit entretenir de paroles feintes et simulées ce bon capitaine Iean Ribaud, lequel s'attendoit simplement à la foy de ce Vallemande, à laquelle il s'estoit rendu. Or les nostres estans tous passez furẽt ainsi liez ensemble deux à deux,

et comme ils estoyent tous ensemble, François et Espagnols, cheminoyẽt vers le fort : le capitaine Iean Ribaud et autres nommeimant le sieur d'Ottigny, quand ils veirent ainsi les nostres estans couplez ensemble, commencèrent à changer de couleur, et de rechef se recommandèrent à la foy dudit sieur de Vallemande qui les asseuroit : leur disant, que ces liens estoyent seulemẽt pour les mener iusques au fort en asseurance, et que là il leur tiendroit ce qu'il auoit promis : et cõme ils estoyent assez près du fort, il commẽça à s'enquérir de ceux qui estoyent matelots, charpentiers de navire, canoniers et autres, lesquels seroyent vtiles aux offices de la marine, lesquels estans choisis se trouuèrent le nombre de trente hõmes, et bientost après voici vne compagnie du fort, laquelle compagnie venoit à l'encontre de noz gens, lesquels on faisoit marcher arrière du sieur de Vallemãde et de sa compagnie, ainsi comme on feroit vn trouppeau de bestes lequel on chasseroit à la

boucherie, lors à son de phiffres, tabourins et trompes, la hardiesse de ces furieux Espagnols se besbẽdessur ces poures François, lesquels estoyent liez et garottez : la c'estoit à qui donneroit le plus beau cousp de picque, de hallebarde et d'espée, de sorte que en demye heure ils gagnèrẽt le champ et emportèrent ceste glorieuse victoire, tuans ceux-la vaillamment qui s'estoyent rẽdus, et lesquels ils avoyẽt receu à leur foy et sauuegarde.

Or durant ceste cruauté le capitaine Iean Ribaud fait quelques remontrances à Vallemande, pour sauuer sa vie : mesmes le sieur d'Ottigny se iettant à ses pieds, l'appelloit de sa promesse : mais tout cela ne leur servit de rien : car leur tournant le dos marcha quelques pas arrière d'eux, et l'vn de ses bourreaux frappa par derrière d'vn coup de dague le capitaine Iean Ribaud, tellement qu'il le fist tomber par terre, et puis bien tost après redoubla deux ou trois coups, tant qu'il luy eust osté la vie.

Voilà quel a esté le traitemẽt que les nostres (lesquels s'estoyent rendus sous ombre de bonne foy) ont reçu de l'Espagnol. Et pour combler leur cruauté et barbarie : ils ont rasé la barbe du lieutenant du roy, pour faire monstre de leur expédition, et l'ont bien tost après enuoyée à Ciuile, ainsi cõme aucuns de noz matelots, réseruez et employez pour ce mesme voyage, nous ont ces iours passez fidèlement raconté, nommément Christophe le Breton du Haure de Grâce, lequel s'est secrettement retiré de Ciuile à la ville de Bourdeaux, et s'est fait porter par les nauires de Bourdeaux à Dieppe, et pour le trophée de leur renommée et victoire, démembrèrent le corps de ce bon et fidèle seruiteur du roy, et firent de sa teste quatre quartiers lesquels ils fichèrent en quatre picques, et puis les planterẽt aux quatre coings du fort.

FIN DE LA FLORIDE,
acheuee d'imprimer le 25 d'aoust 1566.

LA

REPRINSE DE LA FLORIDE

PAR

LE CAPPITAINE GOURGUE.

Entre plusieurs singularitez incongneues aux siecles passez que Dieu a reservées pour les hommes de ce temps, la plus admirable à mon advis est une quatreiesme partie de la terre descouverte depuis quatre-vingts ans aussi grande ou plus que les trois ja congneus et descrites par les anciens, et une infinité de belles isles qui sont autour de ceste nouvelle terre, dont nous sont advenuz infinies commoditez : et entre autres ceste-cy, que les hommes studieux n'estimeront la moindre.

Que la géografie auparavant manque de moitié, par ce moien h'a maintenant receu son acomplissement et perfection : et l'histoire naturele des animaux, des plantes, de la pierrerie, et des métaulx en a esté de beaucoup augmentée. Plusieurs belles choses que les anciens avoient plustost conclues par ratiotination, que congneues par expérience, en ont esté confermées, comme qu'il y a des antipodes; et ce qu'à peine eust-on osé esperer qu'on peult y aller et venir, négotier, traffiquer et contracter avec eulx. Beaucoup d'erreurs invétérées en ont aussi esté convaincues, comme que la terre entre les deux tropiques fust inhabitable, stérile et bruslée : où elle s'est trouvée très peuplée et plus fertile et temperée qu'elle n'est ès régions mesmes que jusques icy ont eu la réputation et le nom de tempérées.

C'este descouverte aiant esté faicte par Christofle Colomb genevois en l'an mil quatre cens quatre-vingts et douze, les princes qui pour

lors en furent les premiers advertiz et qui en estoient les plus près, envoierent tout aussi tost chacun en son endroict pour s'emparer de ce pays le plus qu'ils pourroient, et jouir seulz ou les premiers des grandes richesses dont on leur avoit faict rapport, lesquelles ont depuis surmonté leur expectation et celle de tous les hommes. Mais ce pays estant si grand comme nous avons dit tout ce qu'ils ont peu faire c'a esté d'en avoir une grande partie, et descouvrir les meilleurs endroictz pour s'y arrester, et y peupler. Et après en avoir occupé aultant qu'ils ont peu, il est resté du pais encores plus que tous les princes de l'Europe n'en pourroient tenir. En ce pais vuide et non occupé par eulx estoit la Floride. Au commencement du regne du roi Charles IX à présent régnant que les François y allèrent et en prinrent possession pour le Roy y érigeant deux collonnes de pierre avec la devise de sa majesté. Et y aians basti ung fort sur la rivière de May près de la mer, et

s'y estans accomodez de maisons pour le nombre qu'ils estoient, y commanderent au gré mesmes des Indiens jusques en l'an mil cinq cens soixante-quatre, que les Espaignols jaloux de ce que les François voulloient part en ce nouveau monde, se deliberèrent d'executer sur eulx en trahison ce qu'ils n'espéroient pouvoir faire en gens de bien. Et sous coulleur de la paix et alliance qui estoit entre les rois tres chrestien et catholique, estans descenduz à la coste de la Floride avec grand nombre de navires au mois de septembre dudit an 1564, demandent à parler au cappitaine Jehan Ribault, lieutenant du roy, et nouvellement arrivé en ce pais de la Floride avec puissance et commission de sa majesté, lequel estant venu à eulx à la bonne foy est massacré par eulx traitreusement et cruellement avec toute sa compaignie, puis ces traistres et meurtriers vont vistement trouver les autres François qui estoient au tour du fort en peu de nombre, ne se doubtans

d'aucune trahison, et les tuent, entrent dans le fort et s'en emparent, et quand ils ne trouvent plus d'hommes se jectent sur les pauvres femmes, et après avoir par force et violence abusé de la pluspart, les assoment toutes et couppent la gorge aux petits enfans indifféramment. Or, il faut noter que quant ils se veirent au dessus des François, ils en prinrent en vie le plus qu'ils peurent, et les aiant gardez trois jours sans leur rien donner à manger et les aiant faict endurer tous les tourmens et toutes les mocqueries dont ils se peurent adviser, ils les pendirent à des arbres qui estoient aupres du fort. Mesmes ils escorchèrent le lieutenant du roy, et en envoierent la peau au roy d'Espaigne, arrachèrent les yeulx qu'ils avoient meurtris, et les aiant fichez à la poincte de leurs dagues faisoient entre eulx à qui plus loing les jetteroit.

Les nouvelles de ce cruel massacre estans apportees en France, les François furent

merveilleusement oultrez d'une si lasche trahison et d'une si détestable cruaulté : et principalement quant ils entendirent que les traistres et meurtriers en lieu d'estre blasmez et punis en Espaigne, y estoient louez et honnorez des plus grands estats et honneurs. Tous les François s'attendoient qu'une telle injure faicte au roy et à toutc la nation françoise seroit bien-tost vengée par authorité publique : mais ceste attente les aiant frustrez l'espace de trois ans, ils souhaictoient qu'il se trouvast quelque particulier qui entreprist un acte si nécessaire pour l'honneur et réputation de la France. Il n'y avoit celuy qui n'eust bien voulu avoir la louange d'avoir parachevé une telle entreprise ; mais il y avoit tant de difficultez et si grandes que l'amertume d'icelles degoustoit un chacun de la doulceur de ceste louange ; la chose ne se pouvoit faire sans une grande despence, tant pour la construction et équipage des navires, que pour les armes, vivres et paiement des

hommes de guerre et mariniers qu'il y falloit; peu de gens peuvent, moins encores veullent faire de si grands fraiz; davantage l'événement pour infinies considerations en estoit fort incertain, hazardeux et périlleux, et qui pis est, on ne voioit poinct que ceste entreprise estant mesmes conduicte et executée sagement et heureusement peust estre exempte de quelque calomnie. Ainsi il estoit fort difficile de trouver qui voulust racheter ceste calomnie avec la perte de ses biens, et avec une infinité d'aultres incommoditez et périls. Touttefois le cappitaine Gourgue gentilhomme gascon, incité du zèle qu'il a tousjours eu au service de son roy, où il s'est continuelement employé dès son jeune aage tant en France qu'en Ecosse,. Piémont et Italie, selon que les affaires se sont présentez soit par mer ou par terre, fermant les yeulx à toutes ces difficultez qu'il prévoioit bien, entreprit d'executer ceste si juste vengeance, ou de mourir à la poursuicte.

Le cappitaine Gourgue doncq au commencement de l'année mil cinq cens soixante sept voiant que son service n'estoit requis de par deça le royaulme estant paisible dedans et dehors, et n'y aiant encores aucune apparence des guerres civiles qui se renouvellerent neuf mois après, resolut d'aller à la Floride, tenter s'il pourroit venger l'injure faicte au roy et à toute la France. Et encores qu'il commençast à faire ses préparatifz dès le commencement de l'année, toutesfois il ne fut prest à partir jusques au mois d'aoust. C'estoit une execution qui ne consistoit pas seulement en vertu et experience, mais (comme nous avons dit) elle requeroit aussi une grande despence, à laquelle le revenu d'un simple gentilhomme ne pouvoit suffire, et de luy moins que de tout autre, qui toute sa vie s'est estudié plus à acquérir honneur et réputation qu'à amasser des biens de fortune. Par quoy se trouvant court de ce costé-là il vent son bien et empruncte de ses amis tant pour

faire bastir, armer et équipper deux petites navires en forme de roberge et une patache en façon de frégatte de Levant, qui à faulte de vent peussent voguer à rame, et feussent propres pour entrer en la bouche des grandes rivières, qu'aussi pour achapter la provision d'une année de vivres et autres choses nécessaires pour les hommes de guerre et mariniers qu'il entendoit mener. Et aiant faict toutes ces choses et bien pourveu à tout, il s'embarqua à Bourdeaux le second jour d'aoust, avec permission de monsieur de Montluc lieutenant pour le roy en Guyenne (touteffois son congé ne faisoit mention d'aller à la Floride, mais d'aller à la coste du Benin en Afrique faire la guerre aux negres), et descend le long de la rivière à Royan à vingt lieues de Bourdeaux, où il fait sa monstre, tant de soldats que de mariniers. Il y avoit cent harquebouziers aians tous harquebouze de calibre et morrion en teste, dont plusieurs estoient gentishommes, et quatre vingtz ma-

riniers qui au besoing sçavoient bien faire l'office de soldats, aussi avoit-il des armes propres pour eulx comme arbalestre, picques et toutes sortes de long bois. Après la monstre faicte, le cappitaine Gourgue donne le rendez-vous accoustumé en telles expeditions. Mais ainsi qu'il estoit prest à partir, se leve ung vent contraire qui le contrainct de sejourner huict jours à Rojan, ce vent estant ung peu remis il se meit sur mer pour faire voille; mais bien-tost après il fut repoussé vers la Rochelle, et ne pouvant mesmes estre à la radde de la Rochelle pour la violance du temps, il fut contrainct de se retirer à la bouche de la Charente et sejourner la huict jours à quoy il avoit grand regret pour les vivres qui se consomment, et pour la craincte qu'il avoit que ses gens ne prinsent ce retardement pour ung mauvais presaige, et n'en perdissent l'allégresse qu'il y avoit trouvée du commencement.

Le vingt-deuxiesme jour d'aoust, le vent

estant cessé, et le ciel donnant apparence d'un plus doulx temps pour l'advenir, il se remect sur mer et faict voille, le temps ne luy est guères propice, et avec grande difficulté il parvient au cap de Finibus-Terræ, où de rechef il fut assailly du vent ouest, qui souffla par l'espace de huict jours pendant lesquels il fut en grand danger de naufraige, et en toutes les peines du monde pour ses gens qui le prierent instamment de s'en retourner. La navire où estoit son lieutenant s'esgara et ne peust-on sçavoir de quinze jours si elle estoit sauve ou périe. A la parfin elle se rendit au lieu du rendez-vous, qui estoit en la rivière de Lor en Barbarie, où le cappitaine Gourgue l'attendoit : lequel faict icy reposer et rafraischir ses gens si travaillez et recreuz qu'ils n'en pouvoient plus, il les console et conforte par tous les moiens dont il se pouvoit adviser; et quant il les a bien remis et r'asseurez, il faict lever les ancres, et costoiant une partie de l'Afri-

que recongnoit le pais en passant, pour y pouvoir mieux faire service à sa majesté, si la commodité se presentoit quelquefois. Et comme il séjournoit au cap Blanc pour faire peu à peu accoustumer l'air à ses gens, et par ce moien les entretenir en santé, trois roys de nègres les viennent assaillir suscitez par les Portugois qui ont ung chasteau à dix lieuës de là, n'osans y venir eulx-mesmes. Ces nègres sont si bien receuz par deux fois qu'ils n'y veullent retourner pour la troisième, et abandonnent le port au cappitaine Gourgue : lequel touteffois bien-tost après partit de là et costoiant encore l'Affrique vint surgir au cap Vert; de là prenant la routte des Indes il singla en hautte mer; et aiant traversé la mer de Nort, la première terre où il aborda fut une isle appellée la Dominicque habitée de sauvaiges seulement, où il demeura huict jours pour les bonnes eaues qui s'y trouvoient. Après lequel temps poursuivant ses erres il vint à une autre isle qu'on

appelle Sainct-Germain de Portericque, que les Espaignols tiennent où ils trouvèrent d'une sorte de figues fort grosses et longues qui naissent ès buissons, elles sont vertes et espineuses par dehors et rouges au dedans comme escarlatte. Ils en mangèrent sous l'asseurance d'un qui avoit esté à la Floride du temps que les François y commandoient que le cappitaine Gourgue menoit avec soy pour luy servir de trompette et de truchement, elles sont ung peu aigrettes, au reste de fort bon goust, et desaltèrent fort. Mais quant on en a mangé une demie douzaine elles font uriner à force et rendent l'eaue rouge comme leur dedans est rouge. Nos gens pensoient faire du sang et estre morts, et crioient contre le trompette qui se rioit d'eulx, et comme on se vouloit ruer sur luy, il les asseura qu'il n'y avoit aucun danger, et que c'estoit le naturel de ce fruict de colorer ainsi l'urine sans faire aucun mal n'y apporter aucun dommage. Partans de là, ils vinrent à la Monne, isle

non habitée que de sauvaiges, fort fertile et plantureuse, où entre autres fruicts on trouva des plus beaulx et meilleurs oranges, citrons et melons qu'on eust jamais mangé, et d'une sorte de figues longues de demy-pied en forme de cocombres aians la peau verte et le dedans jaulne fort bonnes à manger qu'on appelle platanes à la mode du pais. On y use aussi d'une espèce de racine semblable à des naveaux, laquelle cuitte à l'eaue ou sur la bréze h'a le goust de chastaignes cuittes, les gens du pais l'appellent patattes. Les habitans y sont bonnes gens et fort simples, leur roy vint veoir les navires du cappitaine Gourgue et y passa deux nuicts : puis le mena en terre veoir ses jardins, et sa maison faicte en forme de caverne et sa fontaine qu'il appelloit paradis, dans ung creux de rocher fort profond, où l'on descendoit par degrez, et disoit que l'eaue de ceste fontaine guérissoit des fiebvres. Au partir de ceste ysle, le roy donna une grande quantité de fruictz au

cappitaine Gourgue, en recompence de quelque toile pour faire des chemises que le cappitaine Gourgue luy avoit donnée, dont ils n'ont l'usaige par delà.

Au partir de là, il alla costoier la terre ferme vers le cap de la Belle, pour tousjours descouvrir pais, dont le vent contraire les repoulsa, et les jetta à l'isle Espaignolle autrement appelée S[t].-Dominique, qui est pour le jourd'huy habitée des Espaignols seulement, après qu'ils ont faict mourir tous les Indiens naturels qu'ils y avoient trouvez, qui estoient plus d'un million; car, ou ils les ont tuez avec le cousteau, ou, pour le continuel travail qu'ils leur faisoient prandre, ès mines d'or et d'argent sans leur donner aucun relasche, et pour infiniz autres mauvais traictemens, ils les ont contraincts de se deffaire eulx-mesmes de leurs mains propres, ou de s'empoisonner, ou de se laisser mourir de faim, sans vouloir rien menger; et mesmes les pauvres femmes indiennes ont esté redui-

tes jusques à poulcer leur fruict hors de leur ventre avant le temps, pour r'acheter par ce moien leurs enfans de la servitude des Espaignols-mesmes; et ne les laisser venir en une vie pire que la mort.

Chose incroiable si les Espaignols-mesmes n'avoient escrit tout cecy de point en point en leurs histoires. Voilà comment ils ont converti les Indiens à la foy chrestienne dont ils se vantent : et touteffois ces pauvres Indiens estoient si dociles avant qu'avoir expérimenté la cruaulté des Espaignols, lorsque Christophle Colomb y alla la première fois, que seullement à veoir faire les chrestiens, ils se mettoient à genoulx d'eulx-mêmes, adoroient la croix, se frappoient la poictrine et faisoient tous actes de dévotion qu'ils voioient faire aux chrestiens, ausquels oultre tout cela ils servoient avec une promptitude incroyable, de quoy aussy rendent tesmoignage les Espaignols-mesmes en leurs histoires. En ceste isle donc ainsi tenue par les Espaignols, il n'estoit

pas permis au cappitaine Gourgue prandre seulement de l'eau s'il ne l'avoit par force, lequel se trouva là en très grand dangier estant la mer agittée de tourmente horriblement et la terre luy estant encores plus ennemie, car les Espaignols enragent tout aussitost qu'ils veōient un François aux Indes, et encores que cent Espaignes ne pourroient fournir assez d'hommes pour tenir la centiesme partie d'une terre si large et espacieuse; néantmoings il est advis aux Espaignols que ce nouveau monde ne fut jamais créé que pour eulx, et qu'il n'appartient à homme vivant d'y marcher ou d'y respirer sinon à eulx seuls : toutteffois le cappitaine Gourgue contrainct, s'arresta là attendant que la mer fust appaisée, s'asseurant qu'il se deffendroit plus aisément des Espaignols que des vents et de la tempeste. Autour de ceste isle et d'autres prochaines ils trouvoient des tortues si grandes que la chair d'une suffisoit à plus de soixante personnes pour ung repas, et la coquille pour-

roit servir de targe au plus grand homme qui soit, qui au reste est si dure qu'à bien grand peine une pistolle la pourroit percer. Ces tortues demeurent le jour en la mer, et la nuict paissent en terre, et font leurs œufz en une fosse dedans le sablon mille ou douze cents chacune : aussi bons à manger qu'œufz de poulle, il en fut prise une entre autres, qui aiant quatre soldats sur soy ne laissoit pourtant à chemyner.

La mer estant devenüe calme, le cappitaine Gourgue part de là, et va surgir au cap de Sainct-Nicolas, où il feit calfeutrer sa navire que la tempeste avoit ouverte, dont luy advint la perte de tout le pain qui estoit dedans pour ce qu'il s'estoit mouillé, et peu s'en fallut que tout le reste qui estoit en ceste navire ne fust perdu, et la navire-mesme. Mais elle arriva tout à temps au cap de Saint-Nicolas, où elle fut si bien réparée que oncques depuis n'en advint faulte. Ceste perte de pain fut au cappitaine Gourgue et à sa compagnie ung dom-

mage inestimable, car il fallut retrancher les vivres de moitié, et celuy qui auparavant mangeoit deux biscuits le jour n'en prenoit qu'ung. Et les isles par où il falloit passer après estoient tenues par les Espaignols, comme l'isle de Coube qu'ils trouvèrent la première estans partiz du cap de Sainct-Nicolas, en laquelle les Espaignolz ne voulurent jamais bailler des vivres pour des toiles de Rouen, ny pour autres choses qu'à ceste fin le cappitaine Gourgue avoit portées au cas que sa provision luy deffaillist. Ils ne vouloient pas seulement permettre qu'on print de l'eau; mais on en prenoit malgré eulx. Environ ceste isle se leva ung vent le plus violent et impétuieux qu'ils eussent poinct encores eu; mais il ne dura que six heures. Que s'il eust esté de plus longue durée, c'estoit faict d'eulx; car il les gectoit à la coste; où leurs navires s'alloient perdre, et eulx quant et quant.

Le cap de Sainct-Anthoine est au bout de

l'isle de Coube où ils vindrent surgir bien-tost après que la tempeste fut passée, loing de la Floride environ deux cents lieuës de mer. Icy le cappitaine Gourgue aiant assemblé tous ses gens, leur déclare ce qu'il leur avoit teu jusques-là, comment il avoit entrepris ce voiage pour aller à la Floride vanger sur les Espaignols l'injure qu'ils avoient faicte au roy et à toute la France, s'excuse de ce qu'il ne leur a communiqué son entreprise plustost : leur ouvre les moiens par lesquels il espéroit venir au bout de son desseing; les enhorte et prie de les suivre d'aussi bon cueur comme il h'a espéré d'eulx lors qu'il les a choisiz d'entre plusieurs, comme les plus propres à une telle execution. Il leur met au devant la trahison et la cruaulté de ceulx qui avoient massacré les François, et la honte que c'estoit d'avoir si longtemps laissé impuny ung acte si meschant et malheureux. Il leur propose l'honneur et l'aise qui leur reviendra d'un si bel acte; bref il les anime si bien qu'encores

que du commencement ils trouvassent la chose presque impossible pour le peu de gens qu'ils estoient, et pour estre ceste coste des plus dangereuses qui soient en toutes les Indes ; neantmoings ils promisrent ne l'abandonner poinct, et de mourir avec luy, mesme les gens de guerre devindrent si ardens qu'à peine pouvoient-ils attendre la pleine lune pour passer le canal de Bahame qui est fort dangereux : et les pillotes et mariniers qui estoient froids du commencement furent bien tost eschauffez par ceste ardeur des soldats. La lune donc estant pleine, ils entrent au canal de Bahame, et bien-tost après ils descouvrent la Floride.

Quand les Espaignols qui estoient au fort veoient les navires du cappitaine Gourgue, ils les saluent de deux coups de canon pensant que ce feussent des Espaignols. Le cappitaine Gourgue, pour les entretenir en ceste erreur leur respond de mesmes, et faisant semblant d'aller ailleurs passa oultre jusques à ce que la nuict fust venue, et qu'il eust perdu

la Floride de veüe. Quant la nuict est venue il tourne voille, et vient descendre à quinze lieuẽs du fort où les Espaignols ne pouvoient rien descouvrir, devant une rivière que les sauvaiges appellent *Tacatacourou*, qui est aussi le nom du roy de ce pais, les François luy avoient donné le nom de Seine pour ce qu'elle ressemble à nostre Seine.

Aussy-tost que le jour est venu, le cappitaine Gourgue estant à la radde, veoit que la rive de la mer est toute bordée de sauvaiges armez de leurs arcs et flesches pour l'empescher de prandre terre pensant qu'il fust Espaignol. Le cappitaine Gourgue qui avoit bien préveu ceci en son esprit, avoit aussi advisé de faire en sorte qu'il ne fust point empesché ains aidé par eulx, et pourtant il faict tous signes d'amitié, et envoie vers eulx son trompette qui leur estoit bien congneu, et scavoit bien parler leur langage pour avoir conversé avec eulx lorsque les François y estoient et qu'ils y bastirent le fort. Tout aussi-tost

qu'ils eurent recongneu le trompette, ils commencèrent à danser qui est ung signe ordinaire de joye entre eulx, et luy demandèrent pourquoy il avoit tant tardé à retourner vers eulx. Il respond qu'il n'avoit tenu à luy qu'il ne fust retourné plus-tost; mais je n'eusse peu venir en seureté (dist-il) jusques à présent que voicy des François qui sont venuz ici pour renouveller leur amitié avecques vous, et vous apportent des choses de la France qui vous sont les plus nécessaires, et que vous aymez le mieulx. Ils commencèrent à danser plus que devant: et leur plus grand roi nommé Satiroua envoia avec le trompette ung de ses gens vers le cappitaine Gourgue, pour luy offrir ung chevreuil, et s'enquester plus avant de l'occasion de sa venue. Le cappitaine Gourgue respond à celuy qui luy avoit esté envoié, qu'il remerciast le roy Satiroua et l'asseurast que ce que le trompette luy avoit dit estoit vray, qu'il n'estoit là venu que pour s'associer avec luy et avec les autres roys, et leur

donner des belles choses qui se faisoient en France dont ils avoient faulte par delà. Il ne vouloit rien dire de son entreprise plus avant, jusques à ce qu'il eust veu qu'il n'y eust aucun Espaignol parmy eulx, et sondé le cueur des sauvaiges, et advisé comme le tout alloit. Les sauvaiges après avoir ouy ceste responce se prennent à danser plus que par avant. Et quelque temps après renvoièrent au cappitaine Gourgue, pour luy dire qu'ils s'en alloient advertir tous les rois, parens et alliez du roy Satiroua, qu'ils eussent à eulx trouver le lendemain en ce lieu pour s'associer avecques les François; à quoy ils ne feroient faulte, et ainsi s'en allèrent pour ce jour là. Or pendant toutes ces allées et venues, le cappitaine Gourgue avoit envoié son pilote pour sonder l'entrée de la rivière: et avoit entendu de luy, qu'elle estoit aisée; par quoy il entre en la rivière pour y estre plus à couvert, et pour pouvoir plus facilement traicter avec les sauvaiges.

Le lendemain vindrent au mesme lieu le

grand roy Satiroua, les roys Tacatacourou, Halimacani, Atoré, Harpaha, Helmacapé, Helicopile, Monloua et autres; tous parens et alliez du roy Satiroua. Quand ils furent venuz ils envoierent prier le cappitaine Gourgue de descendre, ce qu'il feit accompaigné de ses soldats portans leurs harquebouzes. Quand les roys veirent venir les François armez ils eulrent quelque frayeur, et feirent dire au cappitaine Gourgue pour quoy venoit-il à eulx armé, attendu qu'ils vouloient s'associer avec luy? Il leur respondit qu'il les voioit avec leurs armes, et qu'il portoit les siennes. Tout aussi-tost ils commandèrent à leurs subjects de poser leurs arcs et flèches, et les feirent enlever à gros faisseaulx et les porter chez eux: et le cappitaine Gourgue faict poser les harquebouzes à ses gens et retenir les espées, et ainsi s'en va trouver le roy Satiroua, qui luy vient au devant, et le faict seoir à son costé droict en ung siège de bois de lantisque couvert de mousse qu'il luy feit faire

semblable au sien. Quand eux deux furent assis, deux des plus anciens d'entr'eulx vindrent arracher les ronces et toute l'herbe qui estoit devant eulx, et après avoir bien nettoyé la place tous s'assirent à terre en rond. Et comme le cappitaine Gourgue vouloit parler, le roy Satiroua, (qui n'est point façonné à la civilité de par deça) le devança, luy disant que depuis que les Espaignols avoient prins le fort basti par les François, la Floride n'avoit jamais eu ung bon jour, et que les Espaignolz leur avoient faict la guerre continuelement, les avoient chassez de leurs maisons, avoient couppé leurs mils, avoient violé leurs femmes, ravy leurs filles, tué leurs petits enfans, et encores que luy et les autres rois eussent souffert tous ces maulx, à cause de l'amitié qu'ils avoient contractée avec les François, par qui la terre avoit esté habitée premièrement; toutteffois ils n'avoient jamais cessé d'aymer les François, pour le bon traictement qu'ils en avoient reçeu lors qu'ilz y commandoient.

Que après le massacre que les Espaignols avoient faict des François, il avoit trouvé ung enfant qui s'en estoit fuy dans les bois, lequel il avoit tousjours depuis nourry comme son enfant propre; que les Espaignols avoient faict tout ce qui estoit possible pour l'avoir affin de le tuer, mais il l'avoit tousjours gardé pour le rendre quelque jour aux François, quand ils viendroient à la Floride, et puis que vous estes icy, (dist-il au cappitaine Gourgue) tenez, je vous le rends. Le cappitaine Gourgue très aise de ce qu'il trouvoit les Indiens si bien disposez pour l'exécution de son desseing, et mesmes de ce que le roy Satiroua estoit de luy mesmes entré le premier au propos des Espaignols, le remercia bien affectueusement de la bonne amitié qu'il portoit aux François, et particulierement de ce qu'il avoit conservé ce jeune homme, les prie tous de persévérer tousjours en ceste bonne affection; leur proposant la grandeur et la bonté du roy de France. Quand aux Espaignolz que le temps

s'approchoit qu'ilz seroient punis des maulx qu'ils avoient commis tant contre les Indiens que contre les François, et si les rois et leurs sujects avoient esté maltraictez en haine des François que aussi seroient-ils vengez par les François-mesmes. Comment? dist Satiroua, tressaillant d'aise, vouldriez-vous bien faire la guerre aux Espaignols? Et que vous en semble-t-il? (dist le cappitaine Gourgue dissimulant son affection et son entreprise pour les mettre en jeu quant et soy). Il est temps meshuy de venger l'injure qu'ils ont faicte à nostre nation : mais pour ceste heure je ne m'estois proposé que de ronouveller nostre amitié avecques vous et veoir comme les choses se passoient par deça pour revenir incontinent après contre eulx, avec telles forces que je verrois estre besoing : touteffois quand j'entends les grands maulx qu'ilz vous ont faicts, et font tous les jours, j'ay compassion de vous, et me prend envie de leur courir sus, sans plus attendre, pour vous délivrer de leur

oppression plustost huy que demain. Hélas, (dist Satiroua) le grand bien que vous nous feriez! hé que nous serions heureux! Tous les autres s'escrièrent de mesmes. Je pense (dist le cappitaine Gourgue) que vous seriez voulontiers de la partie, et ne vouldriez que les François eussent tout l'honneur de vous avoir délivrez de la tirannie des Espaignols. Ouy, dist Satiroua, nous, et nos subjets irons avecques vous, et mourrons quant et vous si besoing est. Les autres roys firent aussi pareille responce. Le cappitaine Gourgue qui avoit trouvé ce qu'il chercheoit, les loué et remercie grandement, et pour battre le fer pendant qu'il estoit chault leur dist : Voire-mais si nous voullons leur faire la guerre, il fauldroit que ce fust incontinant. Dans combien de temps pourriez-vous bien avoir assemblé voz gens prets à marcher? Dans trois jours dist Satiroua, nous et nos subjects pourrons nous rendre icy, pour partir avec vous. Et ce pendant, (dist le cappitaine Gourgue) vous

donnerez bon ordre que le tout soit tenu secrect : affin que les Espaignols n'en puissent sentir le vent. Ne vous soulciez, dirent les rois, nous leur voullons plus de mal que vous. Et voiant le cappitaine Gourgue que les fondemens de son entreprise estoient jectez assez bien et heureusement, pensa qu'il ne falloit différer plus long-temps à ces bonnes gens ce qu'il leur vouloit donner ; et commence à leur deppartir de ce qu'il avoit faict porter à ceste fin expressément, choses dont nous ne faisons poinct de cas par deça pour l'habondance tant de la matière que des maistres qui en scavent faire; et pour y estre accoustumez de tout temps. Mais eulx à qui ces choses sont nouvelles, et qui n'ont n'y matière, ny artisans pour en faire, les estiment infiniment comme cousteaux, dagues, haches, ciseaux, poinsons, esguillettes, bources, miroirs, sonnettes, patenostres, de voire et autres telles choses. Et après leur en avoir departi à tous selon ce qu'il pouvoit juger de la qualité et

mérites d'un chacun : il dist au roy Satiroua, et aux autres rois : Advisez s'il y a quelqu'aultre chose que vous veuilliez avoir ; ne l'espargnez poinct. Eulx, encore qu'ils fussent plus que contens de ce qu'ils avoient des-ja ; touteffois voians la bonne volonté du cappitaine Gourgue, respondent qu'ils vouldroient bien avoir chacun une de ses chemises, lesquelles ils demandoient non pour les vestir si ce n'est quelquefois par grande singularité, mais pour après leur trespas les faire enterrer avec eulx, comme aussi ils font de toutes les plus belles choses qu'ils ont peu amasser en leur vie. Le cappitaine Gourgue, tout aussi-tost en donna une à chacun des rois, y adjoustant encores tout ce qui luy vint à la main qu'il pensa leur pouvoir estre agréable. Le roy Satiroua qui avoit deux cordes de grain d'argent au col, en donna l'une au cappitaine Gourgue, les autres roys luy donnèrent des peaulx de cerf accoustrées à la mode du pais.

Pendant que les sauvaiges s'amusoient à

leurs présens, le cappitaine Gourgue qui ne pensoit à aultre chose qu'à exécuter son entreprise et ne voulloit perdre une minute de temps, interroge le jeune homme François que le roy Satiroua luy avoit donné, et entendit de luy comme les Espaignols pouvoient estre environ quatre cens de nombre : et comment ils avoient basti deux petits forts à l'entrée de la rivière de May oultre le grand fort que les François avoient basty sur la mesme rivière une lieue au dessus. Ce jeune homme estoit natif du Havre-de-Grâce, de l'aage de seize ans, nommé Pierre Debré, lequel pour l'intelligence et usaige qu'il avoit des deux langues a esté fort utile au cappitaine Gourgue en ce voiage : au retour duquel il a esté rendu à ses parens. Le cappitaine Gourgue, délibérant d'envoier recongnoistre les forts, dist au roy Satiroua : Dans trois jours comme vous m'avez dit, vous serez de retour icy avec vos subjects. Dans pareil temps pourront aussi estre revenuz ceulx que renvoie-

ray pour recongnoistre les ennemis; mais pour les guider il est besoin de quelqu'un de vos gens homme fidelle et seur. Le roy Satiroua tout aussytost baille un sien nepveu nommé Olotoraca homme fort vaillant et loyal, en la conduicte duquel ung gentilhome Commingeoys nommé Estampes avec deux autres, s'en vont recongnoistre les forts. Après que le cappitaine Gourgue eust pris des ostages du roy Satiroua pour ceulx qu'il envoioit sous sa parole, qui luy furent baillez tout aussitost que demandez. Je vous bailleray mon fils unique, dist Satiroua, et celle de mes femmes que j'ayme le mieulx, affin que vous congnoissiez que nous ne sommes point menteurs n'y traistres, comme sont ces Espaignols, qui nous trompent tousjours, et ne font rien de ce qu'ils nous promettent. Le cappitaine Gourgue est bien aise de ce que ses affaires s'acheminent si bien, et pour envoier les sauvaiges, à ce que plustost ils feussent de retour, il leur dist : Ils vous ont bien faict du

mal les meschans, mais nous en aurons la raison à ceste fois et affin que nous les puissions mieux attraper, je vous prie ne tarder plus que des trois jours que m'avez dit, et tenir le cas bien secrect, ce que le roy Satiroua, et tous les autres promisrent de faire et sur cela ils s'en allèrent chez eulx dansans et saultans d'aise, et le cappitaine Gourgue se retira en ses navires avec ses ostages; le fils du roy estoit tout nud comme aussi sont tous les autres hommes; la femme du roy estoit vestue de mousse d'arbre aagée d'environ dix-huict ans. Ils furent trois jours es navires du cappitaine Gourgue, attendant que l'on feust retourné de recongnoistre les forts, et à trois jours de la presqu'à mesme heure, voicy d'un costé le gentilhomme Commingeois qui faict son rapport de ce qu'il avoit veu, et d'aultre costé les rois avec bon nombre de leurs subjects, bien armez d'arcs et de flesches, tous prêts à marcher.

Avant que partir de là, les sauvaiges feirent

ung certain bruvage nommé par eulx cassivé qu'ils ont accoustumé de prendre touteffois et quantes qu'ils vont pour combattre en lieu où il y a du danger. Ce breuvage faict de certaine herbe et beu tout chault les garde d'avoir faim ni soif par l'espace de vingt-quatre heures; ils en présentèrent premièrement au cappitaine Gourgue, qui feit semblant d'en boire, et n'en avalla point, puis le roy Satiroua en print et après luy tous les autres chacun selon son degré. Cela faict avec plusieurs ceremonies, ils levent tous la main, jurent et promettent qu'ils feront leur debvoir de bien combattre, et qu'ils n'abandonneront le cappitaine Gourgues.

Avant que tout ceci fust faict, la plus part du jour s'estoit passee. Néantmoings on n'arresta de partir ce jour mesmes, et dirent les sauvages qu'ils chemineroient bien toute nuict, priant le cappitaine Gourgues de les faire mettre de là la rivière de Tacatacourou avec ses vaisseaulx, car le lieu où estoient les Espaignols estoit de là la rivière.

Le cappitaine Gourgue, les voiant ainsi déliberez, leur assigne un lieu selon qu'il pouvoit juger par le rapport qu'on luy avoit faict pour s'y rendre tous ensemble; qui fut à la bouche d'une rivière nommée par eulx *Halimacani*, et par les François qui avoient habité le païs estoit appelée la Somme, puis il les feit tous mettre de là la rivière, excepté Olotoraca le nepveu du roy qu'il retint avec soy pour guide, qui oncques depuis ne l'habandonna. Et pour ce que son arc ne luy avoit esté rapporté depuis qu'il fut porté au village avec les autres, il demanda des armes, et lors luy fut baillée une picque de laquelle il se sceut bien ayder contre les Espagnols. Quand les sauvaiges eulrent passé la rivière, le cappitaine Gourgue commença à enhorter ses gens, leur remonstrer la bonne disposition des sauvages, et l'ardeur dont ils marchoient contre les Espagnols, s'asseurant qu'ils feroient d'autant mieux que leur nourriture et aducation, leur police et religion est

meilleure que celle de ces pauvres Sauvaiges, et comme il vouloit continuer, ils se prindrent à crier, Allons, allons : Comme ceulx qui y eussent voullu estre desjà, et qui estoient tous résoluts d'y mourrir. A donc le cappitaine Gourgue, avec tous ses soldats et soixante mariniers s'en va par mer en deux barques qu'il avoit oultre les trois navires, la garde desquelles avec le reste des navires il laissa à François Lague Bourdelois, patron et maistre de sa Navire, homme aussi expérimenté au faict de la Marine qu'il en soit de ce temps, lui recommandant de les bien faire recalfeutrer et de tenir le tout prest pour eulx en retourner au plustost si Dieu leur donnoit bon succez; que si Dieu veult (dit-il) que je meure à une poursuicte si juste, je vous laisse tout ce que j'ay icy et vous prie de reconduire et remener mes soldats en France, comme je me fie de vous, et en disant cela luy bailla les clefs de ses bahutz et de tout ce qu'il avoit là. Cecy attendrist fort le cueur de

tous, et mesmement des mariniers qui demeuroient pour la garde des navires, lesquels ne peurent contenir leurs larmes, et fut ceste départie plaine de compassion d'ouïr tant d'adieux d'une part et d'aultre, et tant de charges et recommandations de la part de ceulx qui s'en alloient à leurs parents et amis, et à leurs femmes et alliez au cas qu'ils ne retournassent. Car, au partir de leur païs, ils ne pensoient aller à la Floride comme dit a esté, et cependant parmy tout cela vous eussiez admiré l'allégresse de ces gens; lesquels encor' qu'ils pensassent aller à une mort presque certaine: touteffois ils ne craignoient sinon de n'y arriver assez à temps pour l'honneur qu'ils espéroient d'avoir seulement prétendu à ung si bel acte.

Quand ils furent à la bouche de la rivière de Halimacani où les sauvages les attendoient, qui estoit environ la poincte du jour, le vent de nord-est commença à souffler si fort qu'il s'en fallut bien peu qu'ils ne périssent, et cela

apporta tel retardement que les sauvaiges ne peuvent de ce jour là passer la rivière; touteffois le cappitaine Gourgue la passa à grand' difficulté environ les huict heures du matin, et laissant là ung de ses vaisseaux pour les aider à passer, print son chemin par terre pour les aller attendre à la rivière de Sarabay qui estoit à quatre lieues de là. Mais le chemin se trouva si mauvais, il y eut tant d'eauës et marescages à passer, tant de bois à traverser; qu'à faire ces quatre lieuës ilz furent depuis les huict heures de matin jusques à cinq heures du soir: le cappitaine Gourgue, aiant toujours son corps de cuirasse sur le doz, et ne trouvèrent rien à manger tout le jour, sinon quelques racines de palmiers sauvaiges, au moien de quoy ils estoient si las et si affamez qu'ils n'en pouvoient plus.

Quand ils furent à la rivière de Sarabay, ils y trouvèrent trois rois sauvaiges qui les attendoient, conduisans chacun cent hommes. Or depuis ceste rivière de Sarabay jusques au

lieu où estoient les deux premiers forts, il y pouvoit avoir deux lieuës. Le cappitaine Gourgue qui voioit que l'issue de son desseing concistoit en diligence et célérité, encores qu'il n'eust rien mangé de tout le jour, pour ce que les mariniers n'avoient encor conduit la barque, où il avoit faict mettre de ses provisions partant de la rivière de Tacatacourou; touteffois il partit avec dix de ses harquebouziers et sa guide pour aller recongnoistre le premier fort, affin de l'assaillir le lendemain au matin. Ce chemin se trouva aussi fascheux et difficile que l'aultre, la nuict estoit obscure et sombre, une petite rivière qui est joignant le fort, enflée (pour ce que la mer commençoit à monter) ne peut estre passée, de sorte que le cappitaine Gourgue est contraint de s'en retourner à la rivière de Sarabay trouver ses gens, las du chemin et plus fasché de n'avoir rien faict. Ung des Roys nommé Hilicopile le voiant retourné tout pensif demande au truchement en son langage: Qu'a ton Roy?

Le truchement luy respond, qu'il estoit marri de ce qu'il n'avoit pu recongnoistre le fort. Dis-luy dist Hilicopile, que je le meneray le long de la mer sans trouver boue ny marest; mais le chemin en est plus long. Le cappitaine Gourgue entendant cela, voulut que l'on y allast incontinant, et accompaigné de ce roy Hilicopilé, part avec tous ses gens, et envoye les deux autres Roys par le bois pour se trouver au matin au passaige de la petite rivière qu'il n'avoit peu passer tout joignant le premier fort, il faict haster ses gens et marche en grande diligence pour estre là à la poincte du jour avant qu'il puisse estre apperçu. Et ainsi que le jour commençoit à poindre, il arriva à ceste rivière qui estoit grosse et enflée pour la mer qui estoit montée: néantmoings il faict sonder le gué par quelques-ungs de ses mariniers, qui trouvent qu'elle ne se peult passer, dont il est bien fasché; car il estoit arrivé bien à poinct pour surprandre les Espaignols qui dormoient en-

cores, et pourtant il se délibere de se retirer dans le bois tout joignant la rivière, attendant que la mer fust descendue, et tout aussitost les aller assaillir. A peine estoit-il encores dans le bois qu'il commença à plouvoir si fort qu'ils dégouttoient de toutes parts, et les soldats eurent bien fort à faire à garder leur feu. Le jour s'estant esclarci le cappitaine Gourgue voioit le fort à son aise du lieu où il estoit, et aiant bien regardé de costé et d'aultre et recongneu le tout, il s'advisa qu'il n'y avoit que quelque commencement de fossez, et pourtant fut confermé en la résolution qu'il avoit faicte entrant dedans le bois, de l'assaillir aussi-tost qu'il pourroit passer la rivière. Cependant il voioit les Espaignols qui travailloient dans le fort, qui le mettoit en quelque doubte que sa venue ne fust descouverte; mais l'événement monstra qu'ils ne se doubtoient de rien; car après la prinse du fort on veit que c'estoit une fontaine à quoy ils travailloient.

Sur les dix heures la mer estant basse, il alla passer la rivière ung peu plus hault où il avoit veu ung petit bois entre la rivière et le fort, qui luy serviroit pour n'estre point apperçeu tant à passer la rivière qu'à mettre ses gens en ordre, et pour ce que l'eaue de la rivière passoit la ceinture, il commanda aux soldats d'attacher leurs fournimentz aux morrions, et prendre en l'une main leur harquebouze avec leur mesche, et l'espée en l'aultre.

Et au passage de la rivière il y avoit si grande quantité d'huistres que les souliers des soldats en furent couppez et la pluspart d'eulx blessés aux pieds pour ce que les huistres sont là plus grandes et leurs escailles plus trenchantes que de celles que nous voions ordinairement par deça. Touteffois on ne fut pas plustost de là la rivière qu'ils remettent leurs armes et d'eulx-mesmes s'apprestent au combat. Le cappitaine Gourgue bailla vingt soldats à son lieutenant et dix mariniers portans pots et lances à feu pour mettre le feu à la

porte, et derrière le petit bois où ilz ne pouvoient estre veuz, il rengea ses gens en bataille et les voiant bien disposez et asseurez il congneut qu'il n'estoit besoing de grande exhortation : aussi le poinct, où il estoit, requéroit plustost une prompte execution qu'une longue harangue; et partout il le feit court. Je veoy bien mes amis (dist-il) que le cueur vous croist au besoing, aussi vous ay-je choisiz pour telz, vostre contenance asseurée me prédit que nous vengerons aujourd'huy l'injure faicte au Roy et à nostre pais; et leur monstrant le fort qu'ils pouvoient entreveoir à travers les arbres, voilà (dist-il) les volleurs qui ont vollé ceste terre à nostre Roy, voilà les meurtriers qui ont massacré nos françois. Allons, allons, revenchons nostre Roy, revenchons la France, monstrons-nous François; et aussy-tost il commande à son lieutenant de donner à la porte avec sa trouppe, et luy avec la sienne va contre une terrasse en forme de platteforme, fort basse qui estoit à

costé du fort, où il n'y avoit qu'ung petit commencement de fossez. Les Espaignolz ne faisoient que venir de disner et curoient encores leurs dentz quand nos gens marchans à grandz pas, la teste baissée furent apperceuz, à deux cens pas du fort, par le canonnier qui venoit de monter sur ceste terrasse, lequel se meit incontinent à crier en espaignol, arme, arme, voicy des François, voici des François; et quant et quant deslache sur eulx une grosse coullevrine, qui estoit sur la terrasse et en tira par deux fois, et comme il vouloit charger pour la troisieme Olotoraca plus viste a la course que nul autre, et qui n'estoit instruict à garder son reng, s'avança et monta sur la terrasse qui n'estoit gueres haulte et le transpercea de sa picque de part en part. Les Espaignols s'estans mis en armes au cri du canonnier, sortent hors le fort ou pour combattre, ou pour se retirer vers leurs compaignons selon ce qu'ils verroient quand ils seroient dehors. Le cappitaine Gourgue à leur

sortie estoit arrivé tout à poinct au pied de la platteforme, et son lieutenant près de la porte, et comme il montoit à la platteforme son lieutenant s'escrie que les Espaignols se sauvoient, et lors le cappitaine Gourgue retournant vistement vers la porte les enferme entre son lieutenant et luy, si bien que de soixante qu'ils estoient, il n'en eschappa pas ung qui ne fust mort ou pris, on en print en vie le plus qu'on peust par commandement du cappitaine Gourgue, pour leur faire comme ils avoient faict aux François.

Le premier fort ne fut pas plustost pris que l'on s'en va assaillir le second, lequel estoit de l'aultre costé de la rivière de May vis à vis du premier pour s'entre secourir; aussi ne cessa-t-il de tirer à grands coups de canon pendant qu'on prenoit le premier et incommodoit noz gens grandement: lesquels braquerent contre trois pièces d'artillerie qu'ils avoient trouvés dans le premier fort, et la coullevrine qui avoit esté trouvée sur la plat-

forme, qui estoit marquée tout au long des armoiries du feu Roy Henry, à quoy l'on congneut qu'elle avoit esté prise sur les François au temps du massacre, ce qui irrita encores plus nos françois, et de ces quatre pièces on ne cessa de tirer contre-eulx, pendant que le cappitaine Gourgue avec quatre-vingts harquebouziers passoient vistement la rivière en sa barque qu'on venoit de conduire là tout à poinct. Lequel va descendre entre le fort et ung bois qu'il y avoit tout auprès, se doubtant de ce qui advint que les Espaignols s'enfuiroient dans les bois pour puis après se retirer au grand fort qui estoit à une lieuë de là.

A peine le cappitaine Gourgue estoit de là la rivière quand les sauvaiges ne pouvant attendre qu'on leur r'amenast la barque pour passer saultent dans l'eauë et nageans d'un bras et tenans leurs arcs de l'aultre couvrent toute la rivière de bord à autre. Les Espaignols qui estoient en nombre de soixante voians une

si grande multitude et si déliberée, et pour l'estonnement dont ils estoient saisiz ne discernants entre françois et sauvaiges, se cuidans sauver ès bois se vont précipiter entre les François qui deschargent sur eulx si dru que la pluspart en sont estenduz sur la place, les autres voulans tourner le dos se trouvent enfermez par les sauvaiges. Ainsi ne pouvans ne combattre, ny fuir ruent, les armes bas, et supplient pour la vie, qui leur est ostée plustost qu'ils n'ont achevé de la demander.

A grand'peine le cappitaine Gourgue en peult faire garder quinze en vie pour leur estre faict selon ce qu'ilz avoient faict aux François. Après ceste depesche le cappitaine Gourgue entra au second fort, d'où il feit incontinent transporter tout ce qu'il y avoit trouvé, et repassant la rivière avec ses prisonniers retourna au premier fort pour s'y fortiffier ne sachant quel cueur auroient les autres, ny en combien de temps il pourroit venir à bout du grant fort qui estoit à une

lieuë de là sur la mesme rivière du costé où estoit le second fort. Parmy les prisonniers qu'il tenoit il y avoit ung sergent de bande vieux soldat duquel il sceut la haulteur des remparts du grand fort, et le lieu par où il luy seroit plus aisé de le prandre.

Ces deux premiers forts furent pris la veille de Quasimodo 1568. Le cappitaine Gourgue séjourna le dimenche et le lundy : et cependant faict faire huict eschelles de la haulteur qui luy avoit esté monstrée, et ung pourtraict de tout le fort en quoy ce vieux soldat s'entendoit bien. Au reste il avoit si bien pourveu à son cas que tout le pais estoit levé en armes contre les Espaignolz, de sorte que ceulx du grand fort n'avoyent moien de sortir pour rien descouvrir, touteffois ils desguisèrent un Espaignol en sauvage, et l'envoièrent le lundy pour recongnoistre quelles gens c'estoient et combien. Le cappitaine Gourgue estant à l'entour dudict fort avec Olotoraca qui tousjours le suivoit, c'est Espai-

gnol est recongneu par Olotoraca, et quant et quant empoigné, il voulut faire le fin du commencement, disant que il estoit ung de ces soldats qui gardoient le premier fort qui ne s'estant peu retirer au grand fort pour la multitude des sauvaiges, s'estoit ainsi déguisé de peur d'estre tué par eulx, et avoit mieux aymé se venir rendre à la mercy des François, que se mettre en danger d'estre massacré par les sauvaiges, mais quand le sergent de bande qu'on feit venir tout incontinant luy eut maintenu qu'il estoit de la garde du grand fort, et espion, il confessa qu'il estoit envoié par le Gouverneur du grand fort, pour scavoir qui estoit ce nouveau venu et quelles gens il avoit. Le cappitaine Gourgue luy demanda ce qu'on estimoit de luy au grand fort; il respond que l'on avoit donné a entendre au Gouverneur qu'il avoit deux mil françois dont le Gouverneur et ses gens en nombre de deux cens soixante estoient si estonnez qu'ilz ne scavoient ce qu'ils faisoient.

Le cappitaine Gourgue est bien aise de ces nouvelles et se délibere de les aller assaillir le lendemain en cest effroy; et de faict ce jour là-mesme il faict tous ses préparatifz, ordonne de ceulx qu'il devoit laisser pour la garde de la bouche de la rivière et du fort, de quoy il donne la charge au cappitaine Mesmes son enseigne avec quinze harquebouziers. Et la nuict ensuivant il faict partir les sauvaiges pour s'aller embuscher dans le bois partie de çà partie de là la rivière. Et le lendemain au matin il part avec ses gens menant avec soy le sergent de bande et l'espion attachez ensemble pour luy monstrer à l'œil ce qu'ils luy avoient dit de parole et faict veoir en paincture. En allant, Olotoraca, nepveu du roy Satiroua celuy qui avoit tué le canonnier au premier fort homme courageux et vaillant à merveilles dist au cappitaine Gourgue duquel il ne s'esloignoit jamais, qu'il l'avoit bien servi jusques là, et qu'il avoit faict tout ce qu'il luy avoit promis,

qu'il scavoit bien qu'il mourroit à la prinse du grand fort, mais pour la vie il ne vouldroict faillir à s'y trouver, et vous prie, dist-il, de donner à ma femme ce que vous me donneriez à moy si je vivois; affin qu'elle l'enterre avec moy et que j'en sois mieux venu quand j'arriveray au village des Esprits. Le cappitaine Gourgue dist qu'il aymoit mieux le récompenser et honorer vif que mort, et espéroit le ramener vivant et victorieux.

Cependant ils descouvrent le fort, et tout aussi-tost que les Espaignols les voient, ilz commencent à tirer sur eulx de deux doubles coullevrines qui estoient sur ung boulevert, qui commandoit le long de la rivière. Le cappitaine Gourgues gaigne vistement une montaigne couverte de bois et forests; au pied de laquelle estoit le fort, et qui s'estendoit depuis le lieu où il avoit esté apperçeu, jusques de là le fort bien loing. Et au moien des arbres qui le couvroient il s'approcha du fort aussi près qu'il voulut sans pouvoir estre

offensé, n'y veu. Il s'arresta en ung lieu d'où il pouvoit veoir à son aise dans le fort, et n'avoit intention de l'assaillir de ce jour là : Mais de leur donner l'escalade le lendemain au matin du costé-mesmes de la montaigne, où le fossé n'estoit flancqué, et dont partie de ses gens pourroient battre ceulx qui vouldroient deffendre le rempart pendant que les autres monteroient. Mais il advint que les Espaignolz feirent une saillie de soixante harquebouziers pour recongnoistre ses forces, il les veoit ainsi qu'ils sortoient, et alloient courbez le long du fossé, et tout aussi-tost commanda à son lieutenant d'aller (avecq vingt harquebouziers) de l'aultre costé se mettre entre le fort et eulx, et quand il veit son lieutenant en lieu d'où il pourroit les empescher de rentrer, il va droit à eulx, et commanda à ses gens de ne tirer qu'ils ne fussent fort près pour incontinent après avoir tiré mettre la main à l'espée. Quand les Espaignols furent hors du fossé prestz à entrer en la montaigne, le cappitaine Gourgue avec

ses harquebouziers se trouvent au pied, qui les choisirent de si près qu'il n'y eut pas ung coup de perdu, dont plusieurs furent portez par terre, et quant et quant mettans la main à l'espée commencèrent à chamailler ceulx qui restoient debout ; et comme ilz tournoient le dos pour se retirer au fort, voicy le lieutenant qui charge sur eux de l'autre costé, de sorte qu'il n'y eut pas ung d'entr'eulx qui eust moien de r'entrer dans le fort, et furent tous là tuez : Ceulx de dedans voians qu'ils avoient en ung moment perdu le plus beau et le meilleur de leurs gens, et pensans que ceulx qui avoient faict ceste deffaicte ne feussent qu'une petite partie d'un plus grand nombre, désespèrent de pouvoir résister : et d'ailleurs ne pouvans espérer aucune composition de ceulx qu'ils avoient injuriez si oultrageusement, abandonnent le fort, et sortent pour s'aller sauver dans les bois, qui estoient de l'autre costé du fort, où le cappitaine Gourgue avoit faict mettre une grande multitude de sauvaiges, qui tout aussi-

tost descochèrent leurs flesches sur eulx, et entre autres il y en eut ung qui d'un coup traversa la rondelle d'un cappitaine Espaignol et luy entra la flesche bien avant dans le corps par le têtin gauche, et l'abattit mort par terre. Le cappitaine Gourgue qui les avoit veuz sortir et estoit accouru après eulx, les arresta entre les bois et le fort ainsi qu'ilz fuyoient les traicts des sauvaiges, et là ils furent tous tuez et taillez en pièces, sinon ceulx qu'à grand difficulté il peust réserver pour les faire mourir en volleurs.

Dans ce grand fort furent trouvées cinq doubles coullevrines, quatre moyennes et d'aultres petites pièces de fer et de fonte, avec dix-huict grosses cacques de pouldre, on y trouva aussy force armes comme harquebouzes, corcelets, rondelles, picques et autres. Le lendemain le cappitaine Gourgue aiant faict charger l'artillerie en deux vaisseaulx, ung sauvaige faisant cuire du poisson meit le feu à une trainée de pouldre que les Espaignols avoient faicte dont personne ne

s'estoit encores apperçeu. Le feu se print aux pouldres qui renversa les magazins de fons en comble, et brusla entièrement les maisons qui estoient de bois de sappin, les hommes n'eurent poinct de mal pour ce qu'ilz estoient tous déhors çà et là : mais tout ce qui estoit dedans fut bruslé et perdu, en sorte que le cappitaine Gourgue n'en raporta rien sinon l'artillerie qu'il avoit ja faicte charger.

Les Espaignols qui avoient esté prins en vie en ce dernier fort, furent menez au lieu où ils avoient penduz les François, après que le cappitaine Gourgue leur eust remonstré l'injure qu'ils avoient faicte au roy, luy massacrans ses subjects, et luy vollans la terre que sa majesté avoit conquise, et le fort qu'il y avoit faict bastir : et qu'ilz devoient avoir pensé qu'une si lasche trahison, et une si détestable cruaulté exercée contre ung si puissant roy et contre une nation si généreuse, ne demeureroit impunie, que luy, qui estoit ung des moindres gentilshommes que le roy eust en son royaume en avoit entrepris la ven-

geance à ses propres cousts et despens. Quand les rois très chrestien et catholique eussent esté ennemis et en guerre mortelle, encores ne se pourroient-ils excuser de trahison et cruauté extrême : Maintenant que leurs Majestez estoient amis et alliez si estroictement, leur faict ne pouvoit trouver nom assez abominable, et moins-encores peine qui luy fust correspondante; Mais encores que vous ne puissiez (dist-il) endurer la peine que vous avez méritée, il est besoin que vous enduriez celle que l'ennemy vous peult donner honnestement : affin que par vostre exemple les autres appreignent à garder la paix et alliance que si meschamment et malheureusement vous avez violée. Cela dit, ils sont branchez aux mesmes arbres où ils avoient penduz les François, et au lieu d'un escriteau que Pierre Malendes y avoit faict mettre, contenant ces mots en langage Espaignol : *Je ne faicts cecy comme à Françoys mais comme à Luthériens*, le cappitaine Gourgue faict graver en une table de sapin avec ung fer chault : Je ne

faicts cecy comme à Espaignolz, n'y comme à Marannes; mais comme à traistres, volleurs et meurtriers.

Ceste exécution estant ainsi faicte, le cappitaine Gourgue qui avoit faict ce pourquoy il avoit entrepris le voiage délibéra de s'en retourner, et n'aiant assez d'hommes pour laisser à la Floride qui peuissent tenir les forts, il délibéra de les ruiner de peur que les Espaignols qui tiennent d'autre terre assez près de là, survenans ne s'en emparassent de rechef, et mesme que ce ne fust une occasion pour les y attirer, ou que les sauvages mesme ne s'y fortiffiassent, et que par ce moien l'accèz et l'entrée en fust plus mal-aisée au roy quand il plairoit à sa Majesté y envoier de ses subjects pour y peupler, ausquels seroit plus aisé de bastir de nouveau que de prandre les forteresses qui se trouveroient basties, bien emparées et bien munies contre eulx; mais affin que les sauvaiges ne trouvassent mauvais que les fortz fussent ruynez, ains qu'en estans bien aises ils les ruynassent eulx-mesmes, il

assemble les Rois et leur aiant remonstré du commencement comment il leur avoit tenu promesse, et les avoit vangez de ceulx qui les avoient tirannisez si cruellement, il vint tomber puis après sur le propos de ruiner les forts, emploiant tout ce qui pouvoit servir à leur persuader que tout ce qu'il en vouloit faire estoit pour leur proffit et en haine de tant de meschancetez et cruaultez que les Espaignols y avoient commises. A quoy ilz prestèrent si voulontiers l'oreille, que le cappitaine Gourgue n'eust pas plustost achevé de parler, qu'ils s'en coururent droict au fort, crians et appellans leurs subjects après eulx, où ilz feirent telle diligence qu'en moings d'ung jour ils ne laissèrent pierre sur pierre.

Après cela, on part pour retourner aux deux premiers forts, lesquels furent abbatuz de pareille ardeur que le premier, et y pendit-on trente Espaignols prisonniers qu'on y avoit laissez; l'ung desquels confessa avoir pendu cinq François de sa main, et s'accusoit grandement, disant en son langage que Dieu

estoit véritable et juste, qui l'avoit à la parfin conduict au supplice dont il menace les inhumains et cruelz.

Ainsi, ne restant plus rien à faire, le cappitaine Gourgue, voulant retourner à ses navires, qu'il avoit laissez à la bouche de la rivière de Tacatacourou, aultrement appelée la Seine, à quinze lieues de là, il envoie par mer avec l'artillerie son lieutenant le cappitaine Casenauve, et luy avec quatre-vingts harquebouziers et quarante mariniers portans picques, s'en va par terre, menant tousjours ses gens en bataille à toutes adventures pour les sauvaiges, desquelz il ne se vouloit fier trop. Par tout où ils passoient, ils trouvoient les chemins couverts de bonnes gens du pays qui luy venoient au devant de toutes parts comme à leur libérateur, portans du poisson cuyt et autres vivres pour les soldatz, et entre autres une vieille femme qui leur dist qu'elle ne se soulcioit poinct de mourir maintenant, puisqu'elle avoit veu une aultrefois les François à la Floride.

Quand le cappitaine Gourgue est arrivé à la rivière de Tacatacourou où estoient ses navires, il trouve que le maistre pilote avoit recalfeutré ses navires, changé les eauës, et appresté toutes choses, si bien qu'il ne falloit que s'embarquer. Icy donc il print congé des Roys, les admoneste de persister en la dévotion qu'ilz ont tousjours euë au roy de France, qui les deffendra contre les Espaignolz et contre tous autres. Et attendant que sa Majesté y envoie ung bon nombre d'hommes pour leur protection et deffense; qu'ilz se tiennent bien sur leurs gardes, et advisent de n'estre poinct surprins. Ces bonnes gens sont les plus marriz du Monde, et se mettent à pleurer quand ils veoient que le cappitaine Gourgue les veult laisser, et mesmes Olotoraca qui avoit mieulx combattu que pronostiqué de soy. Mais furent remis tout aussi tost quand il leur eust dit qu'il reviendroit à douze lunes de là (car c'est ainsi qu'ilz content) et leur porteroit force miroirs, haches et cousteaulx, qui sont les choses qu'ils ayment le

mieux, et dirent qu'ilz s'en alloient faire danser leurs femmes, qui est le plus grand signe de réjouissance dont ilz usent entre eulx.

Après que le cappitaine Gourgue eust prins congé des Roys, il feit appeler ses gens pour rendre grâces à Dieu tous ensemble de la victoire qu'il leur avoit donnée, et pour le prier de leur estre guide et conducteur à leur retour en France. Quand ils furent assemblez : Mes amys (dit-il), rendons grâces à Dieu du bon succez qu'il a donné à nostre entreprise; c'est luy qui nous a préservez du danger de la tempeste au cap de Finibus-Terræ, à l'isle Espaignolle, à l'isle de Coube et à la rivière de Halmacani; c'est luy qui a ployé le cueur des sauvaiges à s'associer avec nous; c'est luy qui a aveuglé l'entendement des Espaignolz, en sorte qu'ils n'ont jamais peu descouvrir noz forces, ny cognoistre et emploier les leurs. Ils estoient quatre pour ung en places fortes bien remparées et bien pourveues d'artillerie, de munitions, d'armes et de vivres.

Nous, pour toutes choses, n'avions que le bon droict; et touteffois nous les avons vaincuz en moins d'un rien.

Par ainsi ce n'est à nos forces, mais à Dieu seul que nous devons la victoire. Remercions-le donc, mes amys, et recognoissons toute nostre vie le grand bien qu'il nous a faict et le prions de continuer tousjours sa faveur envers-nous, nous guidant à nostre retour, et nous préservant de tous dangers. Prions-le aussy qu'il lui plaise disposer le cueur des hommes, en sorte que tant de dangers où nous nous sommes mis, et tant de travaulx que nous avons endurez trouvent grâce et faveur devant nostre Roy et devant toute la France. Comme aussi nous ne nous sommes proposez autre chose que le service du Roy et l'honneur de nostre pays.

Après avoir remercié et prié Dieu, ung lundi, troisième jour de may, le rendez-vous fut donné comme l'on a accoustumé de faire sur mer, et les ancres levées firent voille et eurent le vent si propre qu'en dix-sept jours

ils feirent unze cens lieues de mer, et depuis continuantz leur navigation arrivèrent à La Rochelle le lundy sixième jour de juing, qui estoit le propre jour de Penthecouste. Ainsi ils ne meirent au revenir que trente-quatre jours; touteffois une si grande navigation ne fut sans quelques traverses; car la patache avec huict hommes dedans fut perdue; comme aussi à la prinse des ports, et à la deffaicte des Espaignols en la Floride, estoient demeurez quelques gentilshommes de bon lieu et de bonne part, hardiz et vaillans au possible; comme Lautome de Limosin, Bière, Carrau, Gachie, gascons; Pons de Xaintonge, et quelques soldats; tous lesquels moururent combattans vaillamment, après avoir faict des plus beaux exploitz et actes de prouësse que l'on eust peu attendre d'ung cueur noble et généreux dédié au service de son prince et à l'honneur de sa patrie.

Au retour, oultre la patache qui se perdit, la roberge où estoit ung cappitaine nommé Deux s'esgara à la haulteur d'une isle qu'on

appelle la Vermude, et ne vint d'ung mois après que le cappitaine Gourgue fust arrivé. Peu s'en fallut que ceulx qui estoient en ceste navire ne périssent de la tempeste premièrement et puis de la faim. Car lors mesmes que le cappitaine Gourgue partit, ils n'avoient tous ensemble à manger que pour vingt jours à raison d'un biscuit le jour de quatre en quatre. Mais Dieu voulut que le cappitaine Gourgue estant à cinq cens lieuës de France rencontra ung navire d'un Basque sien amy, qui luy donna dix quintaulx de biscuits, qui leur fut ung bien et plaisir incroiable; et ce d'autant plus qu'ils ne demeurèrent guères-moins à faire ces cinq centz lieuës qu'ils avoient faict en tout le reste. Or après que le cappitaine Gourgue eut séjourné quelques jours à La Rochelle, où il reçeut tout honneur, toute courtoisie, et tout bon traictement des citoyens, il feit voille vers Bordeaux, où il print la poste pour aller vers M. de Montluc luy rendre compte de son voiage. Il ha sceu depuis, que les Espaignolz advertiz par quel-

qu'ung, de ceulx qui l'avoïent veu arriver à la Rochelle de ce qui avoit esté faict à la Floride, avoient envoyé dix-huict pataches avec une roberge de deux cens thonneaulx pour le surprendre, et estoient arrivez à la radde de La Rochelle le jour-mesmes qu'il en estoit parti. Et entendans qu'il avoit faict voille l'avoient suivy jusques à Blaye. S'il en eust été adverti à temps, il n'eust pour rien du monde refusé de parler à eulx : et selon leur demande il leur eust faict la responce telle, qu'ilz eussent eu grand occasion de s'en contenter.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

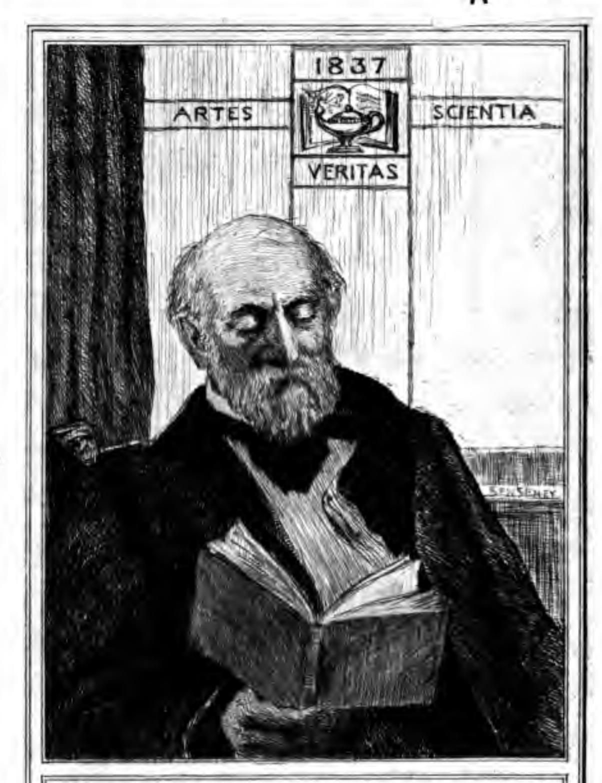
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
rue Racine, 28, près de l'Odéon.






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01675 2050


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

